



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

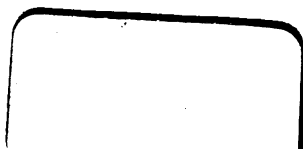
À propos du service Google Recherche de Livres

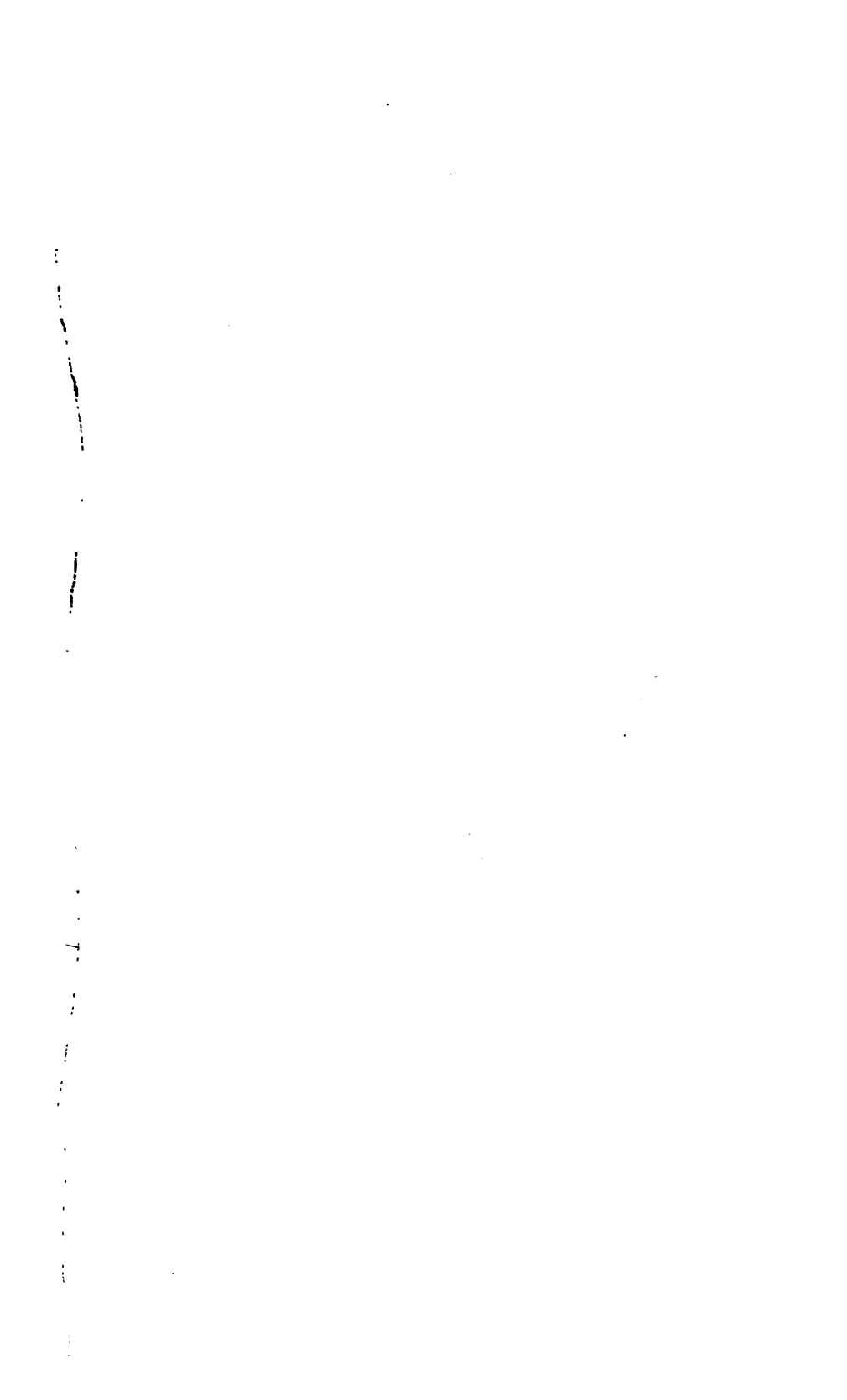
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

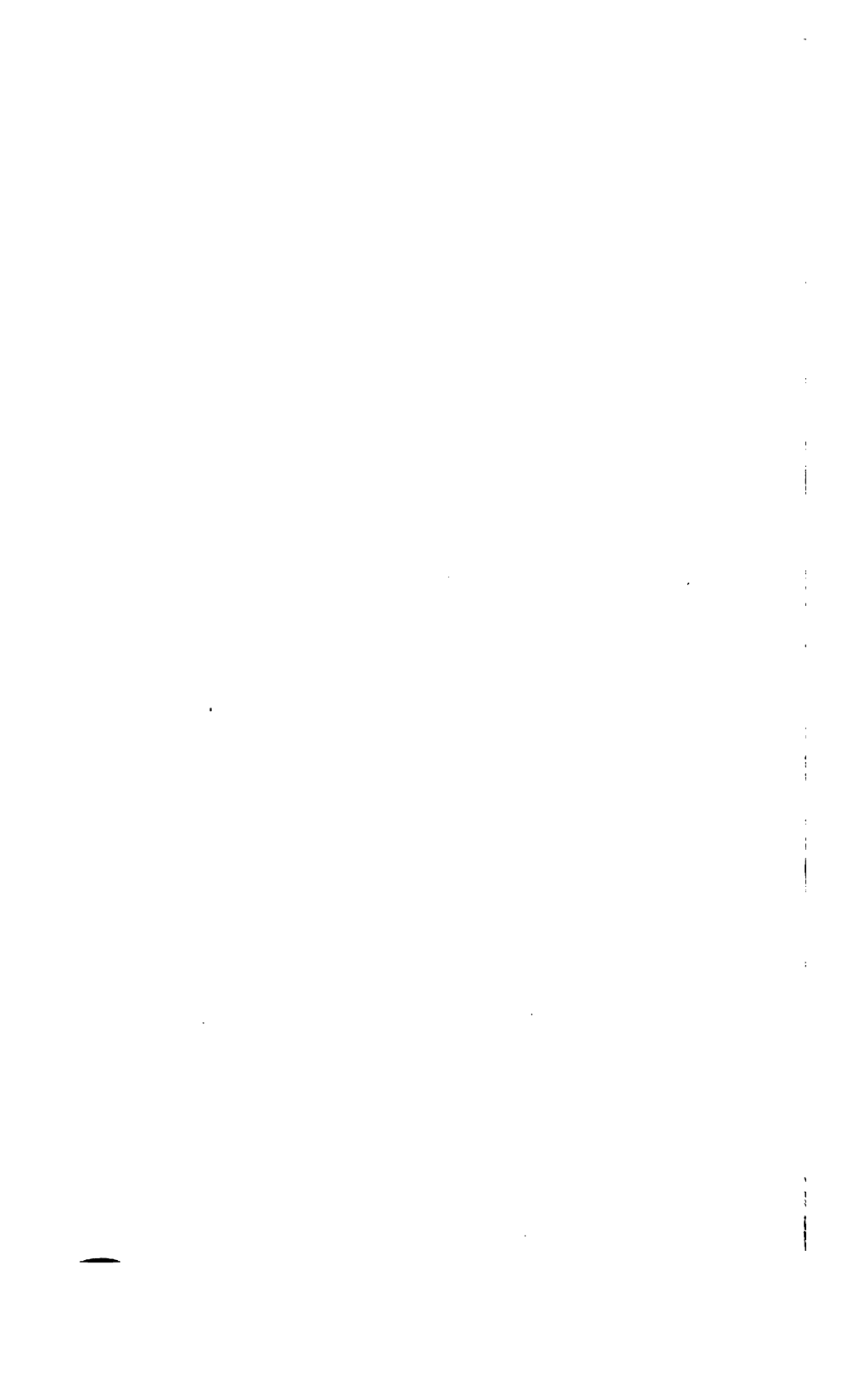
PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS







HISTOIRE
DES GUERRES
D'ESPAGNE

ET
DE PORTUGAL,

SOUS
NAPOLÉON.

(ANNÉES 1808 ET SUIVANTES).

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,
CHEZ PHILIPPE, LIBRAIRE,
RUE DAUPHINE, N° 20.

.....
1831.

us l'aurez.

LE CONS.

la guerre, ou la

nateurs, à la paix

i de tous ces discours

op long-temps, de mon

L'AN

la loi monte enfin

sur le trône, au li

asi que son portait,

s symboles menteurs l'ont

son sceau garde encor l'ing

la loi qu'il invoque après l'

gne encore en ces lieux d'où

ur la toile à nos yeux le tyran ret

des ménagements que j'ai pe

raison même au fait ne saurait

sais d'où naît l'espoir qu'on vou

Qui vous retient? n'o

GUILLAUM

n bic

gnez la par

IMPRIMERIE DE

GUERRES
D'ESPAGNE.

TOME II.

DC

232

.L854

1831

V.2

HISTOIRE DE LA GUERRE

DE

LA PÉNINSULE.

CHAPITRE XVI.

Cuesta se met à la poursuite des Français, qui font volte-face et le forcent à battre en retraite dans le plus grand désordre. — Bataille de Talavera. — Situation fâcheuse de l'armée anglaise après la bataille, et sa retraite forcée vers le Portugal.

Pendant que sir Arthur Wellesley s'arrêtait à Talavera et qu'il faisait traverser la rivière au général Sherbrooke avec deux divisions pour occuper Casa-Leguas, Cuesta poursuivait de près l'armée française. L'ennemi n'était pas en pleine retraite comme le croyait follement ce vieillard ; il se retirait simplement sur un autre point où il savait que ses renforts devaient le rejoindre. Tout ce qu'on avait dit de Sébastiani et de Joseph était faux : Sébastiani se trouvait alors à Tolède, d'où il partit ensuite, après y avoir laissé une garnison de trois mille hommes, pour se réunir à Victor ; et Joseph et Jourdan ayant opéré leur jonction étaient en marche pour secourir ce dernier.

Tous ces corps d'armée se réunirent à Torrejos ; et à en juger par les rapports des prisonniers qui tombèrent entre nos mains , leur force effective se montait à cinquante mille hommes^a. Dès que cette réunion fut effectuée , Victor fit volte-face et attaqua l'avant-garde de Cuesta , qui s'était avancée jusqu'à Olala ; elle se replia sur le gros de l'armée , et l'une et l'autre se retirèrent avec précipitation dans la plaine entre l'Alberche et les positions que les Français avaient précédemment occupées. Cette retraite se fit dans un tel désordre , que la déroute totale des Espagnols en aurait été la conséquence si le général Sherbrooke avec ses deux divisions ne s'était trouvé là pour les protéger. Après les avoir mis hors de danger il se retira par un des gués dans le camp de Talavera , laissant la division du général Mackensie prendre possession d'un couvent et d'un bois qui se trouvent sur la rive droite de l'Alberche.

Telle était notre position dans la soirée du 26 , et elle n'était certainement pas très favorable ; car Cuesta se trouvait placé sur une rivière où il courait la chance , en cas de revers , d'être précipité ; et il ne faisait aucun préparatif pour repousser l'attaque dont , selon toutes les probabilités , il était menacé. Cependant , par un de ces

^a Elle ne dépassait pas quarante mille.

heureux expédients que savent trouver ceux qui sont doués d'une certaine pénétration d'esprit, les armées anglaise et espagnole furent dégagées des difficultés qui les environnaient, et placées le jour suivant dans des positions fort avantageuses. Sir Arthur Wellesley, après avoir examiné avec son coup d'œil d'aigle les environs de Talavera, avait soudainement choisi un terrain auquel personne n'avait pensé avant lui, et dont l'excellente situation fut démontré par les événements qui suivirent. Il se détermina à le faire occuper par les deux armées; et il prit ses mesures avec une telle promptitude et donna ses ordres avec tant de sang-froid et de perspicacité, que chaque bataillon, soit anglais, soit espagnol, fut posté à la place que son admirable prévoyance avait marquée. Voici le tableau des dispositions telles qu'elles furent faites et exécutées.

La ville de Talavera est située sur la rive septentrionale du Tage, et se déploie si près du bord du fleuve qu'à peine existe-t-il un intervalle entre l'eau et les maisons. A gauche de la ville et sur la première ligne qu'elle décrit se trouve une hauteur escarpée, où on avait établi une forte batterie espagnole qui formait un point d'appui à la droite de cette armée, car les deux armées étaient rangées sur une ligne continue, dont la gauche était occupée par les Anglais et la droite par les

4 • HISTOIRE DE LA GUERRE

Espagnols. Nos troupes s'étendaient de la ville aux montagnes de Talavera, qui forment une partie de la Sierra de Gata et se prolongent parallèlement à la route de Madrid, renfermant d'un côté la vallée de Placencia. L'extrême gauche était postée sur une hauteur dégagée dans la direction d'Alataza de Segusella, et se trouvait défendue en face par un ravin et flanquée par une profonde vallée sur le côté de laquelle s'élevaient de hautes montagnes qui se perdaient dans l'éloignement en conservant une ligne uniforme. Les troupes espagnoles étaient rangées parmi des bosquets d'oliviers, et s'étendaient le long d'une route dont les bords élevés leur servaient de parapet : leur gauche était appuyée sur une petite colline éloignée de Talavera d'environ deux milles, ayant une portion de leur cavalerie pour la protéger. Van Zaza prit possession du terrain élevé.

Notre droite se trouvait également appuyée sur cette hauteur. On avait commencé à y établir une forte redoute ; mais elle n'était point encore assez avancée pour ajouter beaucoup à la défense des troupes qui l'occupaient : elles se composaient de la quatrième division, sous les ordres du général Campbell, et des gardes. Dans le même alignement et après elles se trouvaient la brigade du général Caméron et les Allemands,

•

qui eux-mêmes étaient suivis par les divisions des généraux Mackensie et Hill : cette dernière occupait l'extrême gauche de toute la ligne. Dans la vallée, sur la gauche de cette hauteur, se trouvaient postées sur une éminence deux brigades de cavalerie anglaise. La brigade du général Cotton avait pris position sur la droite en arrière de la division Campbell, et le duc d'Albuquerque avec une nuée de cavalerie espagnole soutenait la nôtre par la gauche. Telles furent les positions où s'établirent les armées alliées dans la matinée du 27.

La plus grande partie de ces mouvements s'était exécutée sans obstacles, et tout faisait présager que le reste s'exécuterait de même, quand vers le midi la division du général Mackensie, qui occupait le couvent et le bois situés sur la rive droite de l'Alberche, fut soudainement attaquée par deux fortes colonnes ennemies. Elles s'avancèrent avec une telle impétuosité qu'elles jetèrent la confusion dans les rangs des quatre-vingt-septième et quatre-vingt-huitième régiments; et lorsque sir Arthur Wellesley arriva sur le champ de bataille, elles avaient jusqu'à un certain point réussi à pénétrer entre les deux brigades qui formaient la division de Mackensie. Il en résulta que pendant quelques instants nous fûmes incapables de découvrir ce qu'était deve-

nue une de ces brigades, et il fallut de grands efforts de la part des officiers pour rétablir l'ordre. Enfin les trente-unième et quarante-cinquième régiments, soutenus par le soixantième, arrivèrent, et ils couvrirent avec bravoure la retraite du bois dans la plaine des autres régiments. La cavalerie se trouvant prête à protéger les uns et les autres, une retraite régulière commença et se continua avec ordre et sans précipitation, en côtoyant les hauteurs jusque vers la gauche de la ligne où notre armée avait pris position.

L'ennemi n'étant point intimidé par le courage de nos troupes continuait à les poursuivre, et il s'ensuivit une action partielle sur le front de notre ligne, qui vers le soir devint plus sérieuse. Les Français voyant l'importance de la hauteur sur laquelle s'appuyait la gauche de notre armée firent de vigoureux efforts pour s'en rendre maîtres : les fantassins se formèrent en colonnes serrées qui s'avancèrent par bataillons et à pas précipités, sous la protection d'une terrible canonnade, pour enlever cette position ; et la division du général Mackensie s'étant un peu retirée en arrière, et formant en ce moment la seconde ligne, le choc fut soutenu seulement par une partie de la division du général Hill, qui se montra digne de la tâche qui lui était imposée. Les vingt-neuvième et quarante-huitième régiments et le

premier bataillon des détachements, après une courté fusillade, se précipitèrent sur l'ennemi la baïonnette en avant, et trois compagnies du vingt-neuvième le chassèrent d'une éminence dont il venait de s'emparer. De cette charge, exécutée avec une bravoure remarquable, dépendit en partie le sort de la journée; car si la hauteur en question avait été emportée, toute notre ligne était menacée de fléchir. Ce ne fut pas sans une perte effrayante que ce beau fait d'arme s'exécuta : les Français combattirent noblement; et lorsque l'obscurité mit fin au combat, nous trouvâmes que nous avions perdu, tant en tués qu'en blessés, huit cents hommes, parmi lesquels se trouvaient des officiers du plus grand mérite.

Nous restâmes toute la nuit sous les armes, attendant à chaque instant d'être attaqués : les cavaliers reposaient près de leurs chevaux, et les fantassins sur le terrain qu'ils avaient occupé pendant la journée. La nuit se passa tranquillement; mais au point du jour l'ennemi se mit en mouvement. La hauteur où s'appuyait notre gauche était encore l'objet de sa prise d'armes; et il se proposait de l'attaquer avec toutes les forces qu'il supposait nécessaires pour cette entreprise.

Le 28, à cinq heures du matin, deux fortes colonnes de troupes d'élite de la division Lapisse se

rangèrent en bataille en face de la hauteur, où se dirigeait une violente canonnade : protégées par le feu nourri et continu de l'artillerie, elles s'avancèrent avec précipitation et renouvelèrent à plusieurs reprises leurs efforts pour s'emparer du sommet ; mais elles furent repoussées, et rien ne put triompher de la bravoure des soldats à qui elles se trouvaient opposées. Ces soldats composaient les brigades des généraux Tilson et R. Stewart. Chaque fois que l'ennemi revenait à la charge, ceux-ci lui permettaient d'approcher à quelques toises et alors ils le chassaient, la baïonnette au bout du fusil, avec une rare intrépidité ; jusqu'à ce qu'enfin, rebuté de tant d'échecs, il se retira tout-à-fait, laissant le terrain couvert de mort. Si notre cavalerie avait été à portée, elle aurait fait de terribles ravages parmi ces fugitifs ; car l'ennemi fuyait dans la plus grande confusion, et il se présenta plusieurs occasions de faire des charges dont il est impossible de calculer les résultats : malheureusement elle était trop éloignée ; sans cela, les masses d'infanterie une fois rompues n'auraient pas pu se reformer, ni même se retirer dans leurs lignes.

Le combat avait duré sans interruption depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures et demie du soir. Le carnage fut terrible des

deux côtés, mais la perte de l'ennemi en tués et blessés outre-passait de beaucoup la nôtre; et, ce qui était encore plus important, ses soldats paraissaient découragés et frappés d'épouvante. Les Français ne firent aucun mouvement pendant trois heures consécutives, et le bruit du canon avait complètement cessé sur toute la ligne. Pendant cet intervalle de temps, on discutait au quartier-général si nous avancerions et si nous attaquerions à notre tour, ou si nous attendrions tranquillement le résultat des délibérations de l'ennemi. Ce fut une circonstance heureuse pour nous que sir Arthur Wellesley adoptât ce dernier parti, car environ une demi-heure après on découvrit des nuages de poussière qui annonçaient que l'armée française s'avancait; et bientôt il n'y eut plus à douter qu'elle ne se disposât à renouveler l'attaque sur plusieurs points de notre ligne. L'ennemi savait alors quels étaient ceux occupés par les Anglais, et, presumant avec justice que, si l'on pouvait les entamer, les Espagnols deviendraient ensuite une proie facile, il dirigea contre nous toutes ses forces. Quatre colonnes distinctes, chacune d'elles fortement protégée par de l'artillerie et de la cavalerie, se portèrent en avant; la première s'avança contre cette partie de la ligne où se trouvaient les Anglais et les Espagnols réunis;

la seconde, contre les gardes et la brigade de Cameron; la troisième, contre les Allemands et la division de Mackensie; tandis que la quatrième, soutenue par une plus forte masse de cavalerie, se portait dans la vallée sur la gauche de la position du général Hill. Je dois observer ici que ce dernier, ayant reçu dans la matinée une blessure grave, avait quitté le champ de bataille, et que le commandement des troupes qui occupaient la hauteur si souvent attaquée avait été confié au général Tilson.

Le mouvement en avant des Français fut marqué, ainsi que cela se pratique ordinairement parmi eux, par le feu général de leur artillerie. Tandis que cette canonnade causait de grands ravages dans nos rangs, les colonnes d'attaque, couvertes par des nuées de tirailleurs, s'avançaient dans le plus grand ordre et avec la plus grande intrépidité. Nos troupes avaient reçu l'ordre de ne tirer sur l'ennemi que lorsqu'il serait à quelques toises, et ensuite de le charger à la baïonnette; elles obéirent ponctuellement. La tête des colonnes ennemies était devant nous avant qu'un seul coup de fusil ne fût parti de nos rangs; mais lorsqu'elles se déployèrent, elles reçurent une décharge avec une précision qui dut les étonner. Une lutte désespérée d'homme à homme, et dont l'his-

toire des temps modernes n'offre pas d'exemple ; s'engagea alors. La division Campbell, qui occupait la droite, non seulement repoussa la colonne d'attaque, mais la poursuivit avec la plus grande bravoure après qu'elle eut reçu son feu ; et chargeant une batterie de treize pièces de canon dont elle avait beaucoup souffert, elle l'emporta à la baïonnette. Toutefois, comme la colonne française ne se composait què de vétérans habitués à se rallier après une défaite, et que nos troupes ne pouvaient la poursuivre longtemps dans la crainte d'exposer leurs camarades, elle fut bientôt en état de se reformer et de reprendre l'offensive. Il serait assez difficile de déterminer quelle eût été l'issue d'une nouvelle attaque de sa part. Les pièces d'artillerie capturées auraient probablement été reprises ; mais au moment où les Français se disposaient à se précipiter en avant, ils furent pris en flanc par un régiment de cavalerie espagnole et renversés de nouveau.

En même temps les deuxième et troisième colonnes françaises, comptant sur l'assistance de la gauche de leur ligne, tombèrent de tout leur poids sur le centre de la nôtre, et firent de vigoureux efforts pour le rompre ; mais elles furent reçues et repoussées avec la même intrépidité qui avait signalé le corps du général Campbell. Cependant les gardes, voulant suivre l'exemple des

septième et cinquante-troisième régiments, se précipitèrent sur les Français, et malheureusement les poursuivirent trop loin; car l'ennemi s'apercevant de ce mouvement, et voyant en outre que notre ligne était ouverte, dirigea un feu terrible et continuel sur les Allemands, qui furent mis en déroute. Pendant quelques minutes le combat fut très opiniâtre, et la victoire douteuse; car si l'ennemi avait su profiter de l'avantage qu'il venait d'obtenir en repoussant la charge de la brigade de cavalerie légère du général Anson, cette journée glorieuse pour nous aurait peut-être eu des résultats tout différents. Mais sir Arthur Wellesley, qui était par-tout, prévint le danger, et y remédia en ordonnant au quarante-huitième régiment, qu'il avait en réserve, d'aller au secours des Allemands et de couvrir la retraite des gardes : ce régiment, par sa bonne tenue et sa promptitude à exécuter les ordres du général, parvint à faire cesser la confusion qui avait éclaté sur cette partie de la ligne. Les Allemands furent bientôt ramenés sous leurs étendards, le général Sherbrooke réussit à rallier les gardes; et les Français furent battus sur tous les points qu'ils avaient attaqués, non sans avoir essuyé une horrible perte. Nos troupes étant par-tout victorieuses, il n'aurait fallu, pour rendre la victoire de Talavera aussi éclatante

qu'aucune autre victoire dont on ait gardé le souvenir, qu'un mouvement en avant de la part des Espagnols. S'il eût été possible de les faire manœuvrer de manière à ce qu'ils se portassent par une marche rapide sur l'Alberche, les flancs de l'ennemi, qui formaient la moitié de son armée, auraient été détruits; mais par malheur cela ne put s'exécuter, les Espagnols étant mal disciplinés et n'ayant nullement l'habitude de manœuvrer en face de l'ennemi. Ils restèrent dans la position qu'on leur avait assignée. Essayer de les déplacer n'aurait servi qu'à mettre parmi eux une confusion dont il ne serait résulté aucun bien. La conséquence fut que les Français purent commencer et continuer leur retraite en bon ordre, emportant avec eux la majeure partie de leur artillerie, leurs blessés, et presque tous leurs bagages. Nous ne pûmes nous aventurer à les poursuivre bien loin, attendu qu'ils étaient encore, malgré leur perte, deux fois plus nombreux que nous; et ils s'échappèrent dans un meilleur état qu'on ne devait l'espérer après le sanglant échec qu'ils venaient d'essuyer.

La perte de l'armée anglaise, occasionnée principalement par le feu meurtrier et bien dirigé de l'artillerie française, fut considérable. Plusieurs régiments qui n'avaient point été engagés souffrirent autant que ceux qui avaient soutenu et

repoussé le choc ; et des 19,000 hommes qui formaient l'effectif de nos troupes (1), il en resta sur le champ de bataille au-delà de 4,000, dans le nombre desquels se trouvaient des officiers dont nous avions le plus grand besoin. Les généraux Mackensie, Hill, et R. Campbell, furent blessés et mis hors de combat. Le brigadier-major Beckett, excellent officier qui était attaché aux gardes, avec les majors Fordyce et Gardiner, furent tués. Quant à la perte de l'ennemi, il n'était pas facile de la déterminer ; mais elle doit avoir excédé la nôtre au moins d'un tiers : on l'a portée souvent plus haut, jamais au-dessous. Les Espagnols, qui n'eurent que quelques régiments engagés, souffrirent peu ; toutefois il est juste de dire qu'ils se conduisirent bravement : une partie de leur artillerie, qui était sur notre gauche, fut bien servie ; et le régiment de cavalerie dit régiment du roi exécuta une charge brillante. Je dois dire également à leur louange qu'ils furent émerveillés de la belle conduite de nos soldats, et qu'ils déclarèrent avec l'éloquence déclamatoire qui leur est propre que « ceux qui prétendaient que les Anglais combattent moins bien sur terre que sur mer en avaient doublement menti. »

Après avoir fait transporter nos blessés à Talavera, où nous établîmes un vaste hôpital, nous bivouaquâmes la nuit sur le champ de bataille ;

et le lendemain matin nous fûmes rejoints par la brigade du général Crawford, qui arrivait de Lisbonne et qui se composait des quarante-troisième, cinquante-deuxième et quatre-vingt-troisième régiments. S'il fût arrivé quelques heures plus tôt, nous aurions peut-être fait davantage; mais il vint dans un moment où nos succès ne pouvaient nous abuser sur notre position, car nous manquions de tout. Ni Cuesta ni le gouvernement espagnol n'avaient encore pris aucune mesure pour nous procurer les provisions nécessaires; il n'y avait plus ni pain ni biscuit; et le bétail, qui jusqu'alors avait été assez abondant, commençait à devenir rare. Ajoutons à cela que l'ennemi occupait encore la rive gauche de l'Alberche, et que les Espagnols, craignant de l'approcher à moins que nous ne fussions avec eux, ne s'écartaient pas de nous, et épuisaient ainsi toutes les ressources que présentaient les environs. Ce n'était pas encore tout. Tandis qu'il était douteux que Vanegas eût atteint Aranjuez, on disait qu'un corps de troupes françaises s'était avancé d'Alba de Tormès jusqu'au défilé de Banios, sur la route de Placencia, dans le dessein de couper nos communications avec le Portugal. Sir Robert Wilson s'était aussi retiré d'Esculana, et se trouvait alors très près de notre gauche. En un mot, quoique nous eussions gagné

une grande victoire, nous n'avions obtenu pour le moment que de dégager le front de notre armée des forces imposantes qui le menaçaient, et nous étions toujours environnés de difficultés et d'embarras d'où nous ne pouvions sortir que par quelque expédient prompt et vigoureux. Toutefois nous savions que l'esprit de notre général était fécond en ressources; et, quoique la plupart d'entre nous eussent connaissance des dangers qui nous pressaient, personne ne doutait que ses talents et sa prévision⁽²⁾ ne parvinssent à les écarter.

Pendant les journées des 30 et 31 les choses restèrent dans le même état, à l'exception pourtant que l'ennemi disparut entièrement du front de notre ligne et que nos besoins devinrent de plus en plus urgents. Tous les efforts des employés ne purent parvenir à nous procurer du pain, et la viande était à peine plus abondante. Le bruit que Soult approchait du côté du nord prit dans ces entrefaites quelque consistance, et, bien que nous espérassions que Vanegas avait réussi à se porter sur la droite de Madrid, nous n'étions pas sans crainte sur le mouvement du maréchal français. Enfin le 2 août nous reçûmes la nouvelle officielle que nous ne devions rien attendre de Vanegas, et que le corps d'Espagnols sous le marquis del

Reyno, à qui la défense du défilé de Banios avait été confiée, avait laissé, presque sans combattre, emporter ce poste par Soult, qui se trouvait déjà à Placencia. Celui-ci avait effectivement pris possession de cette ville le 1^{er} août; et ayant reçu des renforts sur sa route, ou de Salamanque même, et de l'artillerie et des munitions de Madrid, il se trouvait alors à la tête de quatorze mille hommes bien équipés (3). Cette nouvelle d'une nature assez effrayante exigeait que nous prissions promptement un parti quelconque; et sir Arthur Wellesley ne perdit pas de temps pour s'entendre à ce sujet avec Cuesta.

Le général espagnol aurait désiré que l'armée anglaise se divisât en deux parties; que l'une se dirigeât avec la moitié des troupes espagnoles contre Soult, tandis que l'autre avec le reste des Espagnols se mettrait à la poursuite de Victor. Sir Arthur Wellesley ne voulut y consentir sous aucun prétexte, déclarant que tout projet qui tendrait à diviser son armée était inadmissible; mais il proposait de marcher avec toute son armée au devant de Soult, pourvu que Cuesta restât à Talavera, et couvrit ses derrières. Ce dernier approuvant cette proposition, nos troupes quittèrent le 3. Talavera pour se porter sur Orapesa. A peine avions-nous exécuté ce mouvement que Cuesta nous fit savoir qu'il venait de

faire arrêter un moine porteur de dépêches du roi Joseph et de Jourdan adressées à Soult. Elles contenaient des détails tellement circonstanciés et précis sur le nombre de nos troupes et sur nos projets jusqu'au 28, qu'il était évident que nous étions trahis d'un côté ou de l'autre. Il y avait aussi un rapport de la dernière bataille qui, bien qu'il fût l'œuvre d'un Français, ne s'écartait pas trop de la vérité. On donnait encore l'ordre au maréchal Soult de marcher sur nous en toute diligence, lui faisant pressentir que ce mouvement séparerait les Anglais des Espagnols; qu'il serait soutenu par le maréchal Ney, qui se dirigeait sur lui de la Castille; et que tandis qu'ils marcheraient ainsi l'un et l'autre sur les flancs de notre armée, Joseph prendrait l'offensive et la menacerait de front. On ajoutait en même temps que ce dernier avait centralisé ses forces à Barga, près de Torrejos, de manière à tenir tout à-la-fois Vanegas en échec, et à arrêter les progrès que nous pourrions faire après avoir quitté Talavera.

D'après le contenu de ces lettres il était facile de s'apercevoir que ce qu'on avait d'abord soupçonné sur le compte de Vanegas était positif, et que, au lieu de s'avancer vivement, comme on le lui avait recommandé, sur Fuente, Duena, et Organda, il avait craint pour la sûreté de Sé-

ville et s'était dirigé sur Tolède et Aranjuez. Par cette imprudente manœuvre il donnait à l'ennemi la facilité de tenir en échec les deux corps espagnols. Lorsque cette disposition vint à la connaissance de Cuesta, il en fut vivement alarmé. Il donna l'ordre d'évacuer Talavera immédiatement, et se prépara à nous suivre sans délai à Oropesa, bien que par cette retraite il sacrifiait tous nos blessés, et que l'ennemi fût encore éloigné de lui. Cet événement nous causa le plus vif chagrin ; mais ce qui nous affecta plus sensiblement encore ce fut d'apprendre que ce vieil Espagnol, bien qu'il eût un grand nombre de chariots, ne voulait en mettre que sept à notre disposition pour transporter les braves qui avaient versé leur sang pour la défense de son pays. Ainsi qu'on doit se l'imaginer l'évacuation de la ville offrait le spectacle le plus déchirant. Ceux de nos soldats qui pouvaient encore bouger se traînaient sur nos traces, quelques uns couverts de sang, et d'autres dont les blessures n'avaient point été pansées ; tandis que ceux à qui il n'était plus permis de remuer imploraient la pitié de leurs camarades pour qu'ils ne les abandonnassent pas. Par suite d'efforts incroyables, et en sacrifiant la majeure partie des bagages, sir Arthur Wellesley parvint à rassembler quatre cents charrettes qui contenaient environ deux mille hommes ;

mais il resta en arrière quelques centaines de blessés que Cuesta aurait pu sauver s'il avait agi avec plus d'humanité, ou avec plus d'honneur. Le lecteur croira aisément que cette scène, jointe à la détresse où nous nous trouvions par la rareté des provisions, jeta parmi nous un découragement qui n'était guère à prévoir, et qui certainement ne devait pas être la conséquence de la victoire que nous venions de remporter avec tant de peine.

Dès que sir Arthur Wellesley fut informé de la détermination de Cuesta, il lui représenta en termes énergiques combien elle était cruelle et impolitique; mais ses représentations n'aboutirent à rien. Pendant toute la nuit du 3 les Espagnols se jetèrent en masse sur nous comme des troupeaux de moutons; et il est impossible de se former une idée du tumulte et de la confusion qui en résultèrent. On reçut en même temps l'avis que Soult avait passé le Teitar, et que son avant-garde était déjà à Naval-Moral, en sorte que le pont d'Almaraz devait, ou avoir été détruit par les paysans espagnols, ou se trouver au pouvoir de l'ennemi. Il ne nous restait alors d'autre alternative que de nous frayer un passage à travers les troupes de Soult, ou de repasser le pont d'Arzobispo et de reprendre la ligne du Tage. Sir Arthur Wellesley considéra avec la plus pro-

fonde attention ce qui pouvait résulter dans l'un ou l'autre cas. Il prévoyait qu'en se déterminant à avancer contre Soult il pourrait, par la nature du pays et les facilités qu'offrait à une armée sur la défensive la ligne du Teitar, être tenu en échec, malgré ses efforts, jusqu'à l'arrivée de Ney, qui pourrait bien être suivie de celle de Joseph et de Victor. Ce n'était pas encore le seul risque qu'il aurait eu à courir. S'il ne réussissait pas à s'ouvrir un passage jusqu'à Placencia, la situation de son armée devenait désespérée; car la destruction du pont d'Almaraz, dont on ne doutait plus, lui ôtait tous les moyens de traverser le Tage, et sa retraite en cas de revers devenait plus que précaire. Quelque graves que fussent ces obstacles, il y avait encore d'autres considérations qui lui servirent de guide. Il apprit par des rapports subséquents que l'ennemi s'avancait par la Calzada sur le pont d'Arzobispo, circonstance qui ne lui permettait plus d'hésiter et qui l'engagea à prendre une prompte décision.

La majeure partie de l'armée espagnole était arrivée à Oropesa dans la nuit du 3, mais ce ne fut que le 4 au matin que Cuesta y fit son entrée. Sir Arthur Wellesley se rendit aussitôt près de lui afin d'arrêter les mesures qu'il convenait de prendre. Il lui représenta que, dans la situation où nous nous trouvions, étant sur le point d'être

environnés de tous côtés par l'ennemi, et dépourvus de moyens de subsistance au milieu d'un pays épuisé, il ne nous restait, dans l'intérêt commun, d'autre parti à prendre que d'essayer de nous établir sur le Tage, et d'y rester sur la défensive jusqu'à ce que nous pussions nous approvisionner et trouver une meilleure occasion d'agir offensivement. Cuesta, que ses craintes avaient porté à évacuer Talavera, à sacrifier nos blessés, et à ouvrir une issue à l'armée de Victor, s'opposait vivement à toute proposition qui avait pour but une retraite. Il pensait qu'une seconde bataille aurait le même résultat pour nous que la première, et il tenait fortement à ce que nous la risquassions. Il était inutile de lui rappeler que la force physique de nos soldats n'était plus la même; que n'ayant pas de provisions à leur donner, on ne pouvait pas songer à les engager dans une affaire d'une certaine durée; et enfin que, dans le cas où ils combattraient, il fallait s'attendre à tous les désavantages qui résulteraient nécessairement de l'état d'épuisement où nous nous trouvions. Cuesta ne voulut rien entendre; et sir Arthur Wellesley voyant le peu de cas qu'il faisait de ses arguments le prit sur un ton plus haut, et lui déclara franchement que, quel que fût le parti que prendraient les Espagnols, il ne sacrifierait pas son armée. Là dessus il le quitta,

et donna l'ordre de marcher de suite sur Arzobispo. Nous passâmes le pont au moment où l'avant-garde ennemie parut.

On nous avait représenté que le sentier qui aboutit d'Arzobispo au passage de Mesa d'Ibor sur la grande route d'Almaraz à Truxillo, Mérida et Badajoz était impraticable pour l'artillerie. Nous le trouvâmes effectivement très mauvais, mais nous réussîmes à y trainer nos canons; et après des efforts et des fatigues extraordinaires nous arrivâmes le 5 à Toralida, bourg situé au milieu des montagnes. Nous y restâmes la nuit, et après nous être arrêtés la journée du 6 à Mesa d'Ibor nous atteignîmes Delytosa le 7, où l'armée fit une halte de deux jours : les troupes avaient d'autant plus besoin de repos que, bien que les étapes eussent été petites, elles avaient eu à surmonter une foule d'obstacles. En premier lieu elles étaient privées de pain depuis trois jours, et cette privation était plus que suffisante pour les affaiblir; mais outre les souffrances de la faim, elles eurent à parcourir une route inégale, coupée par des précipices, et tracée au milieu d'un pays dévasté, qui n'offrait pas même de quoi s'abriter. Si la saison eût été contre nous, je ne sais trop comment nous nous serions tirés de ce mauvais pas; et, comme si la fortune eût essayé de lasser notre patience, nous fûmes à peine ar-

rivés à Delytosa que nous apprîmes les désastres de l'Autriche. Il n'y avait pas à douter de cette funeste nouvelle, qui nous fut communiquée de Séville par notre ambassadeur lord Wellesley. On concevra aisément qu'étant déjà accablés de souffrances et de revers, des nouvelles si affligeantes vinssent aggraver notre fâcheuse position, et que la plupart d'entre nous considérassent les affaires comme désespérées, et entrevissent qu'il fallait renoncer à tout espoir de résister avec succès à la puissance des Français.

Sir Arthur Wellesley ne partageait pas cette opinion. Il sentait d'autant plus vivement les difficultés de notre situation qu'il ignorait complètement les projets de l'ennemi, et qu'il se trouvait constamment entravé et rebuté par l'indifférence et la mollesse des autorités espagnoles. Malgré cela il était loin de considérer la partie comme perdue. Il parlait et agissait comme si les événements eussent pris la direction qu'il avait désirée, et cette conduite faisait croire à chacun qu'il avait pourvu à tout, ou qu'il était en mesure d'y pourvoir. Le danger principal dont nous étions menacés venait du côté de Placencia. Si Soult, dont l'armée s'élevait de vingt-cinq à trente mille hommes, et dont on connaissait le profond mépris pour les Espagnols, s'était porté sur le Portugal par Coria et les autres villes que

nous avions traversées pour entrer en Espagne, nous nous serions trouvés dans le plus grand embarras ; car sa ligne de route eût été bien plus courte que celle que nous aurions pu suivre, et il serait arrivé à Lisbonne avant nous (4). Toutefois nous avions l'espoir que le maréchal Beresford, qui avait opéré sa jonction de Ciudad-Rodrigo avec le duc del Parque, serait suffisamment à portée de s'opposer à ce mouvement ; et sir Arthur Wellésley paraissait disposé invariablement à croire que cet espoir était fondé. On pensait néanmoins généralement que, si notre général avait l'intention de défendre exclusivement le Portugal, il ne pouvait trop se hâter de prendre les mesures nécessaires à cet effet. Cependant nous ne pouvions plus compter sur Cuesta ; nous n'avions aucun moyen de subsistance, nos communications étaient coupées, ou tout au moins fort incertaines, et en outre les maladies faisaient de grands progrès parmi nous. Notre armée, la division du général Crawford comprise, se trouvait alors réduite à dix-sept mille hommes. Tous ces motifs réunis exigeaient qu'on adoptât sur-le-champ un système de défense ; et notre confiance dans notre général étant sans bornes, nous espérions qu'il trouverait dans ses talents des ressources pour remédier, autant que possi-

ble, aux obstacles dont nous étions environnés : notre attente ne fut pas trompée.

J'ai déjà fait connaître l'indifférence des autorités espagnoles pour tout ce qui nous concernait ; quant aux relations déplaisantes qui existaient entre nous et le gouvernement central de Séville , elles sont prouvées par la tâche difficile qu'eut à remplir près de lui lord Wellesley , ambassadeur d'Angleterre , et par la correspondance volumineuse et continuelle qu'il entretenait avec son frère, notre général. Toutefois il n'est pas de mon ressort de m'appesantir sur ces circonstances ; il me suffira de dire que sir Arthur Wellesley ne fut pas seulement appelé à s'occuper de son armée, et des objets qui la touchaient de près , mais encore de toutes les mesures qu'on se proposait de prendre dans la péninsule ; et que c'est à partir de cette époque qu'il commença à faire usage des ressources que la Providence semblait avoir spécialement placées en ses mains , pour embrasser ce qui exigeait tout à-la-fois de profondes réflexions et une décision prompte et ferme.

CHAPITRE XVII.

Défaite de l'armée de Cuesta au pont d'Arzobispo. — Victor entre dans Talavera. — Le corps de sir Robert Wilson est battu à Puerto de Baños. — Sir Arthur Wellesley occupe la ligne du Tage. — Cuesta est rappelé et Eguia le remplace dans le commandement de l'armée. — Détresse de l'armée anglaise. — Conduite extraordinaire d'Eguia et du gouvernement espagnol. — Sir Arthur Wellesley se retire sur la Guadiana. — Le général Arrezaga est défait à Ozano et le duc del Parque à Pamarne. — Succès des Français dans l'Andalousie. — Reddition de Gironne et d'Astorga. — Masséna prend le commandement dans la péninsule. — L'armée anglaise marche sur Almeida, laissant le corps du général Hill à Abrantès. — Force comparative des armées et préparatifs des deux côtés pour l'ouverture de la campagne.

Nous nous remîmes en marche dans la matinée du 11, et nous arrivâmes le même jour à Jaraicejo, place éloignée d'environ trois lieues de notre première position. Nous y fîmes halte après avoir envoyé la cavalerie sur nos derrières jusqu'à Truxillo, et fait occuper Almaraz et Puerto de Miravete par deux divisions. Le quartier-général fut établi à Jaraicejo, et le gros de l'armée cantonné dans les villages voisins. Tant que nous y restâmes rien de digne d'être rapporté ne nous arriva ; mais sur d'autres points il se passa des

événements plus ou moins importants dont je vais donner un léger aperçu.

Nous apprîmes d'abord que l'armée espagnole avait été battue le 8 au pont d'Arzobispo. Il paraît que Cuesta, après avoir fortifié le pont et laissé pour le défendre deux divisions d'infanterie et une de cavalerie, sous les ordres du duc d'Albuquerque, s'était retiré dans la nuit du 7 à Paralela de Garbero, où il trouvait plus de facilité pour loger ses soldats. Il était à peine parti que les Français se montrèrent en force sur la rive opposée du fleuve, et cherchèrent, sans que la garnison d'Arzobispo s'y opposât, à découvrir un gué. Dans la journée ils en trouvèrent un à environ deux ou trois cents toises de la barricade, et le firent passer par une colonne de cavalerie soutenue par de l'infanterie, qui, tombant sur les Espagnols pendant le moment de la plus forte chaleur, les surprit et les mit en déroute. Ces derniers perdirent douze pièces de canon ; et si les Français les avaient poursuivis avec leur vigueur ordinaire, toute l'armée espagnole aurait été complètement dispersée. Cuesta voyant qu'on le laissait tranquille rallia ses troupes, et fit sa retraite par le défilé de Mesa d'Ibor où il prit position.

On disait aussi que Victor étant entré à Talavera s'était conduit avec la plus grande huma-

nité envers nos blessés, et que les armées du nord s'étaient retirées sur Placencia. Toutefois on ne précisait rien sur leur position ; nous savions seulement qu'on avait vu quelques détachements pillant et fourrageant dans les environs de Coria, et qu'un corps de cinq à six mille hommes occupait Placencia. On ne tarda pourtant pas à apprendre qu'une division ennemie s'était portée sur Puerto de Banios, afin de couper les communications à sir Robert Wilson. J'ai dit que cet officier avait quitté Esculana pour se porter sur notre gauche ; de sorte que lorsque nous commençâmes notre retraite vers Arzobispo, il n'y avait plus moyen de communiquer avec lui ni de le protéger : c'est pour cela qu'en essayant de nous suivre il fut rencontré et attaqué par les Français à Puerto de Banios. Sir Robert Wilson ne put refuser le combat ni le soutenir avec avantage, son artillerie ayant accompagné la nôtre, et ses soldats se trouvant harassés par les marches et contre-marches qu'ils avaient faites. Quoi qu'il en soit il résista vigoureusement à l'ennemi ; et quand il fallut lui céder il se retira en bon ordre sur Ciudad-Rodrigo, bien que sa retraite ne s'effectuât pas régulièrement et que ses troupes se déployassent par petits détachements pour se rendre à l'endroit qu'il leur avait fixé.

Le maréchal Beresford avec l'armée portugaise se trouvait alors à Zarza, où le général Crawford, à la tête de quatre régiments, se hâta de le rejoindre de Castello-Branco. Beresford se croyait en état d'arrêter les Français sur la frontière, ou tout au moins de les empêcher de pénétrer dans le Portugal, en les tenant en échec jusqu'à ce que nous arrivassions par Abrantès à son secours. L'assurance qu'il en donna à sir Arthur Wellesley et l'inaction de l'ennemi, qui paraissait disposé à ne pas s'avancer au-delà de Placencia, engagèrent notre général à ne pas abandonner avec précipitation sa ligne défensive du Tage, mais à s'y maintenir jusqu'à ce que les événements lui fournissent l'occasion d'avancer ou de reculer. En agissant ainsi nous restions maîtres de la grande route de Séville, et en tenant l'ennemi en suspens sur nos opérations futures, nous l'empêchions de diriger son attention sur d'autres points; tandis qu'en même temps nous assurions notre retraite et nous nous préparions les moyens de rejoindre les Espagnols à Monastero.

Les choses en étaient à ce point lorsque nous fûmes informés que le commandement de l'armée venait d'être ôté à Guesta. Malgré la confiance qu'on avait dans son intégrité et dans son dévouement à la cause nationale, il venait de

donner trop de preuves d'incapacité pour continuer à diriger la campagne, ou pour qu'on lui permit de conserver son poste. On le destitua, mais sans aucun reproche, et le commandement de l'armée fut dévolu par rang d'ancienneté au général Eguia. Nous avions d'abord eu l'idée qu'il serait offert à sir Arthur Wellesley ou conféré au duc d'Albuquerque; mais nous supposâmes ensuite que ce dernier s'étant laissé surprendre à Arzobispo, cela nuisoit à sa promotion, et que l'orgueil national des Espagnols s'opposerait à investir notre général du commandement. Si on lui en avait fait la proposition, sir Arthur Wellesley se serait trouvé fort embarrassé de l'accepter ou de la refuser; et il fut aussi avantageux à la cause de l'indépendance qu'agréable aux sentiments de notre chef qu'une semblable difficulté ne se soit pas présentée.

Pendant les premiers jours de notre halte à Jaraicejo, nous n'eûmes pas à nous plaindre de nos provisions de bouche; mais comme aucun système régulier de fournitures n'avait été arrêté avec les autorités pour notre armée, cet état comparatif d'abondance ne pouvait pas durer long-temps. Les environs d'où nous tirions nos subsistances furent bientôt épuisés, et nous fûmes encore réduits à une maigre ration. Le

fouillage devenant aussi fort rare, nos chevaux mouraient d'inanition; et les moyens de transport pour nos malades et nos blessés, ainsi que les munitions, commençaient à nous manquer. Aucune mesure n'étant prise pour satisfaire à nos besoins, malgré nos pressantes sollicitations, on mit en question si, dans le cas où nous y serions contraints, nous n'abandonnerions pas tout à l'ennemi sans nous y opposer. La maladie en outre continuait ses progrès, et aussitôt que les convalescents quittaient les hôpitaux pour reprendre leur service, d'autres malades allaient occuper leurs places. Il nous était impossible de réunir sous les armes plus de dix-sept mille hommes. Quant à l'armée d'Eguia, elle ne comptait que vingt mille fantassins, et ce nombre, loin de s'accroître, diminuait. Mais ce n'était pas seulement chez nous et dans notre voisinage que les choses prenaient journellement une tournure plus fâcheuse. Nous apprîmes positivement que Vanegas avait été successivement battu deux fois par Sébastiani, dont l'armée venait d'être renforcée par deux divisions de celle de Victor. La première de ces affaires avait eu lieu le 5 à Aranjuez, et la seconde le 11 à Almoríand. Le fait est que, lorsque l'ennemi s'aperçut que nous lui avions échappé, il se porta en force sur Vanegas,

qui se trouvant surpris, essaya une grande dé faite, et se vit contraint de se retirer à Santa-Cruz dans les montagnes.

Cette circonstance, et la persuasion que nous avions qu'Eguia recevrait l'ordre de la junte d'aller au secours de Vanegas dans le cas où il serait poursuivi par l'ennemi, nous convinquirent que nous ne garderions pas long-temps nos positions sur le Tage. La perspective d'une retraite dans laquelle nous serions peut-être forcés d'abandonner nos malades, notre artillerie, et nos magasins, n'était pas brillante. Sir Arthur Wellesley, en son particulier, devait sentir encore bien plus péniblement la nécessité de cette retraite, car il avait beaucoup osé en se portant en avant. Après avoir obtenu une grande victoire, il se voyait forcé de renoncer aux espérances que l'Europe en avait conçues. Cependant que pouvait-il faire dans une situation telle que la sienne? la poignée de troupes qu'il commandait n'était formée que de seconds bataillons composés en partie de jeunes gens peu aguerris, et qui n'avaient aucun rapport avec les soldats de sir John Moore : il n'y avait que les gardes, les buffs, les quarante-huitième et soixante-unième régiments et la division Crawford qui fussent en état de faire un service actif. Quant à la cavalerie, on ne peut en dire beaucoup de

bien : elle s'affaiblissait journellement, et les cavaliers souffraient de la maladie et de la fatigue bien plus que les fantassins. Je ne prétends pas faire de reproches à aucun officier, mais je ne crains pas de dire qu'il n'y avait qu'un seul homme dans l'armée qui ne désespérât pas de son salut, et cet homme était sir Arthur Wellesley. Loin de désespérer, il affirmait qu'on pourrait défendre le Portugal, même en admettant que l'Espagne succombât. En conséquence il fit les dispositions nécessaires pour se rendre dans ce royaume, où il pourrait trouver des cantonnements convenables pour rétablir la santé des malades, et fortifier celle des convalescents.

En jetant un coup d'œil sur les événements politiques et militaires qui marquèrent les derniers mois de 1809, on s'assurera que cette résolution ne fut pas prise légèrement. Quant à ce qui concerne les transactions politiques, elles devenaient de jour en jour plus difficiles, par l'indifférence ou la trahison de la suprême junte; et la mauvaise foi des autorités, avec qui nous nous trouvions en contact, fut poussée à un point qu'aucun prétexte ne pouvait justifier. Tandis que le général Eguia protestait que, n'importe ce qui pût arriver, nos besoins seraient satisfaits, il permettait à ses soldats de s'emparer des provisions qui nous étaient destinées, et qui

déjà étaient en route pour nos cantonnements. C'est ainsi que nous nous vîmes forcés par Eguia et par la junte de reprendre l'offensive, tandis qu'ils n'ignoraient pas que nous n'avions aucun moyen de transport, et qu'ils aimaient mieux garder en réserve leurs mules et leurs chevaux de trait, pour s'en servir à l'occasion, que de nous fournir ceux dont nous avons besoin. Nous ne pouvions plus douter alors de la mauvaise volonté du gouvernement espagnol à nous secourir, et de son indifférence sur ce que nous pouvions devenir, pourvu qu'il en résultât quelques misérables avantages pour chacun de ses membres en particulier.

Sous le point de vue militaire, notre petite armée se trouvait menacée de tous côtés par soixante-dix mille Français; et il n'y avait pas un corps espagnol ou portugais, excepté celui d'Eguia, avec lequel nous fussions en communication, encore ne nous était-il pas permis de compter sur lui un seul instant. Ses soldats étaient de la plus vile espèce, indisciplinés, mal disposés pour nous, et découragés par des défaites multipliées. Nous savions ensuite qu'il avait reçu l'ordre d'aller au secours de Vanegas, de nous engager à nous réunir à lui; et en cas de refus, de nous abandonner. On rapportait encore que l'ennemi se préparait à envahir le Portugal par Ciudad-

Rodrigo et Almeida : cet avis n'était pas à négliger, bien que Beresford nous eût assuré qu'il avait les moyens de retarder, sinon d'empêcher les progrès qu'il pourrait faire. Toutes ces causes réunies engagèrent lord Wellington (il venait d'être promu sous ce titre à la pairie) à commencer sa retraite, et il le fit avec d'autant moins de répugnance qu'il prévoyait qu'il serait mieux en état de secourir les Espagnols eux-mêmes, en prenant une position où il trouverait de quoi faire subsister ses troupes, qu'en s'obstinant à rester à Jaraicejo où il était assailli par la maladie et par des besoins de toute espèce.

En conséquence l'armée quitta ses positions le 20, et n'étant point inquiétée par l'ennemi, elle opéra sa retraite en cinq jours, passant par Truxillo, Majadas, Medelin, Merida et Badajoz. Lord Wellington fit halte dans cette dernière ville, et il cantonna ses troupes le long de la ligne de la Guadiana, position qui assurait sa retraite ultérieure sur Lisbonne, si elle devenait nécessaire. Il rétablit ses communications avec Beresford, se prépara les voies pour rentrer en Espagne s'il le jugeait convenable, et rassembla une grande quantité de vivres et de fourrages. Mais les maladies, qui avaient déjà fait tant de ravages, loin de diminuer, redoublèrent de violence, et en moins de quelques semaines nous

eûmes dans les hôpitaux huit à neuf mille hommes. On assignait plusieurs causes à cette calamité : on pensait qu'elle pouvait bien être l'effet d'un changement soudain de la fatigue au repos; d'autres l'attribuaient à l'usage immodéré des fruits verts; et enfin on ne se trompait peut-être pas en l'imputant à la *malaria*, ou à l'influence des brouillards malsains qui pendant l'été s'élèvent dans les environs de la Guadiana. Il est probable que cette dernière cause contribua plus que les autres à amener les tristes résultats que nous déplorions; mais il n'y pas de doute que toutes exercèrent leur funeste influence sur des hommes qui n'y étaient point habitués, et sur lesquels elles avaient plus de prise que sur les habitants ou sur des troupes mieux habituées à la fatigue et au repos.

Malgré les inconvénients de sa position, l'armée s'y maintint jusqu'au milieu de décembre; et quoique ses souffrances et la triste situation où se trouvait l'Espagne ne permissent pas d'essayer de se porter de nouveau en avant, lord Wellington ne quittait qu'à regret le théâtre de la guerre; car il s'appliquait en même temps à ne pas épuiser, par l'arrivée prématurée de ses troupes, les ressources du pays où il prévoyait devoir tôt ou tard se retirer. Bien que l'armée restât inactive pendant cet espace de temps, il

n'en était pas ainsi de son général. Il s'occupait constamment à discipliner et à instruire les levées portugaises; il entreprit d'inspirer quelque sagesse aux conseils du gouvernement espagnol et de leur donner de la vigueur; enfin il jetait les fondements de cette belle ligne de fortifications qui plus d'une fois servit à déjouer les efforts des armées françaises, et qui assura le salut de la péninsule.

En même temps les Espagnols, avec leur manque ordinaire de prudence et de discrétion, se mettaient sur tous les points en contact avec l'ennemi, et étaient battus par-tout. Eguia était depuis quelques jours à la tête de l'armée lorsqu'il courut au secours de Vanegas, laissant Albuquerque avec dix ou douze mille hommes pour garder les bords du Tage, et empêcher les détachements de l'ennemi d'y fourrager. Vanegas, après ses revers, avait été remplacé par Arrezaga, homme téméraire et d'un caractère violent. Lors de l'arrivée d'Eguia, se trouvant à la tête de cinquante mille soldats, il s'imagina follement qu'aucune armée française ne lui résisterait; cette opinion absurde était partagée par ses troupes qui demandaient à être menées au combat, et ne parlaient rien moins que de rétablir dans quelques jours la junte à Madrid. Il conduisit ses colonnes dans les plaines d'Ocana, près d'Aranjuez, où il fut

attaqué et défait par le maréchal Mortier (5), qui avait réuni à son corps d'armée celui de Sébastiani. L'ennemi se vanta d'avoir tué quatre mille Espagnols, et d'en avoir fait vingt mille prisonniers : il y eut probablement de l'exagération dans ce rapport ; mais l'armée espagnole n'en fut pas moins complètement anéantie.

Cette catastrophe, qui eut lieu le 17 novembre, fut suivie d'une autre non moins désastreuse. Le duc del Parque, à la tête d'un corps de vingt mille hommes, se maintenait depuis quelque temps dans les environs de Ciudad-Rodrigo, où sir Robert Wilson l'ayant rejoint, il essayait d'harasser l'ennemi et de contre-carrer ses projets par une guerre insignifiante d'avant-postes. Il avait eu Ney pour adversaire immédiat ; mais ce maréchal, indigné de ce que le commandement en chef des armées françaises avait été confié à Soult, lors du rappel de Jourdan, avait demandé et obtenu la permission de se rendre à Paris. Ney fut remplacé par Marchand qui, professant le plus profond mépris pour les Espagnols, se hâta de forcer le duc à se battre. Le combat eut lieu le 18 octobre, sur les hauteurs de Tomanes ; et grâce à l'imprudente impétuosité des Français, il se termina en faveur des Espagnols : l'ennemi s'enfuit à Salamanque, où le duc le poursuivit, et

où il entra quelques heures après que Marchand avait été obligé d'abandonner cette ville précipitamment.

Il est dans le caractère des Espagnols de s'enthousiasmer pour le moindre succès qu'ils obtiennent, et ce travers d'esprit les porte non seulement à négliger d'en profiter, mais encore à en perdre tout le fruit. Le duc del Parque partageait le défaut de ses compatriotes. Séduit par les louanges des habitants de Salamanque, et considérant ses soldats comme invincibles, il resta dans l'inaction jusqu'à ce que l'ennemi, ayant reçu des renforts de Valladolid, l'attaqua à son tour. Une affaire peu importante eut lieu à Carpio : le duc défendit avec succès un terrain élevé que les Français lui disputaient; mais ceux-ci, tout en se retirant, s'appuyaient sur de nouveaux renforts, et les Espagnols furent bientôt hors d'état de leur résister. Del Parque se retira en toute hâte sur Alba de Tormes, où il fut vivement attaqué dans la matinée du 28 : les Espagnols furent battus et forcés d'abandonner cette forte position. Ils se retirèrent d'abord en assez bon ordre sur Tomanes; mais lorsqu'ils arrivèrent sur le théâtre de leur première victoire, l'arrière-garde fut chargée par la cavalerie française, et toute leur armée fut mise en déroute.

Les Espagnols ne présentèrent aucune résistance, ils jetèrent leurs armes, et se réfugièrent dans les montagnes.

Ces défaites achevèrent de détruire les derniers restes de l'armée espagnole; et les Français furent en état de pousser sans obstacles leurs succès dans le sud du royaume, et de menacer le Portugal par la province de Beira. En conséquence Joseph se mit à la tête d'une armée qui devait s'emparer de l'Andalousie, et qui se composait des corps de Victor, de Mortier, et de Sébastiani. Soult fut nommé major-général, et l'armée se dirigea sur la Sierra-Morena, où les fugitifs d'Ocana s'étaient retirés. Ceux-ci n'étant point encore revenus de l'épouvante dont leur défaite les avait frappés n'offrirent aucune résistance à l'ennemi, et les défilés furent emportés sans qu'il fût même nécessaire de former les colonnes en ordre de bataille, ou même de suspendre leur marche. Le 21 janvier 1810 le quartier-général français fut établi à Baylén.

En suivant les progrès de cette armée je dois nécessairement anticiper sur les événements et laisser bien des choses en arrière; mais il faut pour l'intelligence de mes lecteurs que je fasse cette transposition, et que je les informe de ce qui arriva à cette armée et de ce qui se passa dans

cette partie du royaume où elle allait diriger ses opérations.

Dès que la junte eut connaissance que l'Andalousie allait être envahie, elle songea moins à défendre les nombreux défilés et les hauteurs qui servent de remparts naturels à cette province qu'à assurer la sûreté personnelle de ses membres, et à pourvoir à la conservation de leurs propriétés. Elle publia, il est vrai, des décrets et des proclamations qui tendaient à tromper le peuple sur l'état des affaires, et à faire parade du peu d'énergie dont ses membres paraissaient encore animés; mais elle ne prit aucune mesure pour réorganiser les armées débandées, ni pour faire avancer sur le point menacé le corps d'Albuquerque, bien que ce fût le seul qui présentât quelque garantie. Loin d'agir comme les circonstances semblaient le lui prescrire, elle disposa de l'armée de ce dernier de manière à ce que ses opérations ne pouvaient avoir que des résultats funestes, et elle refusa d'accorder les secours que réclamaient avec tant d'instances les commandants des débris épars des autres armées. Pendant qu'elle négligeait ce qu'il y avait de plus important, elle décrétait que l'île de Léon était le point le plus convenable pour sa résidence future, et elle ordonnait que ses membres devaient y être rendus pour le 1^{er} février.

Bien qu'elle eût alors perdu, non sans raison, la confiance de la nation, l'idée que celle-ci allait être abandonnée par ses chefs excita parmi les habitants de Séville l'indignation et le désespoir. Des mouvements insurrectionnels éclatèrent parmi la populace, et lorsque les membres de la junte se préparèrent à quitter la ville ils furent arrêtés. Un cri unanime s'éleva pour que Séville fût défendue à toute extrémité, et que sa défense fût confiée à don Francisco Saavedra, ministre des finances et président de la junte. Il est impossible de peindre la scène tumultueuse qui s'ensuivit. Saavedra fit tous ses efforts pour apaiser le peuple, et eut l'air d'accepter avec empressement le pouvoir qu'on venait de lui conférer; mais c'était dans le but seulement de favoriser sa fuite et celle de ses collègues. La junte partie, le peuple voulut retenir par force la Romana et le contraindre à se mettre à la tête des troupes; et celui-ci trompa également sa vigilance et se retira à Badajoz. C'est ainsi que Séville fut laissée sans magistrats et sans chefs pour recevoir le vainqueur. Elle ouvrit ses portes à Joseph aussitôt qu'il se présenta; et ses habitants, loin de lui offrir la moindre résistance, le reçurent avec acclamations.

Dans ces entrefaites, et tandis que les villes de l'Andalousie se disputaient entre elles pour

mieux témoigner leur loyauté au roi Joseph, et exprimer la satisfaction qu'elles éprouvaient en le voyant au milieu d'elles, Soult d'un côté, et Albuquerque de l'autre, faisaient les plus grands efforts, l'un pour atteindre Cadix avant qu'il fût mis en état de défense, et l'autre pour se jeter avec son armée dans cette importante cité, afin de la défendre. J'ai fait pressentir qu'Albuquerque avait reçu de la junte des ordres qui, s'ils eussent été exécutés, auraient amené la destruction du seul corps qui restât en Espagne. Il devait d'abord se porter sur Truxillo, et défendre ensuite les points le long du Tage, sur la Plata, par lesquels l'ennemi chercherait à pénétrer dans l'Andalousie. Il s'était à peine mis en devoir d'obéir à ces instructions qu'il reçut contre-ordre : on lui enjoignait simplement de se tenir sur la défensive afin qu'on pût l'employer ultérieurement comme on le jugerait convenable. Heureusement pour l'Espagne, Albuquerque était un homme plein d'honneur qui, ne craignant pas de courir les risques de la responsabilité, méprisa cet ordre, et il continua à avancer jusqu'à ce qu'il eût atteint Guadalcanal où il posta son infanterie, dirigeant en même temps sa cavalerie et son artillerie sur San-Olala et Ronquillo, de manière qu'il se trouvait prêt à se porter partout où sa présence deviendrait nécessaire.

Telle était sa position lorsqu'il reçut l'ordre de joindre à ses troupes la majeure partie de la garnison de Badajoz, et d'agir vigoureusement contre l'ennemi. Albuquerque savait que, quand bien même il obéirait à cet ordre absurde et qu'il laisserait la place importante de Badajoz sans défense, il ne pourrait rassembler des forces suffisantes pour tenir tête aux Français, dont le nombre était au moins triple de celui de ses troupes; c'est pourquoi il ne fit aucun cas de l'ordre de la junte, et loin d'affaiblir la garnison de Badajoz il la renforça. A peine avait-il pris cette mesure qu'il reçut de nouvelles instructions : tantôt on lui prescrivait de marcher sur Cordoue, attendu que l'ennemi s'était rendu maître du passage de Puerto del Rey, tantôt on le sommait de se rendre à Séville en toute diligence afin de la secourir. Il reçut ce dernier ordre le matin; mais avant qu'il eût le temps de l'exécuter on lui renouvela celui de se porter en toute hâte sur Cordoue. Ce général avait de justes motifs de se lasser d'une conduite si extraordinaire et si méprisante. Pendant que la junte se jouait ainsi de lui, il recevait des avis certains sur les mouvements et les desseins des Français. Il savait parfaitement que ni Cordoue ni Séville n'étaient les objets de leur sollicitude, et que toute leur attention était fixée sur Cadix. Il savait

de plus qu'au moment même, où les membres de la junte lui donnaient l'ordre de se porter rapidement sur Cordoue, ils se préparaient à fuir vers l'île de Léon, et il n'ignorait pas qu'en laissant cette île et la ville importante qu'elle renferme à la disposition de pareils hommes, et sous la protection d'une faible garnison, elles deviendraient dans quelques semaines la proie de l'ennemi. Albuquerque aimait son pays, de l'indépendance duquel il était jaloux; et parmi tous les généraux espagnols il y en avait peu dont les talents et les sentiments élevés les rendissent plus dignes que lui de défendre l'un et l'autre; mais ses talents faisaient ombre à la misérable faction qui gouvernait alors l'Espagne, et il devait être en définitive le martyr de la haine qu'elle lui avait vouée. Dans cette occurrence il ne prit conseil que de lui-même : dès qu'il se fut assuré de l'état des choses, il quitta ses positions et s'avança à grandes journées sur Cadix. Par suite des efforts inouïs qu'il fit, efforts dignes des plus grandes louanges, il atteignit cette ville deux jours avant que l'armée du maréchal Soult ne parût sous ses murs; et il déploya tant d'énergie et montra tant de jugement dans les mesures qu'il prit pour sa défense que toutes les tentatives des Français pour s'en rendre maîtres furent vaines.

Tandis que le succès couronnait les armées

françaises dans le midi, elles n'étaient guère moins heureuses dans l'est et dans le nord. Gironne, après avoir supporté les misères d'un siège prolongé, venait de se rendre; et l'armée de Blake, défaite dans plusieurs rencontres, ne pouvait plus entrer en ligne, et se voyait forcée de chercher un refuge dans les forteresses de la Catalogne, laissant toutes les villes et le pays plat au pouvoir des Français. Astorga, après une brillante résistance, fut réduite à capituler, et rien ne s'opposait à ce que l'ennemi tentât de nouveau d'envahir le Portugal. Pour faciliter cette tentative, des renforts nombreux partaient de Bayonne, et Masséna quittait les bords du Danube, dans le but de prendre le commandement en chef des troupes qui devaient conquérir la péninsule. Sous un point de vue militaire l'Espagne, sur la fin de 1809, et au commencement de 1810, était presque entièrement réduite : ses forteresses, à quelques exceptions près, étaient au pouvoir de l'ennemi; presque toutes les villes et tous les villages du royaume étaient rentrés sous l'obéissance; il n'existait plus d'armée, et Joseph était de nouveau établi dans la capitale, où il exerçait librement l'autorité souveraine. Mais ce qui rembrunissait encore davantage l'aspect des affaires, c'était la soumission de l'Autriche, et la certitude que Napoléon n'avait

plus rien à craindre du nord de l'Europe. On supposait assez généralement que la bataille de Wagram, tout en décidant du sort de l'Allemagne, avait également décidé de celui de la péninsule; car personne ne doutait que toutes les forces de l'empire ne fussent employées à accomplir un seul projet, celui de chasser les Anglais du continent, et de subjuguier l'Espagne et le Portugal.

Les choses étaient en cet état lorsque lord Wellington, alarmé pour la sûreté de Lisbonne, qui se trouvait menacée du seul côté où le danger était réellement à craindre, se détermina à abandonner ses positions sur la Guadiana, et à en prendre d'autres qui le missent à même de surveiller les corps d'armée ennemis qui pourraient se placer devant Ciudad-Rodrigo et Almeida. En conséquence, les troupes s'ébranlèrent le 15 décembre; et après une marche de vingt et un jours, souvent interrompue par de fréquentes haltes, elles s'établirent sur une nouvelle ligne qui, bien qu'elle présentât quelques lacunes, couvrait la frontière entre le Tage et le Douro. L'avant-garde, commandée par le général Crawford, et composée des premiers bataillons des quarante-troisième, cinquante-deuxième et quatre-vingt-quinzième régiments, des premier et deuxième régiments de caçadores portugais, des détache-

ments des quinzième et seizième dragons légers, prit position devant le front d'Almeida, et poussa des reconnaissances jusqu'à Ciudad-Rodrigo, tandis que le général Hill, avec une division, s'arrêtait au midi du Tage pour observer l'ennemi, s'il se disposait à agir contre Badajoz ou à menacer Lisbonne par l'Alentejo. Le quartier-général fut d'abord établi à Vizeu, et ensuite à Celerico. La cavalerie, à l'exception des corps et des détachements dont j'ai déjà parlé, et de quelques escadrons pour le service des avant-postes, fut cantonné à Abrantès, Santarem, et Thomar, et le parc d'artillerie stationné à Vizeu. Le quartier-général des Portugais fut établi à Thomar, et les troupes furent réparties dans cette ville et dans les villages voisins.

Le premier bien qui résulta de ce changement de position fut le rétablissement rapide des malades, le pays où nous nous trouvions alors étant un des plus salubres de la péninsule; et la majeure partie de nos troupes ayant en outre obtenu de bons cantonnements, elles se trouvèrent à l'abri des rigueurs de l'hiver et des variations de la température du printemps. Les provisions de bouche étaient abondantes, et si nous eûmes à regretter qu'il n'en fût pas de même du fourrage, il était bien moins rare qu'à Jaraicejo ou à Badajoz. Lord Wellington et son armée n'eurent

donc qu'à se féliciter du mouvement qu'ils avaient fait, et l'inaction où il nous plaçait devenait d'autant plus indifférente que les Français étaient trop forts pour être attaqués, et que nous ne pouvions plus compter sur les Espagnols, dont les armées étaient anéanties.

On a vu que lord Wellington avec legros de son armée s'était établi entre le Douro et le Tage, tandis que le général Hill avait pris position au midi du dernier de ces fleuves, pour tenir les communications libres avec Badajoz, et observer les mouvements de l'ennemi du côté de l'Alentejo. Ces derniers arrangements étaient d'autant plus nécessaires que Mortier et Regnier, à la tête de vingt mille hommes, menaçaient la frontière du côté de Merida, et bien que la Romana fût à Badajoz, et qu'Elvas renfermât dans ses murs une forte garnison, il n'était pas raisonnable de penser que l'une ou l'autre de ces forteresses arrêterait les progrès de l'ennemi, s'il jugeait à propos de s'avancer par cette route sur Lisbonne. La principale position du général Hill était à Abrantes, et elle devait le mettre à l'abri de tout danger aussi long-temps que les eaux du Tage conserveraient leur élévation; quant à lui, il restait ordinairement à Portalegro, et manœuvrait de temps à autre sur Campo-Major, dès que la Romana prévoyait ou imaginait qu'il allait être at-

taqué par des forces supérieures : de cette manière, diverses manœuvres inexplicables et inutiles furent exécutées par les Anglais et les Français. S'il prenait fantaisie à Mortier de s'avancer pour investir Badajoz, il était sûr que Hill quittait ses cantonnements, et dès que celui-ci se montrait, l'autre se retirait dans ses premières positions.

Un observateur ordinaire, en considérant tous ces mouvements, aurait pu penser que lord Wellington et les généraux français voulaient laisser s'écouler les premiers mois de l'année dans une inaction complète ; cependant il ne se passait pas un jour qui ne fût mis à profit par l'un et par les autres , et qui n'eût en résultat une influence plus ou moins grande sur les événements qui terminèrent la campagne. Lord Wellington se contentait de tenir l'ennemi en échec aussi long-temps que possible, d'armer et de fortifier les lignes de Torres-Vedras, et de partager les soins de Beresford pour utiliser l'armée et la milice portugaises. Aussi des renforts, respectables non seulement par leur nombre, mais encore par leur discipline, arrivaient-ils chaque jour, à tel point qu'il se vit à la tête de vingt-sept mille Anglais et de trente-un mille Portugais. Les forteresses d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, sur lesquelles on comptait beaucoup pour amuser les Français, ou pour les arrêter dès qu'ils

marcheraient en avant, furent mises dans le meilleur état de défense. On rétablit les vieux murs d'Almeida, on ajouta de nouvelles fortifications, on y forma des magasins bien approvisionnés, et on y mit une garnison de cinq mille hommes, commandés par un officier anglais, le brigadier-général Cox, de manière, qu'on ne pouvait pas douter quelle n'offrit une vigoureuse résistance. On n'avait pas tout-à-fait la même confiance dans Ciudad-Rodrigo, bien que les Espagnols fussent pleins de jactance, et qu'ils ne parlassent rien moins que de s'ensevelir sous les ruines de cette place, et de rivaliser de gloire avec Saragosse et Gironne; mais ils n'étaient point encore investis par l'ennemi, et nous savions par expérience ce qu'il fallait attendre en définitive de leur vanterie. Toutefois nous pouvions nous tromper; il était possible qu'ils remplissent accidentellement leurs promesses, et, s'il en était ainsi, nous n'avions rien à craindre, au moins pendant quelque temps, pour nous et pour Lisbonne.

L'armée étant complètement maîtresse des passages qui marquent l'entrée de la province de Beira, et se trouvant à même d'observer avec vigilance les autres provinces, resta dans cette situation jusqu'au milieu de l'été de 1810. Elle occupa, pendant ce laps de temps, la position de Guarda,

que lord Galway a représentée comme la seule ligne entre Lisbonne et la frontière susceptible d'être défendue; et bien que ce seigneur vécût dans un âge où la science militaire était moins avancée que de nos jours, il n'a pas beaucoup exagéré l'excellence de cette position. Nous nous trouvions disséminés sur les hauteurs et le long des pentes de la Sierra de Estrella, chaîne de montagnes rocheuses qui s'étend de Coimbre à Guarda, et qui se prolonge jusque dans les vastes plaines de la Castille, où elle se termine. Par ce moyen, nous étions maîtres des deux grandes routes qui s'étendent du nord au sud de la Sierra, et qui sont les seules praticables pour une armée qui marche avec son artillerie et ses magasins. Nos avant-postes, ainsi que je l'ai dit, avaient été poussés au-delà d'Almeida, et se trouvaient garantis par les rivières d'Agueda et de Côa, qui pendant l'hiver sont redoutables par la profondeur de leurs eaux et la rapidité des courants, et pendant l'été très difficiles à traverser à cause de la hauteur et de l'escarpement de leurs bords. Notre droite, en même temps, était protégée par le Tage, dont le passage était gardé par le corps du général Hill à Abrantès, tandis que notre gauche ne pouvait être menacée que du côté d'Oporto, d'où nous n'avions nulle raison de craindre que l'ennemi méditât son invasion. Nous pûmes ainsi

nous considérer en sûreté tant que le Tage ne serait pas guéable; et comme les eaux conservèrent leur élévation au-delà des époques ordinaires, nous gardâmes plus long-temps nos positions; de manière que nous pouvions prévoir ou un mouvement volontaire en avant, ou une retraite forcée.

Dans le courant de mai trois corps d'armée français se réunirent sur le front de nos lignes : l'un, sous les ordres de Ney, se composait de trois divisions, et les deux autres, commandés par Kellermann et Junot, en comptaient ensemble quatre. En outre le général Montinière était à Valladolid avec neuf mille hommes d'infanterie et quatre régiments de cavalerie, et finalement Masséna arrivait pour prendre le commandement en chef de l'armée. En admettant que chaque division s'élevât à dix mille hommes, ce qui n'était point exagéré, nous avions devant nous soixante-dix-neuf à quatre-vingt mille hommes, tandis que nous ne pouvions leur opposer que vingt-huit mille Anglais et environ trente mille Portugais; et comme ces derniers n'avaient point encore été éprouvés, il était impossible d'avoir en eux une confiance absolue. Malgré cette effrayante disparité, nos soldats étaient pleins d'espérance et animés du meilleur esprit. Le nombre de nos malades n'était plus que de deux mille, et notre

armées s'augmentait journellement. De plus, quelques escarmouches ayant eu lieu aux avant-postes, et nos soldats ayant remporté l'avantage, leur confiance en eux et en leurs chefs s'accrut encore, et nous eûmes en outre le bonheur de pouvoir nous féliciter de la conduite des Portugais qui, dans ces petites affaires, déployèrent une bravoure presque égale à celle de nos propres troupes. Notre sécurité était telle que plusieurs d'entre nous ne voyaient aucun risque à ce que l'armée se portât en avant, mais il n'était pas à présumer que lord Wellington, avec des forces aussi inférieures, voulût entreprendre des opérations offensives, ou que même il risquât la bataille s'il était attaqué : alors on se demandait pourquoi nous restions en présence d'un ennemi dont les moindres mouvements nous forceraient à la retraite ? Mais il est inutile de répondre à cette question, et à tous les raisonnements que faisaient les soldats dans leurs cantonnements. Lord Wellington ne craignait pas de manœuvrer, même avec les troupes portugaises, bien que l'ennemi fût sur ses derrières ; il ne voyait pas non plus la nécessité de se replier sur Coïmbre, jusqu'à ce qu'il y fût contraint ; il désirait enfin prolonger la guerre aussi long-temps que possible sur la frontière, et c'est pour cela qu'il resta où il était. Les événements ultérieurs prouvèrent qu'il avait

agi judicieusement, ainsi il est inutile de justifier ici une politique qui se défend d'elle-même.

Bien que l'ennemi eût eu pendant les premiers mois du printemps des forces considérables dans le voisinage de Ciudad-Rodrigo, il ne fit aucune tentative sérieuse contre cette place. Il se conduisit occasionnellement dans cet endroit comme Mortier s'était conduit devant Badajoz, c'est-à-dire qu'il se mettait en mouvement de temps en temps pour faire croire qu'il allait commencer ses opérations; mais il se retirait aussitôt qu'il apprenait que nos troupes s'avançaient. Ce fut dans une de ces circonstances que nous eûmes l'occasion d'échanger quelques coups de fusils, et que les *caçadores* prouvèrent à nos soldats qu'ils ne les abandonneraient pas lorsque l'heure du combat sonnerait.

CHAPITRE XVIII.

État pitoyable des finances de l'armée anglaise. — On manifeste des craintes sur les résultats de la guerre. — Masséna ouvre la campagne en investissant Ciudad-Rodrigo. — Affaire d'avant-postes et retraite de la division de troupes légères sur Almeida. — Siège et reddition de Ciudad-Rodrigo. — Affaire de cavalerie sur la ligne des avant-postes anglais. — On parvient à connaître quelques unes des opérations que l'ennemi a projetées. — Dispositions pour y faire face..

Dans ces entrefaites il se passait journellement des événements qui tendaient, soit à augmenter nos espérances, soit à leur donner une direction contraire. Dans le nombre des premiers j'indiquerai l'arrivée au quartier-général de sir Brent Spencer, officier-général du mérite le plus reconnu, à qui toute l'armée rendait hommage, et la nouvelle que nous allions successivement recevoir des renforts considérables de la Sicile et de l'Amérique septentrionale. J'ajouterai de plus que les désertions fréquentes qui avaient lieu dans l'armée française ne nous donnaient pas une haute idée de la situation où elle se trouvait, malgré les protestations et les proclamations contraires des généraux. Depuis janvier 1810 jusqu'en mai suivant nous reçûmes

environ cinq cents déserteurs armés et équipés, quelques uns avec leurs chevaux ; et comme c'étaient principalement des Allemands et des Italiens nous étions portés à croire que les étrangers au service de France commençaient à se fatiguer, soit de la guerre où ils étaient engagés, soit de la suprématie qu'on voulait déployer à leur égard. Il est vrai que nous n'étions pas exempts nous-mêmes de voir nos rangs désertés par les mercenaires qui étaient dans notre armée. Quelques dragons allemands passaient de temps à autre à l'ennemi ; mais la perte que nous éprouvions par ces désertions n'était pas la centième de celle de l'ennemi. Parmi les inquiétudes qui nous agitaient il n'y en avait pas de plus sérieuse que l'état déplorable de nos finances et l'impossibilité absolue de les remonter. En général la solde de l'armée était arriérée ; il y avait même des régiments qui n'avaient rien reçu depuis plusieurs mois, et nous en fûmes réduits au point qu'il n'y avait plus dans la caisse militaire que quelques milliers de dollars. Nous trouvant dans un pays où il fallait tout payer comptant, et où le peuple n'avait guère de confiance dans le papier-monnaie de son gouvernement, nous ne devions pas espérer qu'il recevrait avec plus d'empressement nos billets et nos obligations ; et l'absence du numéraire était d'autant plus sensible qu'il n'y avait

aucun moyen de le remplacer. Nos consommations seules s'élevaient mensuellement à 30 mille livres sterlings ; chaque jour il fallait des vivres pour la nourriture de quarante mille hommes et de douze mille chevaux, et pourtant nous ne pûmes jamais nous procurer en tout dans le voisinage plus de 150 mille livres. Nous fûmes donc obligés, non sans éprouver une perte immense et beaucoup d'embarras, de tirer le surplus de Cadix et de Gibraltar ; mais lorsque vers le milieu de mai les ressources que nous offraient ces villes se trouvèrent taries, nous ne sûmes plus où nous adresser. Cependant, grace aux efforts de lord Wellington, le crédit de l'armée n'en souffrit pas. Nous pûmes procurer à nos soldats l'absolu nécessaire ; mais individuellement il fallut supporter de grandes privations, et on craignit même que, s'il n'arrivait promptement d'Angleterre une grande quantité d'or et d'argent, il ne fallût suspendre nos opérations dans un moment où plus que dans tout autre, à cause du commencement des hostilités, il était de la plus haute importance qu'elles n'éprouvassent aucune gêne.

D'après ces considérations le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que, bien que le meilleur esprit continuât à régner dans nos rangs, nous formions des conjectures qui n'étaient rien moins

que gaies ou consolantes sur la destinée qui nous attendait en dernier ressort. Il est dans la tournure d'esprit des Anglais de s'affecter des contrariétés et de considérer les événements sous le point de vue le moins avantageux, quelles que soient d'ailleurs les circonstances : ils en fournirent amplement la preuve dans cette occasion. Beaucoup d'entre nous pensaient qu'il était impossible de tenter de se maintenir quelque temps en Portugal, dès que les Français auraient entrepris franchement de le subjuguier. On commençait à s'enquérir si les bâtiments qui composaient la flotte étaient assez grands et assez nombreux pour contenir l'armée et son matériel lorsque l'heure de la retraite arriverait ; et on agita même la question de savoir si on ne retirerait pas de la péninsule, non seulement tous nos soldats, mais encore l'armée portugaise. A ceux qui élevaient de semblables questions on répondait qu'indépendamment de quatre vaisseaux de ligne et de vingt-trois frégates, qui étaient à l'ancre dans le Tage, il se trouvait dans la rivière des bâtiments de transport en état de recevoir quarante mille hommes ; alors ils concluaient que ces bâtiments suffiraient pour embarquer l'armée anglaise, les employés, et les femmes ; et la prévoyance dont ils étaient doués les portait encore à croire que les bâtiments de guerre ne seraient pas auto-

risés à mettre à la voile, à moins qu'ils n'embarquassent avec leurs équipages nos fidèles alliés.

Tandis qu'on s'amusait ainsi à spéculer sur des événements qui ne devaient jamais s'accomplir, l'ennemi occupait activement de concentrer toutes ses troupes, afin de pouvoir, dès l'ouverture de la campagne, écraser par des forces supérieures les forces que lord Wellington tenterait de lui opposer. Masséna avait fait une course à Salamanque et à Valladolid, dans le dessein de faire marcher sur la frontière toutes les troupes dont à la rigueur on pourrait se passer en Espagne. En conséquence on annonçait que des colonnes s'avançaient des Asturies et de la Galice, tandis que le corps de l'Estramadure, renforcé par une division de cinq mille hommes prise de l'armée devant Cadix, marchait, disait-on, sur Badajoz. Cependant jusqu'à présent rien n'indiquait des opérations actives; tout se bornait à de fréquents mouvements de patrouilles de cavalerie sur le front de notre ligne, dont le but était de chercher à découvrir quelques gués pour traverser les rivières. Lorsque ces patrouilles osaient trop s'approcher de nos avant-postes, quelques escarmouches s'ensuivaient; mais il n'arriva rien d'assez important pour nous permettre de pénétrer ce que ferait Masséna après avoir terminé ses

dispositions. La nature de nos positions, ainsi que l'opinion que nous avions de ses talents militaires, nous empêchait de croire qu'il se hasarderait à attaquer tout à-la-fois le front de notre ligne. Il était plus naturel de penser que le mouvement qu'il pourrait faire dans cette direction serait appuyé par d'autres mouvements exécutés sur nos flancs ; mais, encore une fois, cela n'était que des conjectures ; et en dépit de nos intelligences secrètes et des dépenses qu'elles nous occasionaient, nous étions loin d'être bien informés. Ceci provenait moins de manque d'énergie de notre part què des dispositions naturelles des Espagnols, qui ne donnaient jamais rien au hasard et qui n'allaient jamais au-delà des besoins de la journée. Lorsque les Français se mettaient en mouvement, ou, pour mieux dire, lorsqu'ils étaient sur le point d'arriver à leur destination, nous manquions rarement de le savoir ; mais les Espagnols ne nous informaient jamais lorsqu'il y avait un rassemblement de troupes dans l'intérieur, de manière que nous étions obligés de deviner les intentions de l'ennemi, et de calculer à l'avance ce qu'il faudrait faire en cas que nous nous fussions trompés.

Il y eut alors quelques changements parmi nos troupes : le lieutenant-général Payne, à qui le commandement de la cavalerie avait été con-

fié, retourna en Angleterre, et le lieutenant-général Cotton le remplaça : la première division d'infanterie, qui était sous les ordres de ce dernier, passa sous ceux du général Spencer ; mais la position de l'armée resta la même jusqu'à l'été, et ce ne fut que sur la fin de mai que l'ennemi commença à nous inquiéter.

Masséna ayant terminé ses dispositions se prépara à cerner Ciudad - Rodrigo avec les deuxième, sixième, et huitième corps. A cet effet il fit avancer plusieurs divisions qui, après avoir chassé nos patrouilles et nos postes volants, établirent deux ponts sur l'Agueda et s'emparèrent de quelques hauteurs situées entre la ville et nos positions. Ce ne fut pas sans la plus vive répu- gnance que lord Wellington prit la résolution de ne pas interrompre le siège. Sous le rapport numérique seulement l'ennemi nous était supérieur au moins d'un tiers, et ses troupes étaient habilement commandées, habituées à la guerre et soumises à une discipline admirable. Quant à nous, la majeure partie de notre armée se composait de nouvelles levées qui auraient sans doute fort bien figuré dans une revue, mais qui n'ayant jamais vu le feu ne pouvaient se conduire comme des vétérans. Bien que l'ennemi, en cas de revers, eût été obligé d'abandonner pour l'instant ses desseins, sa retraite se trouvait par-

faitement assurée, et il avait près de lui des ressources plus que suffisantes pour remplir les vides que les chances de la guerre auraient pu faire dans ses rangs. Nous n'étions nullement dans ce cas. Un seul revers suffisait pour consommer notre ruine. Un succès n'aurait pu s'acheter que par des sacrifices dont les effets se seraient fait sentir pendant le reste de la campagne, et en résultat il nous eût été plus fatal qu'à l'ennemi. On se détermina donc, à notre grand regret, à rester en observation, et pour rendre notre vigilance plus active on transporta le quartier-général à Almeida.

Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que les inconvénients qui résultaient de cette mesure surpassaient les avantages que nous pouvions en retirer. En se postant à Almeida, lord Wellington était certainement plus à même de diriger les manœuvres que notre avant-garde serait dans le cas de faire, et d'observer avec bien plus de facilité les mouvements et les opérations de l'ennemi; mais d'un autre côté il était continuellement dans un danger imminent. Si, avant que nous en fussions instruits, nos grand'gardes avaient été surprises et les détachements qui les soutenaient culbutés, notre général se serait trouvé forcé de s'enfermer dans Almeida, et s'exposait ainsi à être pris avec la forteresse. Telles

étaient les considérations graves qui lui vinrent à l'esprit, et elles l'engagèrent, après quelques journées de résidence à Almeida, à se retirer à Alverca, bourg éloigné de six lieues de la forteresse.

J'ai dit qu'un corps de troupes françaises, après avoir chassé nos patrouilles et nos postes-volants, jeta deux ponts sur l'Agueda et s'établit entre Ciudad-Rodrigo et la ligne anglaise : ce mouvement s'effectua au commencement de juin, et il compléta l'investissement de la place, qui s'était commencé le 26 avril.

Il est vrai que les divisions qui cernaient la ville n'essayèrent d'abord qu'un bombardement interrompu et irrégulier, le blocus complet venant même à se suspendre dès que nous manifestions l'intention de marcher pour le faire lever. Les choses prirent ensuite un autre aspect. Le corps dont j'ai parlé plus haut, composé de trente-un mille hommes, était commandé par le maréchal Ney, qui, ayant pris position sur un terrain élevé et favorable, paraissait déterminé à protéger de tout son pouvoir des opérations qui étaient dirigées avec courage et habileté. Ce corps étant d'ailleurs soutenu par trente-huit mille hommes, sous les ordres de Junot, à qui la continuation du siège était confiée, devait être sans crainte pour sa sûreté. Enfin il ne restait à l'un

et à l'autre parti qu'à surveiller avec une attention soutenue les progrès d'une entreprise où ils se trouvaient également intéressés.

Afin que le lecteur comprenne mieux les détails dans lesquels je vais entrer, il est nécessaire que je l'informe ici, bien que cela me force à me répéter, de la situation actuelle et exacte des armées anglaise et française.

Il y avait dans la position de Guarda, c'est-à-dire sur la droite du Tage et sur la gauche du Douro, quatre divisions d'infanterie anglaise, la plus grande partie de la cavalerie, et une masse de Portugais sous les ordres immédiats de lord Wellington. Le quartier-général étant établi à Alverca, les avant-postes, principalement composés de la division légère, s'étendaient le long de l'Azava, petite rivière qui coule au pied des collines d'Albergaria, et qui va se jeter dans l'Agueda, à une petite distance de Cesmiro. Sur les derrières de cette division, qui était postée sur la droite et la gauche de Gallegos, se trouvaient les divisions des généraux Cole et Picton, la première occupant Guarda, et l'autre Pinhel. Nous avons placé des détachements à Sabugal, sur la droite, et à Saint-Félice sur la gauche : ceux postés dans ce dernier endroit furent bientôt retirés pour faire place à une partie des troupes de Junot. Toutefois Guarda et les hauteurs qui

l'environnement formaient la clef de la position, d'où nous pouvions effectuer notre retraite, soit sur la gauche, le long du Mondego, soit sur la droite du côté du Zézère par Murcella, Thomar, Santarém, et finalement Torres-Vedras.

Tandis que le gros de l'armée gardait cette position, le général Hill, à la tête de la deuxième division, de quelque cavalerie et d'un corps de Portugais, formant en tout treize mille hommes, était sur la gauche du Tage pour observer la route de Lisbonne par l'Alentejo. Il était plus facile de manœuvrer de cette position que de celle de lord Wellington; mais le point le plus important à défendre était Abrantès, en cas que l'ennemi essayât vigoureusement de passer le fleuve et de menacer nos communications. Le général Leith, avec un corps de dix mille hommes, dans le nombre desquels il n'y avait que deux mille Anglais, était placé derrière le Zézère, prêt à soutenir, selon que l'indiquerait le besoin, Hill ou lord Wellington, tandis que la Romana, avec sa division d'infanterie soutenue par quelques escadrons portugais, prit position à Badajoz et dans les environs.

Du côté de l'ennemi les deuxième, sixième, et huitième corps, désignés sous le nom d'armée du Portugal, étaient occupés, partie à conduire le siège de Ciudad-Rodrigo, partie à contenir la

ligne des quatre divisions anglaises postées à Almeida, Pinhel, Alverça, et Guarda. Sur l'autre côté du Tage étaient les corps de Régnier et Mortier, estimés d'abord à dix-neuf mille hommes, et renforcés depuis par cinq mille autres. Cette dernière division, laissant dix-sept mille hommes pour continuer le blocus de Cadix, se hâta de prendre part à l'invasion du Portugal, et manœuvra d'abord comme pour menacer Badajoz, et en définitive pour agir contre Hill. Une autre division en outre estimée à huit mille hommes, sous le général Bonnet, menaçait la province Entre-Douro-e-Minho, tandis que des détachements placés en différents lieux entre la frontière et Burgos, et entre Burgos et les Pyrénées, servaient à l'entretien des communications entre Masséna et la France. Nous avions sur tous ces points des informations détaillées, et dont l'événement nous démontra l'exactitude; d'autres bruits s'y joignaient, dont quelques uns quoique peu fondés n'en exerçaient pas moins une grande influence sur l'esprit de nos soldats, et sur les déterminations de nos chefs.

Nous apprîmes à cette époque, d'abord, que le fort Matagorda devant Cadix était tombé au pouvoir de l'ennemi, et que la ville elle-même, encombrée d'habitants, semblait ne pouvoir tenir long-temps : il y avait assez de quoi s'alar-

mer. Mais une autre nouvelle vint nous effrayer davantage, vu notre situation, ce fut que les Français, fatigués de la résistance qu'ils éprouvaient et des maladies que leur apportaient les exhalaisons fétides de l'île Léon, avaient résolu de lever le siège, et de diriger toutes leurs forces contre le Portugal. Nous avions l'assurance (et elle paraissait positive) que l'empereur Napoléon était en pleine marche vers l'Espagne, et que de fortes divisions de sa garde venaient d'entrer à Madrid, où on l'attendait lui-même dans quelques jours au plus tard, et de plus nous savions que le corps de Suchet, dirigé contre Valence, avait suspendu son mouvement, et se préparait à rejoindre l'armée destinée à l'invasion du Portugal. D'autres nouvelles cependant étaient d'une nature moins fâcheuse; celle par exemple que le général Ballesteros était sur les bords du Guadalquivir avec dix mille hommes, et que par des manœuvres vraiment habiles il travaillait à entraver sérieusement les projets de Masséna, en le détachant de Regnier pour le tenir en échec; que toutes les montagnes et les forêts de l'Espagne étaient remplies de guérillas qui interceptaient tous les petits détachements français, pillaient les convois, rompaient les communications, et forçaient l'ennemi à se garder avec le plus grand soin. Ces guérillas étaient pour la plupart des Espagnols à qui

Joseph avait cru pouvoir confier des armes, et qui à la première occasion n'avaient pas manqué de désertir. La Castille, disait-on, était dans un état complet de bouleversement. Des insurrections éclataient sur tous les points; des corps de paysans armés égorgaient les garnisons des villages et même des villes; un aide-de-camp du général Kellermann avait failli être enlevé aux portes de Valladolid; et l'on ne pouvait voyager dans le pays qu'avec une forte escorte: en un mot l'Espagne était occupée mais non conquise. Il nous semblait, en conséquence, que le général qui se préparait à envahir le Portugal ne tenterait cette entreprise qu'avec des forces assez supérieures pour écraser infailliblement ce qui se trouverait devant lui; autrement, laissant sur ses derrières un pays animé de dispositions hostiles, il s'exposait à voir ses communications coupées, et courait des dangers aussi grands que ceux qu'il se proposait de faire courir à l'ennemi.

Cependant le siège de Ciudad-Rodrigo se poursuivait avec une lenteur qui nous causait autant de plaisir que d'étonnement. La tranchée s'était ouverte le 1^{er} juin, et les batteries avaient commencé leur feu le 25. Malgré la connaissance des ressources nombreuses des assaillants, et son peu d'espoir de résister avec succès, la garnison se

défendait avec une résolution semblable à celle des défenseurs de Saragosse et de Gironne. Ils disputaient chaque pouce de terrain, faisaient de fréquentes sorties pour détruire les travaux, et incommodaient l'ennemi par un feu continuel parti des remparts. C'était avec un sentiment pénible que nous nous voyions condamnés à demeurer spectateurs oisifs. De nos lignes nous entendions le bruit de leur mousqueterie, et cela sans pouvoir leur être d'aucun secours. La bravoure du général Hervasti et de sa garnison excitait d'autant plus notre enthousiasme que dans le principe nous étions loin d'attendre d'eux quelque chose de semblable. On nous avait peint le premier comme un vieillard inepte qui, disait-on, se rendrait à Masséna, sans même qu'on prît la peine de le sommer; et la seconde comme incapable de quoi que ce soit, sur-tout avec un tel chef. Notre estime pour l'un et l'autre s'accrut en proportion du mépris que sur de faux rapports nous leur avions injustement voué.

Pour mettre le lecteur à même d'apprécier tout le mérite de cette noble défense, il faut qu'il sache que Ciudad-Rodrigo était loin d'être bien et régulièrement fortifiée. Elle était entourée d'un mur, et ce mur n'était point par-tout une maçonnerie solide, ce n'était en certains endroits qu'un amas de décombres. Le nombre des assiégeants mon-

tait à soixante mille hommes bien approvisionnés en munitions et matériaux de siège. Les travaux étaient poussés par mille hommes qui se relevaient, et tous parfaitement accoutumés à ce service. D'un autre côté la garnison ne comptait que quatre mille soldats; les habitants y compris les femmes et les enfants n'étaient qu'au nombre de cinq mille. La disparité des forces était effrayante, mais les Espagnols ne trahirent point la cause de la patrie, jusqu'aux femmes et aux enfants concoururent aux travaux que nécessitait la défense. Cependant, malgré leurs efforts, la brèche fut à la fin rendue praticable, et l'ennemi donna l'assaut dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet. Les assiégeants le reçurent avec cette valeur qui les avait souvent rendus vainqueurs dans les tranchées. Ils accablèrent de pots à feu et de grenades tout ce qui se présentait sur le glacis et sur le bord des fossés. L'ennemi fut repoussé avec plus de perte qu'il n'en avait encore éprouvée; mais un triomphe complet était impossible. L'attaque fut renouvelée, conduite avec talent et courage, et bientôt on eut la certitude que toute la bravoure d'Hervasti et de ses troupes ne pouvait plus retarder que de quelques jours la prise de la place.

L'armée anglaise pendant tout ce temps ne bougea point de sa position, considérant avec

une grande inquiétude et un vif sentiment de regret la position des assiégés, empirée de jour en jour et devenue enfin désespérée. Cependant plus le siège tirait à sa fin, et plus l'ennemi devenait menaçant pour nous. Les rencontres d'avant-postes se multipliaient de jour en jour. Quoique la plupart ne servissent qu'à fournir à quelques individus des deux armées l'occasion de se distinguer, quelques unes cependant eurent des résultats plus importants, et je crois devoir entrer au sujet de l'une d'elles dans quelques détails.

Le 3 juillet le général Crawford passa la revue de sa division, et dans le dessein sans doute de faire impression sur l'ennemi en lui donnant connaissance de sa force, il fit former les régiments en ligne. A cette démonstration le maréchal français, pour connaître exactement la force des troupes réunies entre l'Aguada et la Coa, et peut-être pour convaincre les assiégés qu'ils n'avaient rien à attendre de nous, ordonna une reconnaissance. Il fit le jour suivant des dispositions qui amenèrent une affaire dont, tout considéré, les résultats furent à notre avantage.

Le 4, à une heure du matin, l'ennemi se mit en mouvement avec cinq régiments de cavalerie, quelques bataillons d'infanterie, et plusieurs pièces. Il passa l'Azava au lever du soleil, et sa

cavalerie s'avança au grand trot sur nos vedettes : trois régiments par la route de Gallegos, à Almeida, et deux par un chemin de traverse sur la gauche, dans le dessein de tourner notre flanc droit. Nous avions deux pièces d'artillerie légère sur un ruisseau environ à un demi-mille en avant de Gallegos ; mais leur feu, quoique bien dirigé, ne put arrêter la colonne française. Notre cavalerie cependant, formée derrière la batterie, détacha trois ou quatre escadrons avec des hussards pour escarmoucher. Un engagement assez vif s'ensuivit proche d'un pont qui traversait le ruisseau. Pour assurer ce passage trente ou quarante soldats français avec quelques officiers gagnèrent rapidement l'autre rive ; mais comme le pont était étroit, ils se trouvèrent en défilant séparés de la colonne. Un officier des hussards allemands, le capitaine Crackenburg, homme de résolution, saisissant le moment favorable, prit deux compagnies de hussards, et chargeant ceux qui étaient déjà passés tua l'officier qui marchait en tête, et replia le régiment sur la colonne avec une perte de plusieurs tués et blessés. Ce fut l'affaire d'un instant ; mais le coup de main s'exécuta avec une promptitude et une vigueur qui valurent au capitaine des bravos unanimes lorsqu'il rejoignit son régiment : son nom fut de plus mentionné honorablement à l'ordre du jour suivant.

Mais l'ennemi était trop fort, sur-tout en cavalerie, pour que l'on pût donner suite à ce léger avantage. Nous eûmes même quelque peine à nous replier avec nos pièces, car les Français, ayant découvert plusieurs points où l'on pouvait traverser le ruisseau, nous présentèrent bientôt un nombre supérieur. Notre artillerie et notre cavalerie néanmoins se retirèrent en bon ordre, soutenues par l'infanterie qui, s'embusquant derrière les rochers et les haies, dirigeait habilement un feu des plus meurtriers. Le résultat de ce mouvement fut que nous changeâmes notre position de Gallegos et d'Almeida pour une position nouvelle, faisant face à la ville d'Almeida et derrière le fort de la Conception.

Jusqu'au premier du mois suivant nous n'eûmes aucun événement important. Les batteries de la place ayant détruit quelques uns des magasins de l'ennemi, il se vit forcé d'interrompre le siège jusqu'à l'arrivée de munitions nouvelles. La garnison mit le temps à profit et répara les brèches le mieux qu'il lui fut possible. Tout cela nous servait à merveille. Si l'ouverture de la campagne se trouvait retardée jusqu'à l'époque où l'automne menacerait de la fermer promptement, il devait nous rester peu d'inquiétude au sujet de notre occupation du Portugal. Les champs se trouveraient dépouillés, et les routes

impraticables. Chaque circonstance défavorable à l'armée envahissante était autant d'avantages pour l'armée occupante. Gagner du temps, c'était nous ouvrir la chance la plus favorable. Il suffisait qu'Almeida opposât autant de résistance que Ciudad-Rodrigo, et notre situation était magnifique : nous nous retirions en toute confiance, soit à Ponte de Marcelle, soit par différentes routes dans la position retranchée de Torres-Vedras ; et là, bien abritées, il ne nous restait plus qu'à attendre que l'armée française fût consumée tout entière à nos yeux. Que l'issue de la guerre eût été différente si Masséna eût poussé ses opérations avec vigueur dès le principe, et à l'époque où il avait encore devant lui toute la belle saison !

Dans la circonstance présente nous pouvions il est vrai repousser, quoique notre position ne fût point inexpugnable, une attaque directe qui aurait eu pour but de nous rejeter sur Lisbonne ou la mer ; mais nos moyens de nous maintenir dans le pays n'étaient pas plus efficaces, tandis que l'ennemi pouvait se procurer des vivres en abondance, l'issue de la lutte devenait douteuse pour ne pas dire plus. Mais aussi n'y avait-il personne dans l'armée qui ne pensât que toutes les chances tourneraient en notre faveur si nous parvenions à arrêter, pendant un mois seulement, les progrès de l'ennemi ; car lord Wellington avait pris

les mesures les plus promptes et les plus sages pour rendre le séjour du Portugal plus funeste aux Français qu'une bataille, quelque sanglante qu'elle pût être. Il était à notre connaissance que l'armée française n'était suivie d'aucun convoi ; qu'elle était dépourvue de provisions et de fourrages ; qu'elle ne s'alimentait qu'avec les ressources du pays qu'elle parcourait ; et que dès que ces ressources venaient à s'épuiser elle se trouvait dans le plus grand embarras. Lord Wellington avait enjoint aux habitants de se retirer avec tout ce qu'ils possédaient aussitôt qu'il abandonnerait ses positions ; et si les paysans parvenaient à couper les blés et à les emporter avec eux, la situation de l'ennemi devenait désespérée.

Cependant, avant que les choses fussent réduites à ces extrémités, il restait encore plusieurs chances à courir ; mais il fut prouvé par la suite qu'elles étaient moins favorables que nous ne l'avions espéré. La garnison de Ciudad-Rodrigo il est vrai avait fait son devoir : elle avait tenu un mois plein après l'ouverture de la tranchée, et le commandant de la place ne capitula qu'à la dernière extrémité ; mais la chute de cette forteresse ne fut pas la seule calamité que nous eûmes à déplorer ; elle fut suivie par d'autres malheurs.

L'ennemi, ayant remplacé les munitions qu'il avait consommées, renouvela ses efforts contre Ciudad-Rodrigo, et le 10 juillet une seconde brèche bien plus considérable que la première fut ouverte. Les colonnes d'attaque étaient déjà formées, elles avaient même déjà pris leurs positions sur la tranchée et n'attendaient plus que l'ordre de pousser en avant, lorsque le général Hervasti, voyant qu'il fallait perdre tout espoir d'être secouru, fit déployer un drapeau blanc et proposa de capituler. On dit que Ney, qui commandait le siège, refusa d'écouter toute proposition qui tendrait à dicter des conditions, mais que Masséna plus généreux ou plus politique consentit à ce que la garnison quittât la forteresse avec les honneurs de la guerre, et que les officiers conservassent leurs épées et leurs bagages. Quoi qu'il en soit, la reddition de cette place levait tous les obstacles qui s'opposaient à l'invasion du Portugal par l'armée française.

Dans la matinée qui suivit la chute de Ciudad-Rodrigo une affaire eut lieu entre l'ennemi et une partie de la division légère, affaire qui ne fut pas sans importance alors. De forts détachements français visitaient journellement les villages et les hameaux situés sur le front de nos lignes, et y commettaient des actes de pillage et de barbarie. Le général Crawford essaya d'y

mettre un terme, et dans la nuit du 10 il prit les mesures nécessaires pour couper le détachement qui approcherait le plus près de sa grand-garde. A cet effet il prit avec lui six escadrons de cavalerie, montant à six cents hommes, et partit après minuit dans la direction qu'il supposait que l'ennemi suivrait, de manière à arriver avant le jour et à diriger une partie des cavaliers sur les derrières du détachement, tandis qu'il attaquerait de front avec l'autre partie. Malheureusement pour le succès de cette entreprise il se trompa de chemin, et au lieu de pousser sur la gauche il rencontra une patrouille française dans un moment où il était le moins préparé à la recevoir. Elle se composait seulement de trente cavaliers et de deux cents fantassins ; mais ils étaient avantageusement placés, occupant un terrain uni couvert par un étroit défilé qu'il fallait franchir pour les atteindre. La conséquence fut que, bien que les hussards qui marchaient en tête pussent se former en ligne après avoir traversé le passage et chargé leurs adversaires, ils ne réussirent qu'à disperser la poignée de cavaliers ennemis, tandis que l'infanterie eut le temps de se former en un carré que tous les efforts de nos gens ne purent parvenir à rompre. Les hussards se précipitèrent bravement sur les bayonnettes, mais ils furent repoussés par une

décharge à bout portant qui tua ou blessa une douzaine d'entre eux. Le reste tourna bride, et poursuivant les cavaliers français fit place à un escadron du seizième qui, se jetant également sur la gauche, suivit la même route sans faire tort au carré d'infanterie. Lorsque la seconde charge s'effectua, les fantassins ayant fait feu n'eurent que le temps de recharger leurs armes ; mais lors de la troisième ils se trouvèrent mieux en état de la recevoir. La charge était dirigée par le colonel Talbot du quatorzième, et elle fut faite avec une rare intrépidité ; l'ennemi resta ferme comme un roc, et ne lâchant sa bordée qu'au moment où les bayonnettes touchaient la bride des chevaux. Le colonel et plusieurs des siens restèrent sur la place. Le reste se retira, et le général Crawford, désespérant du succès par les efforts de la cavalerie seule, fit avancer un détachement du quarante-troisième qui se trouvait près de là.

Dans ces entrefaites la petite colonne ennemie commença sa retraite dans le plus grand ordre et avec une assurance extraordinaire. Le quatorzième de dragons, voyant ce mouvement, dirigea contre elle un de ses escadrons qui s'était déjà mis au galop, lorsque le colonel de hussards Arenschild, apercevant des détachements de cavalerie qui s'approchaient de divers côtés, donna contre-ordre. Ceci fut d'autant plus à regretter qu'on

ne tarda pas à s'assurer que la cavalerie qui avait effrayé le colonel n'était autre que nos détachements, qui revenaient de la poursuite des dragons français qu'ils ramenaient prisonniers. L'infanterie française profita de cette indécision, et elle rejoignit ses lignes sans avoir aucunement souffert, et sans qu'on lui eût fait un seul prisonnier.

Lorsque cette affaire fut connue au quartier-général tout le monde partagea le sentiment pénible qu'elle fit naître. C'était un fait inouï et dont on ne pouvait se rendre compte, que six cents cavaliers n'eussent pu venir à bout de deux cents fantassins français. Mais le chagrin qu'occasiona cette petite défaite, bien que vivement senti alors, ne fut pas de longue durée : des événements bien plus importants allaient parvenir à notre connaissance, et les données successives que nous en recevions étaient faites pour fixer notre attention et exciter notre plus vive sollicitude.

A peine avions-nous reçu la nouvelle officielle de la reddition de Ciudad-Rodrigo que nous fûmes informés que Regnier avait traversé le Tage, et qu'il était en pleine marche, par les routes d'Almaraz et d'Alameta, pour opérer sa jonction avec Masséna. Le général Hill adopta une politique pareille à celle de l'ennemi, en se portant sur Villa-Velha. Ces manœuvres nous

indiquaient assez quels seraient les projets des Français aussitôt que, par la prise d'Almeida, ils auraient écarté les dernières difficultés qui leur restaient à surmonter. Je pensais, dans mon humble opinion, que Masséna diviserait son armée en trois ou quatre colonnes; et qu'avec la première et la plus forte il marcherait sur Guarda, d'où il pousserait ensuite sur Pampelhoza, par Cavilhao et Sevolá. Il était probable, en même temps, que la seconde colonne pénétrerait à Turdao par Belmonte, et qu'elle suivrait la route militaire de Cardejès à Abrantès; car bien que les ordres de la rendre impraticable eussent été donnés, nous n'étions rien moins que certains de leur exécution. Ces deux colonnes, en suivant cette ligne de route, auraient évité les fortes positions de Castello Branco, et tourné celles plus fortes encore établies sur le Zézère, tandis qu'elles s'ouvriraient en même temps une communication avec Regnier, afin de se réunir à lui à Thomar. Quant à la troisième elle se dirigerait directement, selon toutes les probabilités, sur Castello Branco et Abrantès; et la quatrième, si toutefois elle venait à se former, serait destinée à nous suivre si nous prenions le parti de nous retirer par la route de Ponte de Marcella, et conserverait, par ce mouvement, ses communications avec les troupes en marche sur Pampelhoza, et

se réunirait avec le reste de l'armée à Thomar. Si ce plan était suivi nous devions, selon moi, rouler jusqu'à Villa-Franca et Tornes-Vedras, car il n'y avait pas moyen d'arrêter la marche de l'ennemi; et ayant sur nos derrières une position telle que la nôtre, il n'eût pas été sage de risquer une action qui, dans l'hypothèse même du succès, ne devait produire aucun bien permanent.

J'ai dit que dans le cas où l'ennemi se déterminerait à suivre la marche que j'ai indiquée, il n'y avait guère de chances d'arrêter ses progrès, ou de lui faire face, jusqu'à ce que nous eussions atteint les lignes fortifiées de Torres-Vedras : il est nécessaire, avant d'aller plus loin, que je donne une description de ces lignes et de l'état de défense où elles se trouvaient.

La position de Torres-Vedras forme la gorge, ou plutôt le col d'une péninsule à l'extrémité de laquelle Lisbonne est située. Elle présente une étendue, depuis l'embouchure du Jezandra jusqu'à la mer à Albandra sur le Tage, d'environ vingt-cinq milles anglais, et offre sur toute sa ligne un terrain propice à des manœuvres d'infanterie, de cavalerie, et d'artillerie. On avait établi le long de cette ligne, et à des distances convenables, cent huit redoutes, dont les dimensions différaient selon l'étendue du terrain qui leur était destiné et l'usage qu'on en devait faire. Elles

étaient garnies de quatre-cent-vingt pièces de canon du plus fort calibre. Pour protéger ces redoutes, donner à ceux qui les occupaient un espace assez grand pour leurs opérations offensives et défensives, et les faciliter, on avait pratiqué des escarpements sur le flanc des montagnes, construit des jetées en pierre sur les rivières, et préparé des moyens d'inondation. Une partie des routes qui jadis coupaient l'isthme avaient été détruites, on en construisit d'autres mieux adaptées à des manœuvres militaires. Il est de fait pourtant que la nature seule avait tracé les proportions du champ de bataille, le plus formidable que jamais gens de guerre aient occupé, et que l'art se borna seulement à profiter des avantages qu'elle avait préparés. Mais les plus fortes positions ont toujours des points faibles; et les lignes de Torres-Vedras, bien que presque imprenables, n'étaient pas sans présenter des parties qu'on pouvait forcer. En plusieurs endroits les redoutes étaient placées à des distances si éloignées les unes des autres que, si l'on n'avait pas de puissantes réserves pour remplir les espaces, l'ennemi pouvait sans perte ou sans difficulté pénétrer entre elles. Ceci était particulièrement le cas entre Mafra et la mer, et entre Torres-Vedras et le Tage; et il est incontestable que ces points étaient plus favorables que tous autres pour

percer les lignes. Le front du centre étant complètement couvert par le Monte Junto qui se prolonge jusqu'aux fortifications, présenterait de grandes difficultés à l'ennemi s'il attaquait dans cette direction ; mais ses deux côtés étant à découvert, on ne devait compter que sur la valeur des troupes à qui leur garde était confiée. Quant à cela nous ne formions aucun doute ; et en faisant notre retraite sur Torres-Vedras nous sentions que nous allions occuper une position formidable qui ne pouvait être emportée que par un siège régulier, dont il était impossible de fixer la durée. La seule crainte que nous eussions était de manquer de provisions. Si les Français avaient formé des magasins ; et si l'Alentejo était occupé par le corps de Mortier, comme cela était probable, nous ne savions trop où trouver des moyens de subsistance suffisants pour une armée de soixante mille hommes qui était sur les derrières d'une ville dont la population s'élève à deux cent cinquante mille habitants. Cette raison nous faisait craindre de ne pouvoir tenir plusieurs mois dans ces lignes, mais nous fâmes bientôt rassurés à ce sujet. L'ennemi, en y réfléchissant, ne pouvait avoir rassemblé beaucoup de provisions ; nous avions pris soin qu'il n'en trouvât pas dans le pays qu'il allait parcourir, et d'ailleurs la mer ne nous était-elle pas ouverte ? Bien que toutefois

il n'y eût rien de flatteur pour nous à nous retirer dans le coin le plus reculé de la péninsule, nous pensions que notre retraite était calculée de manière à *reculer pour mieux sauter* ; et en anticipant sur l'avenir, nous attendions avec confiance le moment qui nous permettrait de reprendre l'offensive.

CHAPITRE XIX.

Préparatifs de départ et plans. — La division légère est attaquée à Almeida et se replie sur Alvera. — Mouvement général de l'armée anglaise sur ses derrières. — Indécision de Masséna. — Difficultés que lord Wellington est appelé à surmonter. — Almeida assiégée et prise. — La garnison prend service avec les Français. — L'ennemi marche en avant et l'armée anglaise se retire sur Busaco.

L'espace de temps qui s'écoula entre le 11 et le 18 juillet 1810 fut employé à s'enquérir de ce qui se passait dans l'armée ennemie, et à faire les dispositions que la tournure des affaires semblait exiger. Nous apprîmes que les bruits qui avaient couru au sujet de la marche du corps de Regnier, pour se réunir à celui de Masséna, étaient fondés : Regnier était arrivé à Coria et à Moraglia, et probablement il avait ouvert ses communications avec le général en chef par Abego et le passage de Peralès. Pour rendre cette manœuvre plus certaine, Masséna avait tourné sur sa gauche, et jeté en même temps sur sa droite un corps d'armée qui, sous les ordres de Junot, s'était établi à San-Felice. Ce mouvement de Regnier attira naturellement notre attention sur lui ; et en conséquence on ordonna au général Hill de se ren-

dre de Villa-Velha à Castello-Branco, où il arriva le 20. La marche de Regnier nous fit encore soupçonner les plans de l'ennemi, et nous engagea à prendre les mesures qui nous paraissaient les plus convenables pour nous y opposer s'il les mettait à exécution.

Par suite du système que Masséna avait adopté de diviser ses forces, il était à présumer qu'il méditait d'importantes entreprises : il voulait ou renforcer le corps de Regnier de manière à le rendre supérieur à celui de Hill, ou faire avancer immédiatement ce général sur Castello afin de forcer notre droite ; ou bien encore joindre ses troupes aux siennes par le passage de Peralès, et alors avec des forces considérables nous attaquer sur le Coa. Il était facile de juger lequel de ces arrangements nous serait le plus avantageux. Si Masséna adoptait le premier plan, Hill courait le risque d'être défait, et dans ce cas, notre position à Guarda devenait très précaire ; de plus s'il nous arrivait quelque désastre dans cet endroit, Hill devait faire sa retraite sur le Zezère, et nous devions le suivre avec la plus grande promptitude. D'un autre côté, en admettant que le maréchal Français rassemblât toutes ses forces sur notre ligne, Hill pouvait nous rejoindre après trois ou quatre journées de marche, et alors nous aurions pu attendre des résultats plus avantageux.

d'une bataille sur le Coa que si elle eût eu lieu sur un point plus rapproché de la capitale. D'abord l'ennemi ne pouvait attaquer notre ligne qu'après avoir traversé des rivières dont les bords étaient très escarpés, et même en quelques places inaccessibles; et, s'il ne réussissait pas; sa destruction était inévitable. Ensuite il était probable que les troupes portugaises combattraient avec plus d'ardeur sur la frontière que lorsqu'elles auraient fait une longue retraite. Dans le poste qu'elles occupaient, il s'agissait de défendre leurs femmes, leurs familles, leurs habitations et leurs champs; plus loin, tous ces objets si importants pour eux étaient déjà compromis, et leur sollicitude n'était plus la même. Enfin ce n'était pas trop préjuger que de dire que nos soldats auraient combattu avec plus de zèle sur le Coa que s'ils eussent été forcés de se battre en vue de nos flottes, pour s'embarquer ensuite. Toutes ces considérations firent naître l'espérance que Masséna choisirait le plan le plus hardi et le plus périlleux, celui de nous attaquer dans nos positions au-dessus du Coa; mais cette opinion était contrebalancée par la connaissance que nous avions des grands talents et de l'expérience de ce général, qui d'ailleurs, dans plus d'une occasion, avait eu la preuve qu'il ne devait pas espérer de vaincre à force ouverte une armée anglaise qui n'était

point trop inférieure en nombre. Il était donc à-peu-près probable qu'il ne hasarderait pas l'attaque en question ; mais que, manœuvrant autour de nous, et accumulant des troupes sur nous dans toutes les directions, il essayerait de nous harceler par une surveillance continuelle, jusqu'à ce qu'il pût à la fin disposer de nous sans courir de grandes chances. Il n'était pas non plus improbable qu'il cherchât, par une fausse attaque sur notre front, à faire abandonner par Hill la défense de Castello-Branco, tandis qu'en même temps il jeterait de fortes colonnes sur nos derrières, et qu'il se porterait lui-même entre nous et notre ligne de retraite. Tous ces plans étaient à-peu-près possibles, et c'est pour cela que tous exigeaient que nous y fissions attention. Du reste nous avions affaire à un chef qui ne le cédait en rien à Masséna, soit par la prévoyance, soit par la multiplicité des ressources, et nous savions qu'il ne ferait rien qui ne fût exigé par les circonstances.

J'ai dit que la division légère sous les ordres du général Crawford, celle qui précisément fournissait les avant-postes, s'était retirée après l'affaire du 4 vers une nouvelle position entre Almeida et le fort de la Concepcion, où le quartier-général s'était fixé, et que son infanterie s'était établie dans un petit village nommé Valde-

lamula. Nos troupes y restèrent tranquilles pendant quelques jours, l'ennemi ne faisant rien qui les inquiétât; mais dans la matinée du 16 elles reculèrent encore et s'abritèrent sous le canon d'Almeida. Il est à remarquer que lord Wellington avait positivement défendu de combattre sur aucun point en avant du Coa. Cet ordre, afin qu'il fût bien compris du général Crawford, lui avait été donné deux fois, et on lui prescrivait en outre d'éviter le combat par tous les moyens possibles, et de se retirer en laissant un long espace entre lui et la rive opposée de la rivière, aussitôt qu'il serait informé de l'approche de l'ennemi. Crawford pensait toutefois que les Français respecteraient la forteresse d'Almeida, qu'ils ne la pousseraient pas vigoureusement, et que de sa nouvelle position il pourrait effectuer, quand il le faudrait, une retraite régulière. En conséquence il se décida à ne pas reculer au premier avis qu'il reçut du mouvement des Français, mais à attendre l'arrivée de leurs colonnes, et alors à commencer sa retraite lentement, avec ordre, et non sans leur présenter quelque résistance. Il ne s'écoula pas beaucoup de temps sans qu'on pût révoquer en doute la prudence de cette détermination.

Le 21 l'ennemi s'étant mis en mouvement, et étant entré sans opposition dans Valdelamula,

Sant-Pedro, et Villa-Fôrmosa, la garnison se retira du fort de la Conception que nous fîmes sauter. Après une halte de trois jours il fit avancer sur Almeida vingt-cinq escadrons de cavalerie, dix mille hommes d'infanterie, et un train d'artillerie. Le général Crawford fut informé de ce mouvement dans la matinée du 24 ; mais la résolution qu'il avait prise de rester aussi longtemps que possible dans sa position était inébranlable. Au lieu de se retirer, il rangea sa division en bataille, appuyant sa gauche sur Almeida, couvrant sa droite et ses derrières par le Coa, et il se prépara au combat : quelques heures après il fut attaqué.

Trois avant-postes anglais, deux d'infanterie et un de cavalerie, qui se trouvaient établis à moitié chemin de Villamula et d'Almeida, furent attaqués le 24 au point du jour par une nuée de tirailleurs, qui précédaient les colonnes ennemies. Nos soldats se retirèrent lentement et en bon ordre, disputant chaque pouce de terrain, et non sans faire éprouver aux Français une perte au moins égale à la leur. Cette affaire fut d'autant plus intéressante qu'il serait impossible d'imaginer un terrain plus convenable pour une rencontre de cette espèce : c'était une vaste plaine entrecoupée de haies, de murs, et de palissades, et s'étendant de Villamula au Coa. Ce fut par là

que nos soldats firent leur retraite, défendant avec obstination chaque enclos jusqu'à ce que l'ennemi les forçât à l'abandonner. Pendant l'action la cavalerie française tenta plus d'une fois de couper des parties de notre infanterie, et elle ne réussit pas toujours. Cependant un détachement de hussards, manœuvrant sur une partie de la plaine plus ouverte que les autres, se jeta sur une compagnie du cinquante-deuxième, et parvint, malgré un feu roulant, à faire prisonniers un officier et quinze hommes.

Nos avant-postes ayant été repoussés, l'ennemi se proposa d'attaquer vigoureusement la position de Crawford. Il s'approcha en colonnes serrées sur le centre, où le quatre-vingt-quinzième et deux régiments portugais étaient postés, et malgré la vive résistance qu'il rencontra, notamment du quatre-vingt-quinzième et d'un des bataillons étrangers, il réussit à le rompre. Notre cavalerie s'étant retirée de l'autre côté de la rivière, et le désordre se mettant parmi l'infanterie, les choses prirent un aspect peu favorable. Crawford en conséquence se détermina à faire sa retraite; mais elle fut commencée dans des circonstances si hasardeuses et si difficiles qu'elle ne put pas s'exécuter sans une perte considérable en tués et en prisonniers. La seule route laissée ouverte à la division Crawford conduisait à un

pont qui, étant à un niveau fort au dessous du terrain occupé par l'ennemi, se trouvait exposé au feu de son artillerie. Quoi qu'il en soit, il fallait avancer, et chaque régiment fut mis en marche, l'un après l'autre seulement, sous la protection du corps qui se trouvait sur les derrières de la division et d'un autre corps de tirailleurs. Les Français firent plusieurs charges brillantes dans la direction du pont dès que nos troupes l'approchaient, et ils tentèrent plus d'une fois de le forcer et de pousser un corps de cavalerie sur nos derrières; mais la rive opposée étant escarpée et couverte d'artillerie et d'infanterie, ils furent arrêtés dans chacune de leurs tentatives. Enfin le feu cessa et Crawford fit halte jusqu'au soir. A la faveur de la nuit il continua sa retraite et prit position à quatre lieues d'Alverca.

Il n'y a pas de doute que dans cette affaire les Anglais conservèrent leur caractère de bravoure et de sang-froid; mais nous eûmes à regretter qu'elle eût eu lieu. Il ne nous convenait pas de nous affaiblir par de petits combats, surtout terminés par un mouvement rétrograde, et lord Wellington en était si bien convaincu qu'il avait ordonné de n'en hasarder aucun légèrement. Cependant Crawford était un officier habile et brave, que nous comptions parmi les meilleurs de l'armée, et qui dans cette occasion

fit peut-être plus qu'aucun autre à sa place, et dans de pareilles circonstances, eût pu faire. Mais je doute qu'il ait ponctuellement obéi aux ordres qu'on lui avait donnés; aussi, quand on eut connoissance de cette affaire au quartier-général, en éprouva-t-on un vif mécontentement.

L'ennemi ayant ainsi commencé à se mettre en mouvement, toute notre attention fut fixée sur ses démarches ultérieures, parceque nous présumions pouvoir tirer d'elles quelques renseignements sur le plan de campagne qu'il se proposait de suivre; mais bien qu'il se montrât pendant les journées du 25 et du 26 sur la rive du Coa que nous occupions, il n'était pas assez en force pour qu'on pût juger de ses intentions. La question qui nous intéressait était de savoir s'il s'arrêterait pour assiéger Almeida, ou s'il continuerait de s'avancer dans le Portugal, en se bornant à laisser un corps devant cette forteresse pour la masquer. En cas qu'il adoptât ce premier parti nous pouvions rester où nous étions, observer ses progrès, et profiter des occasions; dans le cas contraire il fallait songer à nous retirer ailleurs. Toutefois lord Wellington désirait, avant de mettre son armée en mouvement, obtenir quelque certitude sur ces conjectures, et le 25 et le 26 se passèrent dans un état de tranquillité parfaite.

Le 27 les Français poussèrent de fortes reconnaissances jusqu'à la rivière Pinhel. Bien qu'on ne pût rien inférer de positif de ce mouvement, il donnait cependant à penser qu'il pourrait bien être suivi de la marche de l'armée, et alors la nôtre se trouvait dans une situation précaire. Comme ce n'était pas notre intention de courir les risques d'une action générale dans cet endroit, il fallait naturellement reculer afin de l'éviter ; tandis que si nous avions été forcés de commencer notre retraite avec précipitation, ce mouvement pouvait, pour peu que nous fussions inquiétés, amener pour nous quelque perte et beaucoup de confusion. On résolut en conséquence de se retirer quelques lieues en arrière, et de frayer le chemin aux troupes anglaises, en envoyant les brigades portugaises sur le front de la ligne pour établir le quartier-général à Celerico. Cette place, située à l'entrée des gorges de l'Estrella, offrait une position bien plus forte et bien plus importante à une armée menacée par un ennemi supérieur en forces que la ligne étendue que nous avions jusqu'alors occupée : ligne susceptible d'être forcée sur tous les points si nous avions tenté de la défendre entièrement, ou qui nous exposait, en concentrant notre défense sur un seul point, à mille chances d'être tournés. Ce n'était pas encore tout. En faisant

notre retraite en bon ordre sur Celerico, il nous était facile de faire filer à loisir toutes nos divisions par la même route, parcequ'ayant quelques étapes d'avance sur l'ennemi, il lui eût été difficile de nous atteindre ou de nous inquiéter.

Aussitôt que cette détermination fut arrêtée, on ne perdit pas de temps à l'exécuter. La cavalerie, composée en tout de vingt-quatre escadrons, se porta sur Alverca, où elle devait se tenir prête à protéger la retraite. La division légère marcha sur Celerico; la première division sur Penhancas, et la troisième sur Carapentra, Farés et les villages voisins : la quatrième continua d'occuper Guarda, attendu qu'on jugea nécessaire de garder encore quelque temps cette ville afin de conserver nos communications avec le général Hill, dont le corps d'armée était toujours en position à Alalay; mais le général Cole reçut l'ordre, dans le cas où notre retraite se prolongerait au-delà de Celerico, de se retirer par la route des montagnes, et de nous rejoindre. Toutefois nous ignorions encore les intentions de l'ennemi. On rapportait avec assurance qu'il avait abandonné le projet de manœuvrer sur notre droite, et que Regnier ne s'était réuni à Masséna que dans le but d'augmenter ses forces, et de se mettre en état d'agir plus efficacement sur le front de nos lignes; mais, d'un autre côté, cet arrange-

ment paraissait si improbable que nous n'étions guère disposés à y ajouter foi. Quoi qu'il en soit, nous étions préparés à tout; et comme l'ennemi ne nous inquiéta point dans notre mouvement rétrograde, nous nous trouvâmes bientôt à même d'avancer ou de reculer davantage, selon notre volonté, sans courir aucun risque.

Nous avions la ferme persuasion, en commençant notre retraite, que peu de jours suffiraient pour jeter quelque lumière sur les projets et les intentions de l'ennemi. Cependant les jours et les semaines s'écoulaient, et il restait dans la même inertie et la même indécision. Almeida, quoique cernée, n'était pas menacée d'un siège immédiat; aucun corps ennemi ne marchait sur nous, bien qu'il y eût quinze jours que l'affaire avec la division Crawford sur le Coa se fût passée, et un mois depuis que Ciudad-Rodrigo se fût rendue. Nous n'avions qu'un parti à prendre : celui d'attendre qu'il plût à Masséna d'agir, d'autant plus qu'il nous semblait que ce maréchal était embarrassé d'avancer, ou qu'il craignait que ses moyens et ses ressources fussent insuffisants pour exécuter ses projets. Le lecteur croira aisément que l'apparence seule de la timidité des Français ne servait pas peu à nous inspirer des sentiments tout opposés aux leurs. Lord Wellington, en son particulier, augurait les meilleurs ré-

sultats de tout ce qui se passait autour de lui; et si on conservait encore quelques craintes sur le succès final de la campagne, elles perdaient beaucoup de leur force et de leur probabilité. En considérant l'état des choses en Europe, l'influence que la France exerçait par-tout, et les nombreux armemens qui se préparaient contre nous, nous éprouvions quelques alarmes passagères; mais réfléchissant ensuite que ces objets n'avaient aucun rapport direct avec notre position actuelle, nous ne renoncions pas à des espérances qui, selon nous, reposaient sur des bases solides.

Tandis que nous jouissions physiquement de quelque repos, notre esprit avait à s'occuper des bruits qui circulaient dans le pays. Un jour nous apprenions que Regnier s'était avancé, jusqu'à Castello-Branco, et que Hill s'était replié sur sa forte position de Largedas : il y eut à cette occasion une petite escarmouche dans laquelle la cavalerie portugaise fut engagée, et nous éprouvâmes un singulier plaisir en apprenant qu'elle s'était bien acquittée de son devoir. Un autre jour nous étions informés que les paysans se formaient en bandes de guerillas, et que déjà ils avaient pris ou tué plusieurs détachements isolés dans le voisinage de Guarda; mais ce qui nous satisfait davantage ce fut d'apprendre les succès que venaient d'obtenir les soldats de Silveira

sur un corps de troupes françaises à Parba de Sanatrice. Un bataillon suisse au service de France avait, à ce qu'il paraît, attaqué un poste espagnol dans cet endroit, et les Espagnols avaient lâché pied et pris la fuite; mais un détachement de milice portugaise, faisant partie du corps de Silvéira, s'étant avancé contre l'ennemi l'avait enfermé dans la ville. Après avoir été bloqués quelques jours, les Suisses se rendirent à discrétion; et ils furent renvoyés au nombre de quatre cents, sous la condition qu'ils ne serviraient plus dans la péninsule. Quoique cet événement fût peu de chose, il eut des conséquences plus importantes que celle de retirer quelques centaines d'hommes des rangs de l'ennemi: il donna de la confiance à la milice sur ce qu'elle pouvait faire et sur ce qu'elle devait attendre de ses chefs, et devait servir d'émulation aux Portugais chaque fois que l'occasion de combattre se présenterait.

Cependant tous les bruits qui parvenaient jusqu'à nous n'étaient pas d'une nature également favorable. On disait avec quelque probabilité que Mortier avait quitté le voisinage de Séville, et qu'il était en pleine marche pour remplacer le corps de Regnier sur la rive gauche du Tage. Nous avions bien prévu qu'un mouvement pareil devait avoir lieu, et nous étions surpris qu'il eût

été différé si long-temps ; mais nous fûmes informés que le retard qu'on avait mis à l'exécuter provenait de quelques différends qui s'étaient élevés entre Joseph et Victor d'une part, et Masséna de l'autre. Les deux premiers ne voulaient pas priver le corps d'armée employé devant Cadix de la coopération de Mortier, tandis que Masséna insistait pour qu'il fût envoyé de suite en Portugal, comme étant absolument nécessaire aux grandes opérations qu'il avait commencées. Il paraît que la dispute fut portée devant l'empereur, qui décida en faveur de Masséna contre le roi d'Espagne et son lieutenant. Ceci était le plus alarmant pour nous. Nous étions environnés par un si grand nombre d'ennemis que toute notre adresse et notre vigilance étaient déjà mises en action ; et l'arrivée de ce nouveau corps devait d'autant plus augmenter nos inquiétudes qu'une grande partie de notre armée était placée dans une situation à ne pouvoir rendre aucun service réel. Le lecteur sait sans doute que, sous le nom d'armée de la péninsule, on ne comprenait pas seulement les divisions sous le commandement immédiat de lord Wellington et les corps détachés le long de la côte d'Alicante, mais encore les troupes anglaises renfermées dans Cadix au nombre de huit mille hommes. Ce fut indubita-

blement une précaution sage d'introduire quelques uns de nos régiments dans cette importante place ; sans eux il était plus qu'incertain que Cadix eût soutenu un blocus difficile de plusieurs mois ; mais la question était de savoir si deux mille hommes n'auraient pas atteint le même but , tandis que nous pouvions employer ailleurs les six mille autres avec plus d'avantage : c'était , il est vrai , une chose nouvelle pour les Anglais de conduire avec le tact et l'ardeur nécessaires une guerre continentale. Ainsi non seulement nous fûmes privés , sous un prétexte futile , de ce nombre de troupes , mais encore il n'arriva qu'un seul régiment de tous les renforts qu'on nous avait promis de la Sicile et d'Halifax. De plus les vides occasionés dans les rangs portugais par la mort , les maladies et les autres accidents de la guerre , ne se remplissaient pas , ou ne se remplissaient qu'imparfaitement. Ceci était d'autant plus calamiteux alors que la saison malsaine était revenue , que le nombre de nos malades augmentait journellement , et , ce qui me coûte le plus à dire , que les désertions devenaient plus fréquentes ; sur-tout parmi la cavalerie allemande. Lord Wellington , je le crains bien , malgré le soin qu'il prit de le cacher , ne sentait que trop vivement qu'il n'était pas secondé par notre gouver-

ment comme il aurait dû l'être; et il n'y avait pas dans l'armée un officier doué de quelque sagacité qui ne pensât de même.

Quoiqu'il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de pénétrer trop avant dans les sujets purement politiques, je crois qu'il me sera permis d'observer que lord Wellington se trouva, dans cette conjoncture critique, environné d'autres difficultés que celles qui résultaient de l'insuffisance de son armée et de la supériorité accablante de l'ennemi. Toute la responsabilité pesait sur lui. Les instructions qu'il recevait de son gouvernement étaient conçues en termes si généraux qu'il ne savait comment agir pour lui être agréable, tandis qu'en même temps on lui laissait entrevoir qu'il devait sur toutes choses ménager les soldats qu'on lui avait confiés. En un mot les ministres étaient alarmés de la orise où se trouvaient les affaires, et leur conduite se ressentait de leurs craintes. On ne pouvait pas compter non plus sur le gouvernement portugais : une foule d'intrigues s'y ourdissaient, se renouvelaient, et s'augmentaient chaque fois qu'il arrivait des dépêches du Brésil; et mille obstacles étaient préparés pour s'opposer à tout ce que proposerait le général anglais ou ses partisans. Enfin on imagina une nouvelle forme de gouvernement, auquel participèrent l'ambassadeur anglais et

lord Wellesley, et dont le premier acte fut de nommer l'amiral Berkley au commandement de la marine, comme lord Wellington avait été nommé commandant en chef de l'armée. Cependant, au moment même où ce dernier se trouvait dans une position où toute latitude lui était donnée pour agir par lui-même, il était encore accablé de difficultés. On avait continuellement recours à lui pour tout ce qui concernait l'administration civile, et par-là il se trouvait presque inévitablement engagé dans les cabales et les intrigues dont il avait déjà tant à se plaindre. On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que jamais général anglais ne se trouva dans une position aussi difficile et aussi laborieuse que celle du duc de Wellington pendant l'été de 1810; et que probablement personne n'aurait pu surmonter toutes les difficultés qu'elle présentait, sinon celui qui eut à les combattre, et qui s'en acquitta si bien.

L'indécision qu'on avait remarquée dans la conduite de l'ennemi cessa enfin; et le 14 août 1810 il se rassembla en force devant Almeida. Le lendemain les travailleurs se mirent à l'ouvrage; mais le travail avança si lentement que les premières batteries n'étaient pas dressées le 25. Sur un point cependant, à cause de la construction défectueuse des fortifications, les tranchées

avaient été formées jusqu'au pied du glacis sans être interrompues par le feu de la place ; mais les batteries dont je viens de parler furent établies seulement à portée de la première parallèle, et à une trop grande distance pour battre en brèche. Alméida, qui est considérée par les Portugais comme un des principaux boulevarts de leur pays, n'avait alors pour toute garnison que deux régiments de milice et un de ligne, sous les ordres du brigadier-général Cox, officier plein de mérite et d'intrépidité : nous étions convaincus qu'il ferait une résistance plus prolongée que celui qui commandait à Ciudad-Rodrigo ; place qui, du reste, était moins fortifiée que l'autre.

Dès que lord Wellington eut appris que l'ennemi avait commencé le siège, il fit reprendre à son armée la position qu'elle avait occupée avant la dernière marche rétrograde. Son but n'était pas uniquement d'encourager la garnison à faire une défense plus vigoureuse, en lui donnant l'espoir d'être promptement secourue ; mais encore de lui fournir les moyens de sortir de la place lorsqu'elle ne serait plus tenable, et d'éviter par ce mouvement une action générale pour son armée. Si la garnison s'était conduite seulement avec quelque peu d'énergie, il y a tout lieu de croire qu'il aurait obtenu ce dernier résultat quand bien même il eût failli dans l'autre.

Mais elle ne fit pas son devoir ; elle céda trop vite à la première apparence du danger, et sa reddition fut accompagnée d'actes qui ne laissaient aucun doute que ce n'était pas la crainte seule qui l'avait portée à se soumettre si promptement et si mal-à-propos.

Le 26 les batteries ennemies commencèrent à jouer sur toute la ligne ; et dans la soirée un magasin qui renfermait presque toutes les poudres de la place vint par malheur à sauter par l'effet d'une bombe qui éclata devant la porte, ouverte à ce moment parce qu'on transportait des munitions hors de ce magasin. Les dépêches officielles de lord Wellington et du général Beresford attribuèrent à cette calamité tous les fâcheux événements qui arrivèrent ; mais la conduite de la garnison fut telle qu'elle convainquit tout le monde que ces deux généraux s'exprimaient ainsi par politique et non par conviction, et que quand bien même l'accident n'eût pas eu lieu il y avait peu à compter sur elle. A peine sut-on dans la ville que le principal magasin avait sauté, que tous les officiers, à la tête desquels se trouvait le lieutenant-royal ou commandant en second de la forteresse, allèrent trouver le général Cox et insistèrent pour qu'il se rendit immédiatement. Celui-ci s'opposa à cette mesure, et, leur donnant l'ordre de retourner à leurs postes respectifs, il

leur signifia qu'il avait l'intention, dès que les choses seraient désespérées, de se frayer un chemin à travers la ligne ennemie et de rejoindre lord Wellington. Les officiers se retirèrent mécontents; et lorsque le général se présenta devant les soldats pour les faire agir, ils venaient de poser les armes, et il n'en trouva pas un qui voulût lui obéir et le suivre. Il ne lui restait qu'un parti à prendre, celui d'accepter les conditions que les Français lui avaient fait offrir par le marquis d'Alorna; et le lendemain il se soumit à la sommation formelle qui lui fut faite de se rendre.

La reddition seule de cette place était un événement fâcheux pour nous; mais le plus pénible ce fut d'acquiescer la conviction qu'il ne fallait pas compter sur les Portugais quand ils étaient livrés à eux-mêmes, et que probablement ils ne se feraient pas scrupule, d'après la conduite inexplicable qu'ils venaient de tenir, de devenir nos ennemis quand l'occasion s'en présenterait. Les Français entrèrent dans Almeida le 26, et la garnison fut passée en revue par Masséna. Il adopta envers elle une politique toute différente de celle que les maréchaux français avaient l'habitude de tenir. Il n'exigea des miliciens que leur parole de ne plus porter les armes contre la France, et les renvoya chacun chez soi. Quant aux troupes de

lignie il leur offrit divers avantages pourvu qu'elles consentissent à servir sous les drapeaux de Napoléon. A la honte éternelle de ceux qui servirent d'instruments à cette négociation, officiers et soldats acceptèrent les propositions du maréchal, et passèrent dans les rangs ennemis, sans même manifester la plus légère répugnance. Il est vrai qu'on voulut justifier cette action en disant qu'on n'en avait agi ainsi que pour éviter que les soldats portugais fussent envoyés prisonniers en France, et pour leur donner l'occasion de désertre et de rejoindre leurs camarades ; mais quelle confiance aurait-on pu jamais placer dans de pareils hommes, qui venaient de manquer à ce point à l'honneur ? Quant à moi, je considérerai la ci-devant garnison d'Almeida comme une bande de méprisables poltrons, ou de traîtres éhontés ; et je crois que cette opinion fut partagée par toute l'armée anglaise.

J'ai fait remarquer que le marquis d'Alorna avait pris part à cette négociation si peu honorable pour ceux qui en furent l'objet. Ce Portugais n'était pas sans talents ; mais il était connu pour être grand partisan des Français. Lors de la première invasion, sous les ordres de Junot, il se déclara chaudement en leur faveur, et se trouvant alors gouverneur de la province de Beira il fut à même de leur rendre d'importants services. Il est

cependant juste de faire connaître que la trahison de d'Alorna ne fut excitée par aucun motif d'ambition personnelle; mais qu'elle était la conséquence de la haine héréditaire que ses ancêtres avaient conçue depuis plusieurs générations contre la maison de Bragance, par qui ils avaient été opprimés. Plusieurs d'entre eux avaient, malgré leur protestation d'innocence, eu la tête tranchée comme coupables de haute trahison; et cette haine alimentée par de nouvelles persécutions s'était transmise de père en fils, comme une partie de leur héritage, jusqu'au moment où ce même marquis put la faire éclater. Indépendamment de ses talents personnels il connaissait parfaitement tous les partis qui existaient dans le royaume, ainsi que les ressorts secrets qui les faisaient agir; et il était mieux en état que personne de diriger les opérations des Français pour subjuguier son pays. La politique de Napoléon sut tirer parti d'un homme animé de pareils sentiments: il lui donna le rang de général de division, et l'envoya avec ce titre ravager le pays de ses pères.

Dès que la prise d'Almeida fut connue, lord Wellington s'empressa de faire reprendre à son armée les positions qu'elle occupait avant le dernier mouvement qu'elle avait effectué; mais elle fut bientôt obligée de les abandonner, car l'ennemi se porta en avant le 1^{er} août, et quelques

escadrons de cavalerie et de l'infanterie attaquèrent nos avant-postes à Alverca, et les délogèrent. Lord Wellington ne voulait pas risquer une action générale dans cet endroit, s'il pouvait l'éviter; il désirait au contraire prolonger sa retraite afin de se rapprocher du général Hill, et de Ponte de Marcella pour y prendre position si cela devenait nécessaire. Il avait d'autant plus à cœur d'exécuter ce mouvement qu'il aurait empêché l'ennemi de se jeter entre nos corps d'armée ou de pousser sur notre droite, comme nous supposions qu'il en avait l'intention. En conséquence il fit mettre toute l'armée en marche, et établit son quartier-général le 2 à Gouvea. Par cette manœuvre il tenait en échec les corps ennemis qui chercheraient à se porter sur Sabugal par Covilhos; et en tournant la position fortifiée du Zézere, il faisait naître des obstacles insurmontables à ceux d'entre eux qui tenteraient d'attaquer le corps de Hill et le nôtre.

Nous nous aperçûmes bientôt que le plan d'opérations que nous avions prêté à l'ennemi était inexact. Au lieu de manœuvrer sur notre droite il s'était porté, sans même en excepter le corps de Regnier, sur notre gauche; et aussitôt que nous avions pris position il nous attirait sur un nouveau terrain, et nous for-

çait ainsi d'être dans une activité continuelle. Il est nécessaire d'expliquer comment cela s'effectuait.

Le lecteur sait déjà que Masséna, au lieu d'employer Regnier sur la rive gauche du Tage, le rappela près de lui. Dès que la chute d'Almeida eut écarté le seul obstacle qu'il avait sur le front de sa ligne, il se prépara à l'exécution de son principal projet, l'invasion du Portugal; et contrairement à ce que nous avions imaginé il se résolut à commencer la campagne de la manière suivante. Tandis que Regnier s'avancait par la route que nous avons prise, dans le but de menacer de front sa position de Ponte de Marcella, deux autres corps, commandés par Ney et par Junot, marchaient parallèlement à notre droite, et dirigeaient leurs pas, le premier sur San-Felices par Francolo, et l'autre sur Vizeu par Celerrico, en traversant le Mondego, près de cette dernière ville. Il était clair que ces mouvements n'avaient d'autre but que de tourner la position de Ponte de Marcella, et de nous forcer d'abandonner une ligne qui, eût-elle été suivie par le gros de l'armée au lieu de ne l'être que par un seul corps, aurait présenté un terrain fort avantageux pour une action générale. Comment se fit-il que Masséna prit cette détermination? je l'ignore, et je ne peux même former aucune

conjecture à ce sujet. Peut-être eut-il l'idée que le passage du *Zezere* serait trop difficile, qu'Abrantes présenterait trop d'obstacles, et que le pays entre Castello-Branco et le Tage ne fournirait pas la subsistance nécessaire à ses troupes ; ou peut-être encore craignait-il quelque opposition sérieuse de l'armée de la Romana, ou des garnisons d'Elvas et de Badajoz qu'il laissait sur ses derrières. Je ne sais si ces motifs eurent de l'influence sur sa conduite ; mais il n'y a aucun doute qu'en quittant la ligne du Tage il se privait de plusieurs avantages, entre autres de celui de conserver des communications directes avec Mortier et l'armée devant Cadix ; et rien dans le plan qu'il avait adopté n'en pouvait compenser la perte. Quoi qu'il en soit nous ne tardâmes pas à être informés de ses mouvements, et nous nous préparâmes de suite à marcher sur Cortico, près de Ponte-de-Marcella, pour le suivre dans l'arène dont il avait fait choix.

Dans le cours de cet ouvrage j'ai souvent saisi l'occasion de déterminer le nombre de nos troupes et celui des Français. Nous n'avions d'autres bases pour juger de ce dernier que les rapports des déserteurs, qui sont toujours disposés à augmenter plutôt qu'à diminuer la force du parti qu'ils abandonnent ; mais actuellement nous eûmes les moyens d'être bien in-

formés par des lettres interceptées, et nous apprîmes que la force effective des trois corps dont j'ai parlé plus haut s'élevait en tout au-delà de soixante-dix mille hommes. Voici le tableau de nos forces disponibles.

Troupes anglaises.	Troupes portugaises.
Infanterie . . . 23,868	Infanterie . . . 21,712
Cavalerie . . . 2,870	Cavalerie . . . 1,696
Artillerie . . . 2,000	Artillerie . . . 1,000
<hr/>	<hr/>
28,738	24,408
<hr/>	<hr/>
Total 53,146 hommes.	

Le total de l'armée était donc de cinquante-trois mille cent quarante-six hommes; mais vingt-cinq mille étaient encore éloignés de nous, les uns sous les ordres de Hill, les autres sous ceux de Leith; de sorte que lorsque nous prîmes position à Ponte de Marcella, nous n'avions guère que vingt-huit mille hommes. Toutefois nous nous y établîmes assez à temps pour espérer que ces deux généraux nous auraient rejoints avant qu'aucune attaque sérieuse ait été dirigée contre nous. Cependant nous étions loin d'être tranquilles; sur-tout lorsque nous eûmes appris que l'armée de Masséna avait passé le Mondego; l'inégalité des forces était trop grande; et ayant encore à considérer que la moitié de l'armée ne

s'était pas encore mesurée avec l'ennemi, il était impossible d'espérer des succès certains. Si notre armée n'eût été composée que d'Anglais, nous aurions pu encore compter sur la victoire, quoiqu'elle nous eût sans doute coûté cher; car, bien que nous eussions une bonne opinion des Portugais, nous ne pouvions pas nous persuader qu'ils égaleraient, je ne dis pas nos soldats, mais les Français mêmes lorsqu'il faudrait combattre. C'est pour cela que notre intention était d'éviter une rencontre, à moins qu'un terrain favorable ne nous présentât beaucoup de succès; et c'est vers ce but que se dirigèrent tous les mouvements de lord Wellington;

Dès qu'il se fut assuré que les Français passaient le Mondego avec leur troisième colonne, lord Wellington jeta deux divisions, la division légèrè et la quatrième, sur la rive septentrionale de cette rivière. En même temps la première division, composée de six brigades anglaises et deux brigades portugaises, s'avança sur Coimbre, où elle avait été postée en dernier lieu, et elle se déploya jusqu'à Mealhada, sur la grande route d'Oporto. La division du général Picton et la cavalerie sous les ordres de Cotton furent les seules troupes laissées sur la rive méridionale du Mondego; et elles se postèrent l'une derrière Alva, et l'autre en face de Ponte de Marcella. Il est sans doute

inutile d'ajouter que ces deux corps furent placés dans ces positions afin d'entretenir les communications avec les généraux Hill et Leith; et qu'ils reçurent l'ordre, aussitôt que ceux-ci auraient opéré leur jonction, de suivre le reste de l'armée, en traversant la rivière. Il devenait manifeste par ces divers arrangements que lord Wellington cherchait un terrain convenable pour offrir la bataille à son adversaire; et nous fûmes enfin convaincus qu'à une époque très rapprochée, et non loin de l'endroit que l'armée anglaise occupait, la première affaire importante aurait lieu.

Comme il m'est nécessaire pour décrire les opérations futures de tracer avec soin les localités du champ de bataille dont je viens de parler, je n'arrêterai pas le lecteur en plaçant sous ses yeux une esquisse prématurée ou imparfaite de la position de Busaco: il vaut mieux que je termine le présent chapitre en faisant la récapitulation des bruits sinistres qui, dans ce moment critique, vinrent nous affecter. Nous apprîmes avec une mortification extrême que la Romana, ayant imprudemment quitté sa forteresse, avait engagé le combat avec Mortier et essuyé une grave défaite. On disait qu'il avait tellement souffert que, sans la bravoure d'un corps de cavalerie portugaise que lord Wellington avait mis peu de temps auparavant à la disposition de la Ro-

mana, son armée aurait été complètement détruite ; que la valeur des Portugais n'avait pu rétablir la fortune de la journée, et que les débris de cette armée et la cavalerie portugaise s'étaient retirés dans le plus grand désordre sur Badajoz. La bataille s'était donnée le 5 ; et comme on disait que Mortier suivait vigoureusement les fuyards, nous pouvions craindre qu'il arrivât assez à temps pour assister Masséna, en menaçant notre droite par Alcantara ou même par Abrantès. Cette idée était une source d'alarmes pour beaucoup d'entre nous, et conduisait naturellement à une foule de conjectures et de spéculations oiseuses ; mais notre chef paraissait peu se soucier de cette nouvelle, soit qu'il doutât de son authenticité, soit qu'il pensât qu'elle n'était point encore parvenue à la connaissance de Masséna, ou bien encore qu'il prévît que ce dernier ne saurait en profiter. J'ai toujours ignoré ce qu'il pensa à ce sujet ; mais, ce que je sais, c'est qu'il continua à donner ses ordres et à suivre le plan qu'il avait tracé avec la même fermeté qu'auparavant, et que tout se passa au quartier-général avec le même ordre et la même confiance que précédemment.

CHAPITRE XX.

Bataille de Busaco. — L'armée anglaise se retire sur Torres-Vedras, suivie lentement par les Français. — Description des lignes. — Revue générale de la campagne et de la situation des deux armées. — Lord Wellington reçoit des renforts.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que toute l'armée française de Portugal s'avancait sur nous en colonnes entre le Mondego et le Douro. Au lieu de continuer sa marche par diverses routes, elle prit une seule ligne et se porta en masse sur la rive droite du Mondego par le chemin de Vizeu. Il est à remarquer que cette route est une des plus mauvaises du Portugal, et qu'elle présentait alors tant de difficultés pour le transport du matériel d'une armée que nous l'avions jugée impraticable. C'est pourtant par-là que les troupes françaises s'avancèrent; et bien qu'elles fussent suivies d'un train considérable d'artillerie, de caissons, de munitions et de bagages, elles n'en réussirent pas moins à atteindre leur destination dans le meilleur ordre possible et avec une célérité incroyable.

A la première nouvelle de ce mouvement nous nous retirâmes de Celerico et prîmes de nou-

velles positions dans le voisinage de Gouvea. Nous fîmes cette retraite dans la persuasion que l'ennemi dirigerait sa principale attaque sur notre droite ; mais dès que nous apprîmes que la route que notre armée avait suivie dans sa retraite était libre, lord Wellington ordonna à quelques colonnes de se porter sur le point menacé, et par une belle manœuvre, il fit traverser le Mondego à son armée dans les journées des 25 et 26. En même temps les généraux Hill et Leith s'avançaient, l'un de Lardegas et l'autre de Thomar, par la route d'Espenhel, et tous les deux arrivèrent le 26 sur la rivière. Le corps de lord Wellington traversa à la Bavia de Pina-Cova et aux autres gués près de Ponte de Marcella. La division légère et la cavalerie furent poussées jusqu'à Santa-Comba-Do pour aller à la rencontre de l'avant-garde ennemie ; la première division fut placée à Mealhada, sur la grande route qui mène de Coïmbre à Oporto ; la quatrième occupa la gauche de la position de Busaco dont nous pouvions alors prendre possession ; tandis que la troisième, laissant assez de place à la première pour se former entre elles deux, en cas que l'attaque fût dirigée exclusivement sur les hauteurs, sans être en même temps appuyée par une tentative pour tourner notre flanc, prit position à la suite de la ligne qui se trouvait ainsi tracée.

Tels étaient les arrangements pris dans la journée du 25 : il reste maintenant à décrire les localités du terrain où l'action devait avoir lieu.

La position de Basaco est formée par une haute montagne qui s'étend depuis les bords du Mondego jusqu'à la grande route d'Operto, et sur le sommet de laquelle se trouve le couvent de Basaco, habité par des moines de l'ordre de la Trappe. De la droite, elle se prolonge dans une étendue de seize milles, et ensuite elle décline graduellement à gauche vers le Mondego, où elle se termine en une quantité de langues de terres élevées, pointues et rocailleuses comme la montagne elle-même : elle est couverte en face par des précipices d'une profondeur extraordinaire et par des défilés où les moutons peuvent à peine passer. L'étendue de ce champ de bataille en faisait le principal défaut, car il était trop vaste pour une armée telle que la nôtre qui se composait de soixante mille hommes seulement ; et une des qualités les plus essentielles d'un poste militaire est que la sortie soit aussi aisée que l'entrée en est difficile, et présente en même temps des moyens de sécurité pour les côtés et le centre. Quand un terrain est trop spacieux, les troupes qui l'occupent ne peuvent y trouver toutes les garanties nécessaires, et, dans la circonstance actuelle, nous avions à craindre que

le succès couronnât une tentative sérieuse qui serait faite pour tourner notre gauche par la route de Mealhada. Il est étrange que Masséna, le plus habile des maréchaux français, n'y ait pas songé. Bien loin de là, il fit passer ses colonnes par les défilés dont j'ai parlé, et en face des hauteurs perpendiculaires, exposant ainsi ses soldats à être foudroyés par ceux qui en gardaient le sommet.

Quand bien même Masséna eût agi d'après les propres conseils de Wellington, il n'aurait pu préparer sa défaite par un moyen plus efficace, en même temps qu'il assurait au vainqueur une victoire qui n'aurait pas été marquée par les pertes qui en sont ordinairement la conséquence.

L'avant-garde ennemie prit possession de Santa-Comba-Dao le 25, et poussa des reconnaissances jusqu'à Martigao, où Crawford avait pris une forte position. Comme lord Wellington avait désiré qu'il n'y eût aucune affaire d'avant-poste, les ordres avaient été donnés à la division légère de se retirer sur la montagne de Busaco à la première alerte; ce mouvement fut exécuté avec un ordre admirable en présence de l'ennemi. Toutefois nos troupes ne firent pas leur retraite assez vite pour éviter de se mettre aux prises avec l'ennemi, et quelques volées de mous-

queteries et une canonnade assez vive en furent la conséquence. La perte fut médiocre de chaque côté, bien que j'aie eu à regretter, pour ma part la mort de mon aide-de-camp, le lieutenant Hoe, qui fut tué près de moi par un boulet. La division légère prit alors position sur une éminence au-dessus de la grande route de Vizeu, de manière à pouvoir communiquer avec la quatrième division sur la gauche, et avec la première sur la droite; car cette dernière, ayant quitté son poste de Mealhada, se trouvait sur les hauteurs à la place qui lui avait été désignée; et Hill et Leith étant en pleine marche sur le Mondego, la formation de la ligne avançait rapidement. Enfin, tous les arrangements étant terminés, l'armée se trouvait rangée dans l'ordre suivant le 27 au matin.

La deuxième division, sous les ordres du général Hill, occupait la droite de la ligne, et, flanquée par le fleuve, elle protégeait l'approche des collines; ensuite venaient le corps du général Leith et les troisième et première divisions sous les ordres des généraux Picton et Spencer, et la division légère sous ceux du général Crawford: enfin la quatrième division, commandée par le général Cole, se trouvait à l'extrême gauche. La cavalerie fut placée en face de Mealhada, dans des plaines où elle pouvait manœuvrer facile-

ment, et l'artillerie fut dirigée sur les points les plus convenables.

On a vu que la division légère avait été postée sur une éminence au-dessus de la grande route de Vizeu. Cette route, qui mène de Coïmbre à cette dernière ville, tourne autour de la droite d'une langue de terre qui se prolonge en avant, et, passant par le village de Mortea, côtoie les murs du couvent qui est situé à un demi-mille du sommet de la montagne. Le 26 l'ennemi se porta en force sur cette direction et sur le front de notre ligne, occupé par le général Picton. Bien qu'il ne fit que se montrer, il devint alors évident que Masséna se préparait à attaquer notre formidable position, et nous en conçûmes une vive satisfaction, car il serait difficile de trouver un terrain plus facile à défendre sur le front qu'il présente : le glacis d'une forteresse n'est pas mieux à l'abri du feu des assiégeants, tandis que l'aspérité de la montée était seule suffisante pour arrêter au moins pendant quelques instants la marche des troupes qui auraient tenté de l'escalader. Nos souhaits furent bientôt accomplis ; car le lendemain du jour où notre ligne s'était formée, l'ennemi s'avança pour l'attaquer.

A six heures du matin deux fortes colonnes s'approchèrent, l'une par la route, de manière à tomber sur la division légère, l'autre par un dé-

filé dans la direction du poste du général Picton. Ces deux attaques furent faites avec la plus vive intrépidité. Masséna, comptant principalement sur la dernière, avait pris toutes les précautions imaginables pour en assurer le succès. Elle avait été confiée à un corps d'élite choisi à cet effet, en tête duquel se trouvaient trois des régiments les plus distingués de l'armée française, les trente-deuxième, trente-sixième et soixante-dixième. Ces régiments étaient commandés par le général Merle, officier qui avait acquis une grande réputation de bravoure par sa conduite à Austerlitz; et ils prouvèrent, aussi bien que leur chef, qu'ils étaient dignes de leur renommée. Ils poussèrent en avant avec une ardeur sans exemple, et (ce qui excita non seulement les applaudissements de leurs camarades, mais encore ceux de leurs ennemis), malgré une grêle de balles, de mitraille et de boulets, ils atteignirent le sommet en si bon ordre qu'ils s'y formèrent en bataille aussitôt leur arrivée. S'ils avaient été soutenus, nul doute qu'ils n'eussent conservé quelques temps leur position; mais personne ne les suivait, et ils furent reçus avec une bravoure égale à la leur par le quarante-cinquième régiment anglais et le huitième portugais. Le combat, quoique vif, fut de courte durée; le quatre-vingt-huitième, arri-

vant au secours de ses camarades, chargée l'ennemi, qui fut culbuté de rochers en rochers avec une effrayante rapidité : on vit même nos soldats poursuivre à la baïonnette les Français qui s'étaient réfugiés dans les crevasses. Les troupes employées à cette attaque se composaient de deux divisions du corps de Regnier; l'une desquelles, sous le commandement de Merle, eut le malheureux sort dont je viens de parler, tandis que l'autre était en réserve dans le défilé.

Pendant que ceci se passait sur le front de la position de Picton, deux divisions du corps du maréchal Ney, l'une commandée par Loison, et l'autre par Mermet, se portaient sur le général Grawford. Toutes deux prirent part à l'attaque, une troisième division étant placée plus loin en réserve; elles s'avancèrent avec une rare intrépidité jusqu'au milieu de la montée; n'ayant à souffrir que du feu de quelques pièces d'artillerie. Les quarante-troisième, cinquante-deuxième et quatre-vingt-quinzième régiments, qui étaient opposés à l'ennemi, le laissèrent approcher jusqu'à une centaine de toises; alors une fusillade bien ordonnée de la droite à la gauche éclaircit ses rangs, et nos soldats se jetèrent sur lui la baïonnette en avant et en poussant de grands cris. Jamais déroute ne fut pareille à celle de l'ennemi : les Français, hors d'état de faire leur retraite

et craignant de résister, furent chassés de long de la descente comme des torrents de grêle devant un vent impétueux; et non seulement les baïonnettes, mais encore les mains de nos braves soldats, furent teintes du sang des fuyards. Il n'y a pas d'exemple de charges plus brillantes et plus décisives que celles qui furent exécutées par les deux divisions qui soutinrent le choc; et rien ne peut égaler la bravoure et l'intrépidité qu'elles déployèrent pendant toute l'action si ce n'est peut-être la hardiesse de ceux qui osèrent tenter une pareille attaque.

Dans cette journée les Français perdirent cinq à six mille hommes; notre perte fut estimée à mille hommes; mais comme le corps de Junot n'avait pas été engagé nous nous attendions naturellement que la bataille serait continuée le lendemain. Cependant nous fûmes trompés; Masséna avait déjà commis une assez grande faute en essayant de forcer nos positions; et il venait de recevoir une leçon qu'il ne pouvait pas oublier si promptement. Au lieu donc de diriger de nouveau ses soldats contre des rochers inexpugnables; il quitta les environs du théâtre du combat le 28 au point du jour; et nous observâmes qu'il se portait avec toute son armée sur la route de Mealhada, dans l'intention sans doute de nous tourner. Nous étions prépa-

rés à ce mouvement que nous considérions comme une mesure de prudence ordinaire; et comme nous n'avions jamais prétendu nous maintenir à Busaco, après son exécution nous nous préparâmes à abandonner nos positions et à continuer notre retraite. Aussitôt que l'obscurité commença à paraître nous défilâmes par notre gauche, jetant la division de Hill au travers de la rivière; et le reste du corps d'armée marchant le 29 sur Decentecio, Botan, Elros, et Mealbada, la ligne de Mondego fut reprise le 30.

Comme l'intention de lord Wellington n'était ni de s'arrêter ni de risquer une seconde bataille sur le Mondego, l'armée fut remise en mouvement le 1^{er} octobre; et le quartier-général s'étant arrêté pendant la nuit à Redenba, il arriva le 2 à Leiria. Pendant ces marches les divisions se tenaient le plus près que possible, les unes des autres; la droite se retirant par la grande route et se dirigeant directement sur Leiria; la gauche, sous les ordres du général Spencer, passant la rivière à l'endroit où les eaux étaient les plus basses et rejoignant la même ligne près de Pombal. Au moyen de cet arrangement, l'une et l'autre pouvaient se secourir mutuellement si les circonstances l'exigeaient: du reste l'ennemi ne manifesta aucune intention de nous inquiéter.

Bien qu'il entrât dans Coimbre au moment où nous le quittions, loin de poursuivre notre arrière-garde, il fit halte dans cette ville le reste de la journée et le jour suivant. Toutefois les Français poussèrent le 3 de forts détachements sur Condeixa, dans la direction de Leiria : c'est à Condeixa qu'une partie de nos magasins d'approvisionnements de bouche tomba entre les mains de l'ennemi, non que nous fussions hors d'état de les protéger, mais parce que nous n'en sentions pas la nécessité. Du reste lord Wellington avait positivement défendu à l'arrière-garde de s'engager dans aucune affaire toutes les fois qu'elle pourrait l'éviter sans compromettre sa sûreté ; et elle préféra abandonner ses magasins plutôt que d'exposer la vie des soldats.

Jusque dans la matinée du 6 l'armée resta à Leiria, d'où lord Wellington, informé que l'ennemi nous poursuivait en force, fit continuer la retraite ; elle s'effectua par les deux grandes routes qui mènent à Lisbonne, par Rio-Major et Alcobaça, et le même soir le quartier-général fut établi dans le dernier de ces bourgs. Mais bien que nous n'eussions pas d'attaques à repousser et qu'aucun accident sérieux ne nous arrivât, notre marche fut une des plus pénibles que nous eussions encore faites. Les proclamations que nous avions répandues pour engager les habitants à

abandonner leurs foyers en même temps que nous recuillions étaient généralement prises en considération ; et il est impossible de se faire une idée du tableau affligeant que présentait l'exécution de cette mesure. Des groupes d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards et d'infirmes, couvraient les routes et les champs dans toutes les directions ; on voyait des mères allaitant leurs enfants et de vieux pères ne pouvant se traîner que soutenus par leurs fils et leurs filles, tandis que les deux côtés de la route étaient encombrés de matelas, de couvertures, et d'autres meubles, que les malheureux fugitifs n'avaient pas la force d'emporter avec eux. Pendant la retraite de l'armée de sir John Moore nous avons eu des scènes déchirantes sous les yeux ; alors comme maintenant les paysans, particulièrement ceux de la Galice, fuyaient à notre approche ; mais tôt ou tard ils retournaient dans leurs habitations, et n'encombraient pas notre ligne de marche en suivant notre fortune. Le cas n'était plus le même actuellement : ceux qui abandonnaient leurs demeures les quittaient avec la persuasion de ne jamais les revoir, et le chagrin qu'ils en éprouvaient est au-dessus de toute description. Mais ce n'étaient pas seulement les souffrances des habitants qui nous affectaient ; nous ne pouvions pas nous abuser sur les suites funestes qui

résulteraient pour nous et nos alliés du système de dévastation qu'on suivait, bien qu'il fût très nuisible à l'ennemi ; et s'il fallait nous enfermer en masse dans les murs d'une seule ville, il ne nous restait d'autre perspective que celle d'être accablés par la famine et la désolation. Cependant il n'y a pas à douter que ce système contribua plus que tout autre mesure à empêcher le Portugal d'être conquis et l'armée anglaise d'être défaite ; mais dans les circonstances où nous nous trouvions il y avait peu de personnes qui ne fussent disposées à le maudire, parcequ'il violait tout principe de justice et d'humanité, et qu'on doutait de la réalité des motifs qui avaient contraint de l'adopter.

Tandis que nous en agissions ainsi, poussant devant nous toutes les ressources que présentait le pays, l'ennemi s'était avancé jusqu'à Leiria, et semblait disposé à nous poursuivre avec toute la vigueur qui distinguait l'école où Masséna avait étudié ses tactiques. Les vedettes françaises étaient entrées dans Leiria deux heures après que notre arrière-garde l'avait quittée, et en conséquence l'ennemi avait le choix de deux routes pour marcher sur Lisbonne, l'une du côté du Tage, l'autre en se rapprochant de la mer. On verra par les dispositions suivantes que nous étions bien préparés à le recevoir par les deux routes.

On sait qu'en quittant Leiria l'armée s'était portée sur Alcobaça, où le quartier-général avait été établi dans la soirée du 5. D'Alcobaça elle continua sa retraite sur Torres-Vedras et Rio-Major; et de ce dernier village elle commença, le 10, à prendre ses positions dans les lignes. Dans la même journée le corps de Hill, qui s'était porté de Ponte de Marcella sur Thomar, arriva à Villa-Franca, et le 11 au matin les divisions occupaient le terrain qui avait été marqué à chacune d'elles et étaient prêtes au premier signal à défendre les postes qui leur seraient assignés.

Bien que j'aie déjà placé sous les yeux de mes lecteurs une esquisse légère de la position de Torres-Vedras, je suis tenté, arrivé à ce point de ma narration, et afin qu'ils soient mieux à même de comprendre le plan de nos opérations, d'entrer dans plus de détails sur ses localités et sur sa configuration. J'ose me flatter que ces répétitions qui deviennent nécessaires ne seront point fastidieuses, même pour ceux à qui l'art militaire est étranger, parce que c'est à la sagesse de l'occupation de ces lignes et à la méthode judicieuse qu'on suivit pour s'y maintenir qu'on doit attribuer en définitive les succès de la guerre de la péninsule, et qu'elles présenteront long-temps aux générations futures un monument digne de la sagacité et de la fermeté invincible de lord

Wellington. Après ce préambule je vais décrire aussi bien que je le pourrai les diverses positions de nos troupes et la situation du champ de bataille, où les destinées, non seulement de Lisbonne, mais encore celles de toute l'Europe devaient se décider.

Le long du col de la péninsule, à l'extrémité de laquelle Lisbonne est bâtie, il existe plusieurs chaînes de collines élevées et raboteuses, parsemées en divers endroits d'étroits passages, et la plupart protégées par de profonds ravins qui sont impraticables dans toute l'acception du mot. Deux lignes avaient été choisies par lord Wellington à une distance d'environ vingt-cinq milles anglais de la capitale, l'une fort éloignée de l'autre, mais toutes deux d'une force presque inexpugnable; et il avait déployé tant de soins, de diligence et de talent dans la construction des ouvrages qu'il y avait fait établir, qu'elles étaient à l'abri de toute insulte, quelles que fussent d'ailleurs les forces qui tenteraient de s'en emparer. Le système qui fut suivi en cette occasion était tout-à-fait neuf, et les fortifications telles qu'on n'en aurait pas rencontré de pareilles dans le monde entier. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de grands détails sur le mérite de la seconde ligne, attendu qu'on ne fut jamais dans le cas d'en faire usage. Quant à la première, ce que je

vais dire en offrira au lecteur le tableau assez exact.

La droite de la ligne s'appuyait sur les collines d'Alhandra, dont le sommet était couvert de redoutes formidables, et était protégée par douze chaloupes canonnières à l'ancre dans le Tage. On avait pratiqué des escarpements sur la façade de ces collines et détruit les routes ou sentiers qui y conduisaient, de manière qu'on pouvait compter que cette position était imprenable. Sur la gauche de ces hauteurs se trouvait un profond ravin, appelé le *Pas de Maltao*, dont la gorge était bloquée par deux fortes redoutes, et il était dominé d'un côté par ces mêmes hauteurs et de l'autre par les collines d'Armeda : les unes et les autres étaient couvertes d'escarpements et avaient été rendues inaccessibles par d'autres moyens ; elles communiquaient avec le centre de la position par une haute montagne couronnée par une redoute encore plus spacieuse qu'aucune autre de la ligne. Comme cette montagne s'élève au-dessus du village de Sobral, dont le château domine entièrement la grande route de Lisbonne, il était impossible à aucun corps de troupes d'essayer de passer dans cette direction. Il y avait encore sur la gauche de cette redoute des éminences élevées et brisées qui dominaient Zebreira et qui s'étendaient sous une forme im-

posante jusqu'à Pataneira. Derrière ce village est situé un profond ravin, auquel succèdent d'autres collines qui couvrent les routes de Ribaldecia à Exara de los Cavalleiros et de Lisbonne, tandis que sur la gauche du tout une haute montagne remplit l'espace qui est entre ces routes et Torres-Vedras. Telles sont les principales localités de cette position ; on peut voir, abstraction faite de tout ce que l'art y avait pu ajouter, qu'il serait assez difficile d'en trouver de plus fortes : et lorsqu'on saura de plus que toute les pentes étaient escarpées et formées d'aspérités rocailleuses ; que des vignes et de profonds ravins en couvraient le front ; que lorsque les obstacles naturels étaient faibles ou paraissaient moins insurmontables, la main de l'homme y avait suppléé, on se convaincra qu'une armée placée dans une situation semblable pouvait défier toutes les forces de l'empire français de venir l'inquiéter sérieusement, à moins toutefois qu'elle ne manquât à ses devoirs. Il reste maintenant à faire connaître quelles furent les dispositions faites pour la défendre.

Le corps du général Hill était posté sur la droite de toute la ligne, les Anglais occupant le village d'Alhândra, d'où ils étaient à portée de se rendre en un instant sur les points qui sembleraient les plus menacés, et les Portugais étant

prêts à se jeter dans les redoutes pour les défendre, à la dernière extrémité. Venait ensuite la division Crawford, à qui on avait confié les hauteurs d'Arruda et les fortifications qui y étaient établies. Après elle était la brigade portugaise du général Paek, qu'on avait postée dans la grande redoute qui couronne la montagne au-dessus de Sobral, tandis que la division de sir Brent Spencer occupait le haut terrain au-dessus de Zebreira et s'étendait jusqu'au village de Pataneira. La droite du général Picton joignait la gauche de Spencer en arrière de ce village et au ravin qui y aboutit; la division Cole communiquant avec celle de Picton continuait la ligne le long des collines jusqu'à la route d'Exara de Cavalleiros et de Lisbonne. Enfin venait le corps du général Campbell qui, occupant la montagne entre la route et Torres-Vedras, formait l'extrême gauche de l'armée.

J'ai dit que les redoutes, et les fortifications augmentaient encore la force de cette formidable position; je dois donc à ce sujet m'expliquer d'une manière plus précise. Le lecteur n'ignore peut-être pas qu'en fortifiant une ligne telle que celle de Torres-Vedras, pour protéger une grande armée, le moyen ordinaire est de construire des batteries et d'autres points d'appui qui, tout en présentant un front imposant

aux assiégeants, soient ouverts et entièrement dégagés sur les derrières.

Toutefois dans le cas actuel les redoutes élevées sur les hauteurs étaient moins de simples fortifications que des forteresses régulières ; car plusieurs étaient en état de renfermer quelques centaines de soldats, et l'une d'elles exigeait non moins de trois mille hommes pour la défendre : elles étaient construites comme si elles devaient avoir à soutenir un siège de six semaines. Leur situation les mettait à même de présenter une bonne défense de tous les côtés ; et jusqu'à un certain point elles étaient indépendantes les unes des autres, et à l'abri du feu de chacune d'elles dans le cas où elles tomberaient au pouvoir de l'ennemi. L'intention de lord Wellington était de faire occuper ces postes principalement par la milice et les régiments portugais les moins disciplinés ; il réservait les troupes anglaises et l'élite des troupes portugaises pour être employées selon que les circonstances l'exigeraient : par cette mesure il se procurait le double avantage d'une armée mobile et d'une place fortifiée. En supposant que la position fût enlevée, les forteresses devaient interrompre les communications de l'ennemi et le priver de ses ressources : en même temps les colonnes n'auraient eu besoin que de faire une marche rétrograde de quelques

milles pour prendre une position plus tenable que celle qu'elles abandonnaient. Je ne veux pas arrêter le lecteur par aucune de mes remarques dans un moment sur-tout où mon récit est plein de circonstances intéressantes ; mais je ne veux pas aller plus loin sans attirer d'une manière particulière l'attention de mes frères d'armes, non seulement sur ce sujet spécial, mais encore sur le plan général de toute la campagne, parceque je suis certain que jamais armée anglaise n'a pris part à une guerre mieux capable de l'instruire, sur une grande échelle, dans l'art des manœuvres, et conséquemment si bien calculée pour former d'habiles officiers de ceux qui y participèrent ; ou de ceux qui sont disposés à prendre la peine de l'étudier comme elle le mérite.

En général je me suis particulièrement attaché dans le cours de cet ouvrage à décrire les mouvements des troupes placées sous les ordres immédiats de lord Wellington ; mais il faut que le lecteur sache qu'il y avait d'autres corps de troupes plus ou moins nombreux qui agissaient sur différents points pour concourir pendant l'été à la même œuvre que nous : par exemple un corps de milice sous les ordres du colonel Trant qui manœuvrait çà et là suivant les besoins ; l'armée du général Silveira, composée de huit mille

hommes de troupes irrégulières; une partie de la légion de Lusitanie, sous les ordres du colonel Wilson; et un nombre considérable de bandes de guérillas qui se trouvaient dans toutes les directions. Il est à remarquer que lord Wellington tenait toutes ces troupes dans les montagnes, ou dans des positions avantageuses, afin qu'elles fussent en sûreté jusqu'à ce que se présentât l'occasion de les employer avec succès. En jetant un coup d'œil rétrograde sur toute la campagne, depuis son ouverture jusqu'au moment actuel, on comprendra mieux quand et comment ces troupes furent éventuellement employées.

La chute des forteresses de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida loin de révéler de suite le plan de Masséna nous laissa dans l'ignorance comme auparavant, d'autant plus que le corps de Regnier resta sur la gauche du Tage, et semblait encore menacer la division du général Hill. La conséquence fut qu'une opinion générale prévalut dans notre armée; et j'ai quelque raison de croire qu'elle fut partagée par le commandant en chef: c'était que la principale tentative de Masséna serait faite sur notre flanc, tandis qu'en amusant notre front il suivrait nos mouvements avec un corps seulement. Dans ce cas nous devions considérer naturellement les fortes posi-

tion du Zézère comme de la plus haute importance pour nous, et ce fut principalement pour nous les assurer que le corps du général Leith fut formé à Thomar et tenu en réserve. Toutefois, contre toute attente et au mépris des règles de la tactique militaire, Masséna laissa notre droite sans l'inquiéter; et, bien qu'il fût forcé de manœuvrer dans une circonférence plus grande que la nôtre, il jeta habilement toute son armée sur la rive septentrionale du Mondego. Il savait bien que si nous nous apercevions de ce mouvement, Hill pourrait opérer sa jonction avec nous en moins de temps qu'il n'en faudrait à Regnier pour le joindre; et il savait encore que ce mouvement ne pouvait nous échapper. Quoi qu'il en soit, Masséna arrêta ses plans sur des principes plus profonds et plus subtils que ceux qui guident ordinairement les hommes dans leurs entreprises. Ceux qui observent le moins affirmèrent qu'il avait choisi la route la moins praticable pour de l'artillerie, et qu'il s'avavançait sur une seule ligne afin de regagner le temps qu'il avait perdu. Ces conjectures n'étaient cependant pas justes. Masséna prit une route par laquelle seule il pouvait tourner les positions du Zézère, de Sarcedas, et de Ponte de Marcella, et je puis ajouter le rocher même où ses projets vinrent échouer, la ligne de Busaco;

car s'il avait persisté dans le parti prudent qu'il avait d'abord pris de continuer sa marche par la Siera de Caramala, il pouvait arriver sans combattre, du point où il se trouvait actuellement, à quelques lieues de Lisbonne. A présent portons notre attention sur les opérations qui rendirent nuls les talents et la prudence de l'adversaire de Wellington.

Voici la première mesure qui fut adoptée par notre chef : il fit construire une excellente route sur le côté méridional du Mondego ; elle s'étendait de Celerico à Ponte de Marcella et delà à Coïmbre. Son premier soin fut de se prémunir contre les obstacles et la confusion qu'éprouvait l'ennemi en marchant sur une seule colonne. A cet effet, comme il s'était décidé, pour plusieurs raisons, à ne pas risquer une bataille sur la frontière, il prit la précaution de jeter ses divisions et ses brigades le long de la grande gorge qui s'étend de Celerico à l'Alva, et il les disposa de manière à ce qu'elles se suivissent d'étape en étape, dans le plus grand ordre, et sans qu'il en résultât aucun des inconvénients qu'une armée marchant en masse ne peut éviter. Grâce à ces avantages, lord Wellington vit clairement qu'il pourrait, dans le cas où Masséna s'avancerait sur une seule route, traverser le Mondego avec toute son armée, et se porter, quand il le

voudrait, entre l'ennemi et Coïmbre. C'est pour-
quoi, dès que les desseins de Masséna lui furent
parfaitement connus, il choisit avec un coup
d'œil exercé les rives du Dao et du Criz, comme
étant les endroits les plus convenables pour con-
trarier la marche des Français, tandis qu'en
même temps il exécuterait l'entreprise difficile
et hasardeuse de faire passer son infanterie, son
artillerie et ses magasins, par de misérables gués
et sur des ponts plus misérables encore, à tra-
vers une rivière d'une largeur peu ordinaire,
et qui présentait un grand nombre de diffi-
cultés.

Tout s'accomplit de la manière et dans l'ordre
que lord Wellington avait indiqués. Les ponts sur
le Dao et sur le Criz furent ensuite détruits avec
une célérité incroyable. Crawford et Pack avec
l'avant-garde se portèrent en travers de Santa-
Comba-Dão, et le reste de l'armée exécuta ainsi
une brillante manœuvre avec la plus grande
précision, car il n'y eut pas un seul canon de
démonté pendant toute la marche, et, quand le
moment de l'inspection arriva, chaque chose se
trouva dans l'ordre le plus parfait. Mais il me
reste à parler du fait le plus extraordinaire. Dès
l'instant que lord Wellington fut décidé à prendre
position à Busaco, il exprima l'opinion qu'il y
serait attaqué, et cela en opposition au senti-

ment de tous les généraux de l'armée. Il y avait dans cette opinion un degré de prescience dont il est impossible de se rendre exactement compte ; car on ne pouvait pas prévoir le parti que l'ennemi prendrait ni quelle en serait la sagesse. Au lieu de se précipiter follement entre nous il devait continuer de pousser sur la droite et se borner à tourner une position formidable, que les plus légères connaissances dans l'art militaire démontreraient être inaccessible. Il est vrai que pendant ce temps le colonel Trant avec son corps d'armée devait avoir pris position à Sardao : il avait reçu l'ordre de s'y rendre afin de renforcer notre gauche, et il est possible que l'ennemi ait eu connaissance de cette disposition ; mais malgré cela il ne faut pas beaucoup de discernement pour juger que la résistance qu'il aurait pu faire aurait été nulle contre trois corps d'armée français ; d'autant plus qu'il y a de nombreux défilés de Mortagoa par le Vouga, sur la route d'Oporto, et que Trant ne possédait point assez de forces pour les garder. Toutefois il serait absurde de mentionner cette circonstance, attendu que lorsqu'on en parlait, on ne préjugait pas qu'elle eût aucune influence sur le parti que Masséna prendrait, car il ne faut que jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre que tout effort pour arrêter l'ennemi dans le pays plat qui se trouve

entre Busaco et la mer était inutile. Si l'ennemi avait réuni toutes ses forces sur ce dernier point, nous n'aurions pu rien faire pour arrêter ses progrès; et c'est ce qui me fait citer la prescience de lord Wellington comme une chose extraordinaire, d'autant plus que par l'attaque de l'ennemi Busaco devint une simple position, et perdit beaucoup de son importance.

Il n'y a pas de doute que le succès qui couronna nos efforts à Busaco produisit les meilleurs effets, et que les manœuvres qui précédèrent la bataille furent admirablement combinées. Il en résulta que l'arrivée de l'ennemi à Coimbre fut retardée, et que les habitants eurent le temps nécessaire pour se retirer; retard d'autant plus avantageux pour nous que notre attente d'être attaqués dans la position de Ponte de Marcella avait été trompée. Loin de moi cependant l'idée de donner à entendre que toutes les dispositions n'avaient pas été faites avec une habileté consommée et une prévoyance admirable. Toutefois il est évident que Masséna aurait pu nous devancer au point du jour sans combattre; et que lorsque nous abandonnâmes le théâtre de notre victoire à Busaco, ce ne fut pas parce que Grant n'avait point réussi à atteindre sa destination, mais bien parce que nous ne pouvions pas nous y maintenir. Il est de fait aussi que Masséna ne

soutint pas dans cette campagne la réputation que ses services passés lui avaient acquise, et qu'il ne justifia pas l'opinion que nous avions de ses talents militaires. Pendant toute la retraite il ne nous poursuivit pas avec l'ardeur qu'il aurait dû mettre, et tous ses mouvements eurent un caractère de mollesse et d'indécision qui nous surprit autant qu'il nous favorisa. On aurait dit que les Français avaient déjà appris à nous craindre, et qu'ils n'étaient plus les mêmes hommes qui avaient vaincu, l'une après l'autre, toutes les nations du nord. S'ils eussent mis quelque vigueur dans leur poursuite, il eût été impossible, encombrés comme nous l'étions par une multitude d'habitants, de les empêcher, dans plus d'un endroit, de s'emparer de nos magasins et de faire prisonniers nos traîneurs ; mais depuis le premier instant de notre retraite jusqu'à notre arrivée dans les lignes ils ne firent pas le moindre effort pour nous harceler. Il est temps cependant que je cesse cette dissertation toute militaire pour reprendre, où je l'ai quitté, le fil de ma narration.

La pluie tomba continuellement pendant les dernières semaines de notre retraite ; elle avait inondé les plaines, détruit les routes, et transformé les torrents qui s'échappaient des mon-

tagnes en d'effroyables cataractes. Malgré les difficultés qui en résultèrent, et en dépit des privations auxquelles l'exposait un pays épuisé, Masséna continua sa marche, nous poussant avec notre matériel et nos magasins sur des positions formidables, tandis que son armée s'affaiblissait journellement, et qu'il compromettait de plus en plus la sûreté de ses derrières. Enfin les deux partis en étaient venus au point où une lutte terrible allait s'engager. Quoique les chances de succès fussent toutes en notre faveur, puisque nous allions occuper avec des troupes fraîches, bien pourvues et animées du meilleur esprit, d'excellentes lignes, et nous appuyer en outre sur la capitale, nous ne laissions pas que d'avoir des craintes. Si par quelque fatalité nous venions à essayer des revers ; si les Français forçaient nos lignes et qu'ils parvinssent à se rendre maîtres de nos redoutes par la lâcheté ou la trahison de ceux qui les défendaient, ou par tout autre accident attaché aux chances de la guerre, ni l'armée ni la flotte ne sortaient du Tage.

Nous étions dans une situation à faire un dernier et vigoureux effort, non pour obtenir des succès passagers, mais pour défendre notre existence. D'un autre côté les Français, en s'avancant contre nous, s'enfonçaient dans un pays où bientôt tout moyen de subsister allait

leur manquer, et exposaient leurs derrières à être assaillis par une nuée de troupes irrégulières à qui lord Wellington venait de donner l'ordre de quitter leurs retraites pour atteindre ce but. Ces troupes se composaient de cinq mille hommes sous les ordres de Trant, qui se précipitèrent sur la route d'Oporto à Coïmbre; d'un nombre égal de miliciens commandés par Wilson, qui était déjà arrivé à Busaco, et qui avait fait quelques prisonniers; de deux corps distincts; l'un de quinze mille hommes sous Silviera, et l'autre de huit à dix mille hommes sous Bacillar, qui s'avançaient par le nord, et de nombreuses bandes de guerillas, tous également animés d'une haine profonde contre les Français. Bien que ces corps fussent inférieurs à des troupes de ligne, ils étaient en état de faire beaucoup de mal, se trouvant à même de couper les convois, de détruire les traîneurs, de s'emparer des magasins, et de harasser l'arrière-garde; tandis que Masséna avait devant lui la perspective d'une résistance qu'il ne pouvait contempler sans éprouver les craintes les plus vives. La preuve que l'ennemi considérait sa situation comme très périlleuse résulte de l'état d'inaction dans lequel il tomba bientôt: on aurait dit qu'il sentait son incapacité pour accomplir ses projets; sans

que toutefois il perdit l'espoir qu'un dernier effort les réaliserait.

Dans ces entrefaites lord Wellington, dont les efforts étaient infatigables, et dont l'activité de corps et d'esprit surpassait tout ce qu'on peut imaginer, recevait à chaque instant de nouveaux encouragements pour persévérer dans le système judicieux qu'il avait adopté. Sur les derniers temps il avait pressé notre gouvernement de lui envoyer des renforts; et nous eûmes le plaisir de voir alors notre armée s'augmenter de six bataillons venant d'Angleterre, et de quatre de Cadix, formant ensemble sept à huit mille hommes. Par cette heureuse arrivée les cadres de l'armée anglaise se trouvaient monter à quarante et un mille hommes, dont trente-trois mille en état d'agir. Ce ne fut pas le seul renfort que nous reçûmes dans ce moment critique : lord Wellington ayant engagé la Romana, dont la présence sur les frontières méridionales de l'Espagne n'était d'aucune utilité, à venir le joindre avec la portion de son armée qu'il pourrait mettre en mouvement, il arriva avec trois mille soldats, l'élite de ses troupes. Ce général se porta d'abord de Badajoz sur Campo-Major et Alda-Gallegon sur le Tage, et ensuite à Exara de los Cavalheiros, d'où il protégeait notre cam-

tre. De manière qu'avec trente-trois mille Anglais, trente mille Portugais et trois mille Espagnols, l'armée alliée présentait un effectif d'environ soixante-dix mille hommes. La faiblesse de quelques unes des troupes composant cette armée était plus que compensée par la nature du terrain qu'elles occupaient.

CHAPITRE XXI.

Masséna s'arrête devant les lignes ingénieusement retranchées de l'armée anglaise. — Lord Wellington conçoit des craintes pour Abrantès et y envoie un corps de troupes par le Tage afin d'en prendre possession. — Il fortifie une nouvelle position vers le côté méridional du port. — L'ennemi fait construire des chaloupes sur la rivière. — Il se retire à Santarem et y prend position. — L'armée alliée le suit et prend ses cantonnements sur sa ligne. — Mouvements divers de corps détachés et différentes opinions sur les événements à venir.

Il ne se passa rien d'important sur la ligne, après que nous eûmes occupé la position de Zebreira, excepté toutefois quelques affaires de cavalerie qui se terminèrent en notre faveur. On prit ensuite le parti de renvoyer cette arme sur nos derrières, soit que nous n'eussions pas besoin de ses services, soit parcequ'elle y trouverait des fourrages plus abondants que parmi des défilés couverts de rochers. Il y eut aussi deux rencontres partielles d'infanterie ; une dans laquelle quelques régiments portugais attachés à la division du général Col, qui se retirait de Ribaldusa sur Guaxara, se conduisirent bien, et l'autre qui donna au soixante-onzième, soutenu par une compagnie du quatre-vingt-quinzième et de quelques cavaliers allemands, l'occasion de

se distinguer d'une manière brillante. Le 14 un corps nombreux de troupes françaises attaqua la redoute de Sobral, dont la défense était confiée au soixante-onzième. Ce brave régiment non seulement repoussa l'ennemi, mais il le poursuivit encore au-delà des lignes, le chassa d'une redoute qu'il avait commencé à construire sur une hauteur opposée, et se maintint au poste qu'il venait d'emporter. Ce fut la seule circonstance où des forces un peu importantes se trouvèrent en contact. Les grand'gardes, principalement celles de notre droite, s'engageaient de temps à autre avec l'ennemi; mais il n'en résultait qu'un feu passager, sans amener aucune conséquence grave. Le seul officier de distinction qui dans ces escarmouches périt, soit d'un côté, soit de l'autre, fut le général français Sainte-Croix; il fut tué dans une reconnaissance par un boulet parti des chaloupes canonnières. C'était un officier plein de bravoure et d'un caractère fort honorable, et l'un des meilleurs généraux de cavalerie au service de l'empereur. J'avoue que nous éprouvâmes des regrets de voir ainsi périr un brave soldat qui avait échappé aux périls d'Austerlitz, d'Esling, et de Wagram.

Bien que tout restât tranquille dans les deux camps, l'ennemi sentait journellement de plus en plus les dangers de l'entreprise où il s'était

engagé : ses communications devenaient à chaque instant plus difficiles ; la maladie commençait à dégarnir ses rangs ; les provisions qu'il était parvenu à rassembler, malgré nos efforts, tiraient à leur fin, et les désertions devenaient très fréquentes. De plus les troupes irrégulières qui se trouvaient derrière lui déployaient une activité étonnante, et leurs tentatives étaient ordinairement aussi habiles qu'heureuses. Un corps de milice portugaise, sous les ordres du général Miller et du colonel Trant, entra le 29 dans Coimbra, où il captura un dépôt considérable de provisions, et où il fit prisonniers quatre mille malades et blessés qui étaient dans l'hôpital. Après cela ce corps prit les précautions nécessaires pour détruire à volonté le pont sur le Mondego ; et sa cavalerie, poussée sur Ondeixa, inquiétait l'arrière-garde de Masséna avec d'autant plus de sécurité que, dans le cas où elle aurait été attaquée par des forces supérieures, elle pouvait traverser la rivière, et en détruisant le pont défilier l'ennemi de la poursuivre. Il résulta de cette disposition que la cavalerie portugaise put diriger avec succès toutes ses attaques, et que les Français perdirent beaucoup de monde ; soit en leur faisant face, soit en abandonnant les traîneurs et les pillards qui s'écartaient de leurs colonnes.

Une inaction si prolongée et si peu attendue d'un homme tel que Masséna fit naître parmi nous diverses conjectures, quant à ses causes et aux résultats qu'elle entraînerait. Les opérations de ce maréchal, considérées sous un point de vue purement militaire, étaient si inexplicables que nous fûmes portés à les attribuer à des considérations politiques. Dès qu'il prit le commandement, il agit de manière à faire comprendre qu'il n'attendait rien de favorable de son entreprise, et qu'il n'y hasardait sa réputation que parce qu'il savait que cette entreprise était intimement liée avec les plans de l'empereur. Quelques lettres tombèrent entre nos mains; les unes contenaient les instructions de Napoléon à Masséna, d'autres étaient relatives à des affaires particulières entre ce dernier et des maréchaux français. Plusieurs de ces lettres étaient curieuses et intéressantes; et celles de l'empereur sur-tout prouvaient que ses données étaient plus étendues et plus exactes que nous n'aurions pu le supposer. Les ordres relatifs à l'ouverture de la campagne prescrivaient à Masséna d'entrer en Portugal sans délai, et de contraindre les Anglais à se battre par-tout où il les rencontrerait. On annonçait « que lord Wellington n'avait avec
« lui que seize mille Anglais, et Hill tout au plus
« quatre mille; que les Portugais ne valaient

« guère mieux que des brigands, et qu'eux et les
« Anglais formaient tout au plus un effectif de
« trente mille hommes, qui ne résisterait ja-
« mais à l'armée française dont la force s'élevait,
« tant en infanterie qu'en cavalerie, à soixante-
« douze mille hommes, postés entre Ciudad-Ro-
« drigo et la capitale. La probabilité que quatre
« mille Anglais seraient bientôt détachés de la
« garnison de Cadix pour joindre lord Welling-
« ton était une raison de plus pour que Masséna
« ne mît aucun retard dans sa marche, et on
« ajoutait que les espions du gouvernement
« français à Londres faisaient connaître que l'in-
« tention des Anglais était d'abandonner la
« péninsule, et de s'embarquer aussitôt qu'ils se-
« raient vivement poursuivis. » Il est à remar-
quer que le nombre de l'armée alliée, tel qu'il
est représenté plus haut, correspondait parfaite-
ment avec l'effectif de nos forces dans le com-
mencement de l'été; et il n'y a aucun doute
qu'au moment où Bonaparte écrivait on avait
l'intention, sinon en Portugal, tout au moins à
Londres, d'abandonner la partie, comme étant
inutile, et au-dessus des moyens que l'Angleterre
pouvoit consacrer à la soutenir.

Par la teneur de cette communication nous
étions portés à croire que Masséna, ainsi que je
l'ai déjà donné à entendre, s'était engagé dans

une série d'opérations que son jugement condamnait, et qu'il était réduit maintenant à la triste alternative de tout abandonner aux chances d'une bataille, ou de conserver sa position, malgré les nombreuses privations qu'il éprouvait, jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles instructions de Paris. Si avant sa défaite à Busaco, ou tout au moins après que cet événement eut lieu, il eût borné ses prétentions au nord du Portugal, en gardant la ligne du Mondego pendant l'hiver et en détachant un corps pour occuper Oporto, il se serait rendu maître d'une partie du royaume; et s'il se fût contenté des succès obtenus à Ciudad-Rodrigo et à Almeida, il aurait acquis la réputation d'avoir achevé une campagne assez brillante. Mais il avait perdu l'occasion : il avait été repoussé à Busaco; il avait traversé le Mondego avec la certitude que ses communications deviendraient de jour en jour plus incertaines; il voyait que toute la milice portugaise se levait sur ses derrières, et pourtant il abandonnait ses malades à Coïmbre sans y laisser une garnison suffisante pour les protéger. Il n'avait pas fait tout cela afin de nous poursuivre plus vigoureusement, car sa marche fut si lente que ni nos traîneurs ni nos bagages n'en souffrirent, et il restait maintenant vis-à-vis de nous dans une inaction complète. Il est impos-

sible d'imaginer qu'un homme du caractère de Masséna eût agi ainsi, s'il n'y avait été contraint ; c'est à cette raison que, sans hésiter, nous attribuâmes les actes de notre adversaire. Nous eûmes quelques raisons de croire qu'il avait expédié des courriers, soit pour demander des renforts, soit pour avoir de nouvelles instructions ; afin d'agir d'une manière conforme à la tournure que les choses avaient prise ; et en conséquence nous présumâmes que le même système de temporisation se prolongerait encore quelque temps. Quant aux renforts, en supposant qu'on lui en accordât, ils ne pouvaient pas arriver de suite : il est vrai que l'armée française de la Galice, alimentée par les troupes stationnées en Castille, devenait formidable, et que l'espace entre la Galice et le camp de Masséna pouvait être facilement franchi en quinze jours ; mais il n'était pas à présumer qu'on retirât les garnisons de ces deux provinces avant que d'autres vinssent les remplacer, et nous n'avions aucune idée qu'on fût en mesure d'exécuter de pareils mouvements. Le ministre d'Angleterre à Lisbonne, sir Charles Stuart, nous informait bien que quaranté mille hommes traversaient l'Espagne ; mais nous apprimes positivement qu'il n'y avait que neuf bataillons d'infanterie et deux mille hommes de cavalerie qui fussent en marche de Vittoria vers

la frontière de Portugal. Il était du reste dans les choses possibles que le blocus de Cadix fût interrompu, et que l'armée qui y était employée, se réunissant au corps de Mortier, et forte alors de vingt-cinq mille hommes, entrât dans l'Alentejo. Si à ce nombre on ajoutait vingt mille hommes pris sur la route de la Galice à Oporto, nous devions nous attendre alors, avant qu'il fût longtemps, à quelque chose de sérieux. Mais quelque judicieuses que fussent ces mesures en elles-mêmes, il n'y avait rien qui pût nous donner à craindre qu'on s'occupât à les mettre à exécution; au contraire nous fûmes portés à préjuger par un concours de circonstances diverses que les projets de Masséna tendaient plutôt vers un mouvement rétrograde que vers un mouvement en avant, et qu'il ne différerait de prendre ce premier parti que parcequ'il attendait la sanction de son maître, afin de mettre sa responsabilité à couvert.

Les avant-postes portugais ayant poussé jusqu'à Leiria et la garnison d'Abrantès incommodant sérieusement les Français, ceux-ci se portèrent en force sur Salvaterra, où ils réussirent à jeter un pont sur le Tage et à s'ouvrir la province de l'Alentejo. Les Français en exécutant ce mouvement avaient peut-être pour but de se procurer les ressources qu'ils ne pouvaient

tirer du nord ; mais comme le bruit courut en même temps qu'ils se proposaient d'attaquer Abrantès, il nous paraissait probable que Masséna voulait se ménager la ligne de l'Alentejo afin d'assurer sa retraite. Toutefois Abrantès étant bien approvisionnée et ayant une bonne garnison, nous avions peu à craindre pour elle, à moins cependant qu'elle ne fût attaquée par une force supérieure à celle dont l'ennemi pouvait raisonnablement disposer, sans dégarnir la ligne qui faisait face à la nôtre ; et d'ailleurs nous réfléchîmes que s'il faisait sa retraite par l'Alentejo il n'avait à prendre qu'une seule route que nous pourrions facilement couper si nous nous sentions assez forts, et que dans tous les cas il nous restait la faculté de le harasser d'une manière terrible pour lui. Cependant je dois avouer franchement que les desseins de Masséna étaient aussi impénétrables pour nous qu'ils étaient vagues et indéterminés pour lui-même ; et en conséquence nous nous bornâmes à attendre l'avenir, non dans l'oisiveté, mais dans une vigilance continue, sur nos collines inexpugnables.

Nous agitâmes la question de savoir si, en prenant l'offensive dans cette circonstance critique, il n'en résulterait pas quelques avantages favorables. Ceux qui étaient pour l'offensive prétendaient que le nombre des Français s'était

beaucoup diminué; qu'ils n'avaient plus la même confiance ni la même ardeur; que les soldats et les chefs se méfiaient mutuellement les uns des autres; et que si nous attaquions vigoureusement dans un pareil moment, l'ennemi ne résisterait pas et qu'il s'ensuivrait une victoire plus complète que celles que nous avions remportées dès le commencement de la guerre. Lord Wellington, heureusement pour la cause dont il était le principal soutien, ne se laissa point séduire par ces raisonnements. La plus haute évaluation probable des pertes de tous genres faites par les Français ne montait qu'à quinze mille hommes, de manière qu'il leur restait encore quarante-sept mille hommes; et comme nous ne devions pas prétendre à leur en opposer plus de cinquante au-delà des lignes, il ne pouvait résulter aucun avantage de notre supériorité numérique. Il fallait de plus considérer que l'armée française était composée de vétérans, tandis que la nôtre ne comptait en grande partie dans ses rangs que des nouvelles levées portugaises et des Espagnols mal exercés et mal commandés, dont un grand nombre n'avaient jamais vu le feu. Bien que les Portugais se fussent conduits courageusement à Busaco, et que nous fussions disposés à placer en eux autant de confiance que le méritent des soldats encore imparfaitement disciplinés, nous

ne devions pas espérer qu'ils manœuvreraient avec autant de régularité que les vieilles troupes qui leur étaient opposées, sur un terrain aussi accidenté que celui que nous occupions. En outre, si nous commencions l'attaque, il fallait le faire sans artillerie, attendu que toutes les routes étant détruites et la face des collines couverte d'escarpements, il n'y avait pas moyen de s'avancer tant que l'ennemi resterait devant nous pour s'opposer à nos progrès. En supposant l'ennemi battu, ce qui était encore plus que douteux dans ces circonstances, nous n'aurions pu y réussir sans éprouver une perte considérable qui serait tombée sur nos meilleurs soldats, parcequ'eux seuls se seraient maintenus dans leurs postes ; et si la victoire n'avait pas été complète, s'il n'en était pas résulté une déroute totale et la dissolution de l'armée ennemie, quel en aurait été l'avantage ? Masséna se serait retiré dans de fortes positions, nous aurait disputé chaque pouce de terrain, et finalement aurait rejoint les renforts qui se trouvaient sur ses derrières, tandis que nous nous serions affaiblis et que nous aurions épuisé nos ressources pour obtenir un avantage momentané. Il n'était pas impossible non plus que, tandis que nous serions occupés à poursuivre Masséna, d'autres corps s'avançassent sur les lignes qui seraient trouvées dégarnies, et vinssent à les forcer.

La destruction de ce maréchal et de son corps d'armée aurait-elle alors compensé un pareil malheur? Par toutes ces considérations, et d'ailleurs convaincu que toute chose allait aussi bien que possible, lord Wellington se détermina à suivre le système défensif qu'il avait adopté; et la suite prouva qu'il avait bien vu, et qu'il ne s'était point trompé sur les résultats qu'il attendait.

Pendant ces intervalles de repos nos soldats, ainsi que leur chef, ne restèrent pas oisifs. Les premiers s'occupaient à construire de nouveaux ouvrages et à renforcer ceux qui étaient déjà construits, de sorte que les lignes devinrent un modèle aussi parfait de fortifications qu'il est possible à la nature et à l'art de le produire. Lord Wellington était infatigable pour améliorer la condition de son armée, et ses efforts étaient trop bien dirigés pour qu'ils ne fussent pas couronnés par le succès. Les troupes portugaises se trouvant alors amalgamées avec les Anglais prirent d'eux des leçons qui leur furent utiles dans les campagnes subséquentes; et Beresford, à qui le mérite de leur première instruction devait être entièrement attribué, se vit par-là relevé de toute responsabilité future à leur égard. Chaque jour amenait de nouvelles améliorations parmi ces troupes, et le général fut bientôt récompensé de ses peines

par la conviction qu'il pouvait presque autant compter sur elles que sur ses propres soldats. Les soins de lord Wellington s'étendaient non seulement à pourvoir ses troupes de tout ce qui leur était nécessaire, mais encore à leur procurer des récréations. Les provisions étaient fort abondantes ; le vin sur-tout ne manquait pas, et on trouvait à se divertir aussi bien sur le théâtre de la guerre que si l'on eût habité l'Angleterre. Les officiers civils et militaires de tous les rangs, depuis le commandant en chef jusqu'au dernier subalterne, se procuraient hors les heures destinées au service les plaisirs de la chasse et de la pêche ; en un mot jamais armée en face de l'ennemi ne jouit d'un pareil repos et ne trouva comme la nôtre les moyens de réunir aux périls de la guerre les agréments de la vie champêtre. Il est inutile d'ajouter que la sécurité de lord Wellington produisit le meilleur effet sur les troupes, et que le moral de l'armée fut soutenu moins encore par le calme et les agréments de la situation présente que par les espérances que cette sécurité donnait pour l'avenir.

Parmi les lettres qui tombèrent entre nos mains nous fûmes assez heureux pour intercepter celle qui contenait le rapport de la bataille de Busaco. Elle était adressée à Berthier sous la forme d'une communication semi-officielle. C'était

une dépêche assez curieuse ; et à tout prendre elle renfermait plus de vérité et de franchise qu'on n'en trouve ordinairement dans les rapports français. Masséna convenait qu'il avait été repoussé dans les deux tentatives qu'il avait faites pour s'emparer de nos positions , et avouait avoir perdu quatre mille hommes , dans le nombre desquels se trouvaient plusieurs officiers de mérite qu'il priaît Berthier de remplacer sans délai : du reste il ne dissimulait pas le nombre des troupes qu'il avait employées , nombre tel que lord Wellington l'avait supposé. Toutefois il commettait une erreur en disant que le corps de Regnier avait été opposé à une colonne serrée de vingt mille hommes sous les ordres de Hill , tandis qu'il était connu de toute l'armée que notre général n'avait jamais approuvé ce genre de formation de colonne ; qu'il avait réussi à renverser les corps français rangés en colonnes serrées à Vimiera , à Talavera et à Busaco même , et qu'il n'était guère probable que lui-même adoptât dans aucun cas une pareille formation. Mais cette manière de combattre était tellement en faveur parmi les généraux français qu'ils n'avaient aucune confiance dans toute autre méthode , et quand Masséna faisait son rapport il croyait sans doute tout ce qu'il écrivait.

C'est ainsi que le temps s'écoula depuis le com-

mencement d'octobre, époque où nous primes position dans les lignes de Torres-Vedras, jusqu'au milieu de novembre que nous les quittâmes. Des bruits de différente nature parvinrent jusqu'à nous pendant cet intervalle ; mais nous ne leur donnions que le degré de croyance qu'ils méritaient, et il était rare qu'ils exerçassent une influence durable sur notre manière de voir ou sur nos espérances. Un fait cependant nous confirma dans l'idée que l'ennemi n'était point dans une heureuse situation ; c'était la désertion journalière qui régnait dans son armée, désertion qui fut telle que dans une seule semaine nous reçûmes jusqu'à deux cent cinquante déserteurs. Cependant elle se ralentit dans les derniers temps, et j'avoue à regret que nous n'en étions pas nous-mêmes exempts. Mais ce qui contribuait le plus à entretenir notre gaieté, c'étaient les petites fêtes qui se célébraient de temps à autre parmi nous, et dans le nombre desquelles je mentionnerai celle qui eut lieu après l'arrivée d'un messager du roi, apportant des croix et des médailles pour l'armée. Je n'oublierai pas non plus la plus intéressante de toutes, celle de Mafra, donnée le 7 novembre à l'occasion de la réception solennelle du maréchal Beresford dans l'ordre du Bain : la cérémonie se fit avec beaucoup de décorum, et répandit une satisfaction

générale parmi les officiers anglais et les habitants. Toutefois nous ne tardâmes pas à sortir de notre inaction grâce à une nouvelle à laquelle nous nous attendions peu, et qui, nous arrivant brusquement, nous causa une surprise que je n'entreprendrai pas de peindre.

Nous fûmes informés, le 13 novembre, qu'un renfort de quinze à vingt mille hommes venait rejoindre l'armée de Masséna, qu'il avait déjà passé la frontière, et que l'avant-garde arrivait à Sabugal. Nous savions alors que l'ennemi s'occupait activement depuis quelque temps à construire à Santarém une grande quantité de bateaux, lesquels, avec d'autres déjà achevés dont il s'était emparé, étaient montés sur des roues et en état d'être transportés par-tout où l'on en aurait besoin. Tandis que nous étions incertains si Masséna méditait une retraite ou s'il se disposait à faire une tentative sur le fort de Lisbonne par l'autre côté du Tage, nous fûmes informés qu'on n'apercevait plus un seul homme ni aux avant-postes ni le long de la ligne qu'avaient occupée les Français. Ce fut dans la nuit du 14 qu'ils s'ébranlèrent ; mais personne ne put s'assurer si cette manœuvre s'était exécutée à la hâte, et si elle avait pour but d'abandonner le Portugal ou seulement de choisir des quartiers d'hiver pour l'armée. Ce mouvement fut si prompt et si

imprévu que nous en fûmes remplis d'étonnement, et qu'il fit naître à-la-fois une foule de conjectures.

La principale, et celle qui peut-être était la moins dénuée de probabilités, était que Mas-séna désespérant du succès, au moins pendant cette saison, s'était déterminé à se retirer en Espagne ; que ses bateaux montés étaient destinés à remplacer les ponts sur le Zezère, ou, en cas de besoin, à être employés sur le Tage, et qu'en même temps il rétrogradait par Thomar et Estrada-Nova afin de rencontrer et d'emmener avec lui le corps qui était arrivé à Sabugal. Cependant on objectait à cela que rien ne justifiait la nécessité absolue d'une mesure qui, indépendamment de l'abandon du Portugal, devait produire le plus mauvais effet pour les intérêts des Français en Espagne ; et cette objection n'était pas moins solide que la proposition qu'elle tendait à combattre. L'armée, il est vrai, devait avoir épuisé les ressources qu'offraient les limites de ses positions, et il devenait alors nécessaire de changer de place afin de rencontrer le corps qui était en marche pour la rejoindre et de profiter des approvisionnements qu'il apportait probablement avec lui ; mais une retraite en Espagne, si l'on y réfléchissait mûrement, était improbable. Cette supposition abandonnée, il fallut en faire d'autres.

On supposa d'abord que Masséna ayant deviné que nous étions informés du renfort qu'il attendait avait craint que nous ne fissions des dispositions pour l'attaquer avant son arrivée, et qu'il prit en conséquence la sage précaution de reculer sur un terrain plus avantageux pour y opérer sa jonction; ensuite, et ceci était l'opinion générale, on soupçonnait qu'il avait l'intention d'essayer de réduire Abrantès en la bombardant, d'autant plus qu'en se rendant maître de cette place il se procurait ce qui lui était nécessaire pour suivre un plan dont la faiblesse de ses ressources venait d'arrêter l'exécution. C'est pour cela que nous pensions que l'armée française allait prendre position derrière le *Zézère*, d'où elle opposerait une violente résistance aux efforts que nous pourrions faire pour secourir une forteresse dont la possession lui présentait des avantages incalculables, quand elle se trouverait en mesure de marcher sur la capitale.

Depuis long-temps Abrantès avait été mise dans un excellent état de défense; elle avait pour garnison deux régiments de ligne et trois de milice; et quand bien même elle eût été réduite à ses seules ressources; tout donnait lieu à espérer qu'elle tiendrait long-temps et honorablement. Ce n'était cependant pas la première fois que nous avions des craintes pour sa sûreté; et

c'est pour cela que nous avions pris des mesures pour la mettre à l'abri de tout risque et de toute insulte. Le général Fane avec une brigade de cavalerie portugaise, suivie de quelques canons, et d'un obusier, avait traversé le Tage à Lisbonne avec l'ordre de marcher le long de la rive méridionale du fleuve, et de détruire, s'il le pouvait, tous les bateaux qu'on construirait à Santarem et ailleurs. Il avait exécuté cet ordre et dirigé une canonnade vive et prolongée sur la flottille en construction de l'ennemi; mais son obusier ayant été démonté, les boulets ne causèrent pas grand dommage: et comme il ne fit aucun usage des fusées à la Congrève, bien qu'il eût pu s'en servir, l'ennemi réussit à achever ses constructions de bateaux, et à se procurer les moyens de traverser les rivières quand il le voudrait. Ceci était d'autant plus à regretter que tous les ponts avaient été soigneusement détruits sur les derrières de l'ennemi, qui d'un côté se trouvait enfermé par des rivières sans gués, et de l'autre par des lignes qu'il ne pouvait franchir; mais il n'y avait plus de remède, et Fane voyant que ses efforts étaient inutiles prit ses cantonnements sur la rive opposée de Santarem aussitôt que la retraite des Français commença. Il se trouvait alors dans le cas de rendre d'importants services à la garnison d'Abrantès si elle eût été attaquée.

Le mouvement de l'ennemi commença par la droite de sa ligne et s'effectua sur Ribaldeira, Sobral et Villa-Franca, de manière que le premier signal nous fut donné par la division du général Campbell qui était sur notre gauche. Lord Wellington envoya de suite un exprès à l'amiral Berkeley, pour l'inviter à lui envoyer les chaloupes et les embarcations de sa flotte, afin d'avoir la facilité de faire passer sur la rive gauche du Tage le corps du général Hill ou tout autre qu'il désignerait. Il ordonna en même temps à la division Crawford de se porter des hauteurs d'Arruda sur Alenquer, et au général Hill de se diriger d'Alhandra sur Villa-Franca, prescrivant à l'un et à l'autre d'agir avec prudence et de conserver entre eux autant que possible une ligne parallèle. Le 15 on s'aperçut que toute l'armée ennemie marchait sur la grande route bordant le Tage, laissant seulement un petit nombre de troupes pour défendre le passage qui conduit d'Alcantara et de Rio-Major à Santarem. Dès que cette disposition fut connue, la division du général Spencer se jeta entre Sobral et Alenquer, tandis que Crawford, s'avancant à grands pas de cette dernière ville sur Villa-Nova et Azembaja, découvrit l'arrière-garde ennemie prenant position entre ce bourg et Cartaxo. Ces derniers mouvements eurent lieu le 16,

le jour même où le quartier-général fut établi à Alenquer; mais comme il était de la plus haute importance de connaître les desseins de l'ennemi avant de nous aventurer davantage, l'ordre fut donné de faire halte le 17 afin de recevoir des nouvelles du général Fane, qui se trouvait dans une position à pouvoir nous fournir d'excellents renseignements sur les mouvements de Masséna.

Ces renseignements ne tardèrent pas à arriver; ils étaient de nature à nous faire croire que l'ennemi continuait sa retraite au-delà de Santarem et qu'il ne laissait derrière lui qu'une forte arrière-garde pour couvrir son mouvement. Il est bon de faire observer ici que la position de Santarem est très forte; qu'elle ne peut être tournée que par une armée nombreuse, et cela avec une grande perte de temps et les fatigues d'un long détour. C'est pour cela que nous fûmes loin d'éprouver des regrets de ce que Masséna n'avait pas jugé à propos de nous y présenter la bataille; d'autant plus encore qu'en abandonnant cette position il nous laissait maîtres de secourir Abrantès; et de jeter dans cette place une force suffisante pour agir efficacement sous la protection de ses batteries sur les flancs de l'ennemi. Cette considération engagea lord Wellington à établir son quartier-général à Santarem, à faire avancer Crawford sur le front de notre ligne, et à réunir toute son ar-

mée dans la même direction, à l'exception du seul corps de Hill, qui, traversant la rivière en bateaux à Veelada et revenant par le pont au-dessous d'Abrantès, serait à même de harasser l'ennemi, de gêner ses communications, et de nous rendre de grands services dans les opérations projetées. Nous devons d'autant plus compter là-dessus que Masséna n'était maître que d'un seul pont sur le Zézère; et comme il ne pouvait faire avancer son armée que par une seule route, il n'était guère probable qu'il pût le faire assez rapidement pour n'être inquiété ni d'un côté ni de l'autre.

Les troupes ayant commencé leur mouvement dans ces différentes vues, nous ne tardâmes pas à découvrir que le premier rapport du général Fane, relatif au projet qu'il attribuait à l'ennemi, ne se réaliserait pas, et que ce dernier avait pris position dans un endroit où nous imaginions qu'il continuerait sa retraite. Crawford trouva Santarem occupée par des troupes qu'il crut d'abord appartenir à l'arrière-garde, mais qui ensuite furent reconnues pour faire partie du deuxième corps qui avait pris ses cantonnements dans cette ville et ses environs. Cette nouvelle engagea lord Wellington à faire les dispositions suivantes. Il établit son quartier-général à Cartaxo avec la division de Spencer; la cavalerie du

général Cotton fut envoyée en avant pour rejoindre la division légère ; la brigade du général Anson se porta sur la route d'Alevantre et de Rio-Major, et les quatrième et cinquième divisions se fixèrent à Alenquer et à Sobral, tandis que les troisième et sixième restèrent stationnaires à Torres-Vedras et à Ribaldeira.

A peine notre armée eut-elle pris position dans ses nouvelles lignes que nous fûmes informés assez positivement que l'ennemi se renforçait, et qu'il se disposait à se ménager des quartiers d'hiver commodes et à s'assurer du côté d'Abrantès les renforts et les convois de vivres qu'on lui destinait. Le deuxième corps s'étant emparé de Santarem, le huitième prit possession de la ligne des cantonnements sur la droite, s'étendant de Torres-Vedras à Thomar. Une partie du sixième corps s'établit dans cette dernière ville, et environ quatre mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers passèrent le Zézère pour construire une tête de pont : car le pont était presque achevé, bien qu'on continuât à construire des bateaux à Santarem, et qu'on en vit naviguer sur la rivière dans toutes les directions. On disait que l'avant-garde des renforts que l'ennemi attendait était arrivée à Pinhel, après avoir été engagée dans une action très vive avec le corps du général Silviera : ce

dernier, l'ayant en quelque sorte surprise à Valverde, lui avait tué trois cents hommes et fait quelques prisonniers; mais il ne put s'aventurer à poursuivre ses succès, attendu qu'il fut informé que cette avant-garde précédait un corps de quinze mille hommes. Après cet engagement il se retira au contraire très prudemment derrière le Douro; et les Français, laissant un détachement pour l'observer, s'avancèrent sur l'armée de Masséna. Nous conclûmes de toutes ces particularités que Masséna n'était pas disposé à évacuer le Portugal, mais qu'il resterait où il était jusqu'à ce que l'arrivée de nouveaux renforts et une saison plus favorable lui permissent de reprendre l'offensive.

Le temps s'écoula jusqu'en décembre sans que rien vint troubler notre tranquillité : il est vrai que l'inclémence de la saison et les pluies continuelles étaient peu favorables aux opérations militaires; mais quand ces obstacles cessèrent d'exister, la politique des deux généraux anglais et français les empêcha de rien entreprendre avant l'année suivante. Dans ces entretiens nous recevions des nouvelles d'une source qui en garantissait l'authenticité, et toutes tendaient à fortifier l'opinion que nous avions que nous serions appelés à faire un nouvel effort dans le printemps pour sauver le Portugal. De tous les

bruits qui nous parvenaient ceux qui nous intéressaient directement sont seuls utiles à supporter, et je vais les donner dans l'ordre où ils nous arrivèrent.

Nous apprîmes qu'une partie des renforts de l'ennemi, dont Silviera avait rencontré l'avant-garde, communiquait maintenant avec la ligne de Masséna, et que ces nouvelles troupes s'étaient postées entre l'extrême droite de Leiria et l'extrême gauche de Santarem. On n'était pas d'accord sur le nombre des renforts; quelques personnes le portaient entre quinze et vingt mille hommes, d'autres bien moins haut : quoi qu'il en soit, il n'y avait que cinq mille hommes d'arrivés, et on ignorait où se trouvait le reste. A ce qu'il paraît ces troupes s'étaient avancées par suite d'un mouvement qui avait été effectué par le neuvième corps sous les ordres de Drouet. Ce corps prenant possession des postes et des cantonnements établis sur la frontière, qui jusqu'alors avaient été occupés par des détachements de l'armée de Masséna, offrit ainsi à ceux-ci l'occasion de rejoindre leurs différents corps. Nous n'avions aucune raison de croire qu'une partie de celui de Drouet fût alors employée en Portugal; on imaginait qu'étant sous les ordres de Joseph il ne pouvait pas sortir de l'Espagne à moins d'ordres positifs de Paris. Toutefois il

était certain qu'une des divisions de ce corps s'était portée sur les frontières de la province qu'il occupait, et qu'ainsi les trois corps d'armée de Masséna étaient au complet : en même temps on rapportait que d'autres corps qui avaient occupé la Castille, s'étaient retirés sur Madrid, et que cette province, débarrassée de la présence de l'ennemi, était de nouveau dans un état de révolte. Le brave partisan don Julian, dont les services à Ciudad-Rodrigo lui avaient mérité une réputation brillante, avait repris les armes, et il se préparait à attaquer Zamora, où l'ennemi n'avait laissé qu'une faible garnison. Enfin il était probable que si l'on n'envoyait pas promptement des troupes pour occuper les stations que Drouet avait abandonnées, cette partie de l'Espagne deviendrait plus hostile que jamais.

Quant au Portugal, nous sûmes que l'affaire de Silveira avait été engagée par un détachement qui avait été jeté sur le Coa pour protéger la marche du principal corps qui se dirigeait sur cette rivière par Sabugal, Caltello-Branco et Cardijos. Le général portugais, tout en jugeant qu'il était prudent de se retirer, avait conservé Francola, où il avait établi ses avant-postes; et l'ennemi continua de laisser un petit corps de troupes de l'autre côté du Coa afin de l'observer. Trant était parfaitement tranquille à Coïmbre, bien que son avant-garde,

sous les ordres de Wilson, se fût retirée dernière-
ment jusqu'à Espinhel, et que le mouvement
du général Hill sur la rive gauche du Tage se
fût arrêté à Chamuca. La nécessité de faire en-
trer ce dernier dans Abrantès n'existait plus ;
lord Wellington ne considérait pas d'ailleurs
qu'il fût prudent de l'y faire pénétrer tant que
l'ennemi ne manifesterait pas l'intention d'atta-
quer cette place ; et ces dernières démonstra-
tions indiquaient du reste qu'il n'avait en vue
que d'agir sur la défensive jusqu'à la fin de
l'hiver. Il était en outre évident que la marche
du général Hill avait sérieusement alarmé Mas-
séna pour les renforts qu'il attendait ; qu'il avait
perdu l'espoir de se rendre maître d'Abrantès,
et qu'il ne considérait cette place que comme
un épouvantail, puisqu'il avait détruit les routes
qui mènent de cette ville à Punhete, et essayé
d'intercepter toutes les communications entre
elles et le Zézère.

J'ai parlé jusqu'ici des dispositions de ce ma-
récchal en termes trop vagues peut-être pour leur
nature et pour les résultats qu'elles annonçaient.
La ligne que Masséna occupait était fort éten-
due, et était d'autant plus faible qu'on pouvait
y pénétrer presque sur tous les points, et que la
position de Santarem et des troupes qui y étaient
cantonnées était complètement isolée. Cepen-

dant, eu égard à certains désavantages dont nous étions menacés ; elle prouvait en faveur de celui qui l'avait choisie. Si nous avions été disposés à le forcer, il aurait fallu nous avancer à travers un pays plat, couvert d'eau, et laisser de nombreuses ouvertures par lesquelles un ennemi actif aurait pu pénétrer sur le derrière de nos lignes ; et comme les Français ne manquent ni de courage ni de vigilance, et qu'ils n'ignoraient pas les embarras où nous nous trouvions, il n'y a pas de doute qu'ils eussent su en profiter avantageusement. D'un autre côté Masséna occupait un pays riche en blé et en bestiaux, et il avait la certitude d'y faire vivre son armée aussi bien qu'en aucun endroit de l'Espagne. Ses communications avec son arrière-garde étaient maintenant assurées au moyen des troupes qu'il avait fait avancer ; ses flancs étaient également couverts, malgré la proximité d'Abrantès ; et comme la majeure partie des habitants qui s'étaient retirés à son approche étaient de retour chez eux, il y avait peu de difficultés à ce qu'il s'établît où il se trouvait alors. Mais si tel était son dessein, et qu'il voulût rester quelque temps tranquille, pourquoi continuer à rassembler de pareilles masses sur un seul point, tandis qu'elles eussent mieux vécu, dispersées dans des cantonnements éloignés les uns des

autres? Cette manière d'agir devait épuiser ses ressources, et ne concordait pas avec les principes d'une saine politique s'il pensait sérieusement à reprendre l'offensive. Ces questions étaient alors très importantes pour nous; des considérations non moins graves et non moins puissantes que ces questions elles-mêmes venaient s'y rattacher.

Il n'était pas présumable que l'ennemi essayât une seconde tentative sur Lisbonne, par un côté du Tage seulement; sans nous contester la possession de ce fleuve et de ses deux rives: il avait déjà trop souffert de sa négligence à ce sujet, et c'eût été folie de penser qu'il tomberait une seconde fois dans la même faute. Il ne fallait au contraire qu'une prévoyance ordinaire pour se convaincre qu'au moment de cette tentative l'ennemi ferait avancer un corps nombreux sur la rive gauche, et qu'il mettrait tout en œuvre pour endommager le port et couper les troupes que nous enverrions d'Almada. Il devint alors de la plus haute importance pour nous de choisir et de fortifier une position sur les deux rives du Tage. Ceci était d'autant plus urgent que la dernière tentative avait fait changer d'opinion l'amiral Berkeley, qui d'abord, lorsqu'il fut consulté la première fois, avait positivement affirmé que les lignes de Tor-

res-Vedras et les ouvrages extérieurs du fort Saint-Julien assureraient l'embarquement des troupes ; quels que fussent d'ailleurs le moment et les circonstances où il s'exécuterait , pensait maintenant qu'à moins que la droite et la gauche du fort ne fussent fortifiées , il ne pourrait s'effectuer sans danger si nous éprouvions quelques revers dans nos lignes. Influencé par cette considération , et convaincu en outre qu'une telle ligne de postes lui permettrait d'employer avec sécurité le corps de Hill , ou tout autre sur la rive opposée , lord Wellington se détermina à y établir une position retranchée , semblable à celle construite à Tórres-Vedras ; et dès le commencement de l'hiver , des ingénieurs , des artificiers et les troupes dont il put disposer , furent employés aux travaux qu'elle exigeait.

La nouvelle ligne de redoutes était d'une nature formidable ; elle s'étendait le long d'une langue de terre formée d'un côté par le lit de la rivière , et de l'autre par une courbure du rivage de la mer. On prit en outre le plus grand soin de renforcer les ouvrages avancés du fort Saint-Julien , et on transporta sur les deux ponts nos plus fortes pièces d'artillerie , principalement celles de 24 ; de sorte que nos moyens de défense furent portés au point de perfection dont ils étaient susceptibles , et que permettaient les obstacles

à surmonter. Toutefois il restait encore à savoir si, en cas de grands revers, toutes ces fortifications suffiraient pour couvrir la retraite d'une armée aussi nombreuse que celle de lord Wellington. Il n'y avait aucun doute que les deux rives du fleuve étaient bien gardées, c'est-à-dire que les nouvelles lignes formées autour d'Almada protégeaient efficacement la rive méridionale, tandis que les ouvrages du fort Saint-Julien couvraient la baie et le lieu de l'embarquement dans toutes les directions; mais la grande question n'était pas encore résolue. Était-il possible qu'une armée de quarante mille hommes échappât à un ennemi qui avait été assez puissant pour la chasser de la double ligne de Torres-Vedras jusqu'à la mer? Il était évident que des troupes infiniment supérieures aux nôtres pouvaient seules forcer nos premières lignes; et si l'ennemi parvenait à y réussir, toute opposition devenait désormais inutile : c'est pourquoi l'espérance la mieux fondée, non seulement d'un dernier triomphe, mais encore de notre salut; dépendait des succès que nous pourrions obtenir sur le champ de bataille. Nous ne pouvions guère en espérer à moins que nous ne reçussions des renforts en proportion avec ceux que pouvait recevoir l'ennemi; et bien que la fortune se décidât légèrement en notre faveur, nous ne sen-

times jamais mieux qu'alors le besoin de recevoir des secours d'Angleterre. Nous ne devions pas douter non plus que Napoléon ne sortit tôt ou tard de l'apathie où il semblait être plongé sur les affaires du Portugal; et il était plus que probable que, le retour du printemps amenant des renforts à Masséna, nous ne pouvions plus lutter contre son armée; que nous nous verrions contraints de rester dans nos lignes, et qu'il faudrait guerroyer, non pour conquérir, mais pour nous maintenir dans nos positions. Bien que nous eussions pratiqué auparavant avec succès cette sorte de guerre, nous ne devions pas espérer de le faire toujours, ce qui nous faisait ardemment désirer ou que Masséna fût dans la nécessité d'abandonner le Portugal avant l'arrivée de nouvelles troupes, ou que notre armée s'augmentât de manière à pouvoir offrir le combat avec quelque apparence de remporter la victoire.

Tandis que nous raisonnions ainsi, et qu'une partie de nos gens était employé aux fortifications, il ne se passa rien qui pût avoir aucune influence sur les résultats de la guerre. J'ai déjà fait mention de l'arrivée de cinq mille hommes dans les cantonnements de Masséna; ils faisaient partie d'une forte division qui avait pu se porter en avant par le mouvement du corps de

Drouet. Le reste de la division suivait de près la première brigade; mais arrivé au Zezère il fut forcé de rétrograder avec une perte de quelques centaines d'hommes, par suite des opérations de plusieurs bandes de guérillas qui agissaient sur ses côtés et sur ses derrières. Pendant quelques jours nous n'en entendîmes pas parler; mais nous sûmes ensuite qu'un corps d'armée avait paru sur le Coa, et qu'après avoir traversé cette rivière, il s'était dirigé sur la ligne ennemie: nous ne pûmes savoir si c'était le même corps qui, lorsqu'il eut atteint le Zezère, s'était retiré sans même ouvrir des communications avec Masséna; nous fûmes seulement informés qu'il se composait d'environ seize mille hommes, dont la marche était si régulière qu'on supposait qu'il protégeait un convoi: toutefois, nous conçûmes l'idée que le corps en question pouvait bien être composé des mêmes troupes qui d'abord avaient tenté de rejoindre Masséna, et d'une partie de celles de Drouet; et les avis que nous reçûmes confirmèrent cette opinion. Bien qu'elles fussent toutes très fatiguées, elles réussirent à atteindre leur destination; et c'est à cela que se bornèrent les renforts que Masséna reçut pendant l'hiver.

Ce maréchal attendait avec impatience de nouvelles instructions de Paris, où il avait expé-

dié le général Foy, avec l'état de situation de son armée et celui des positions qu'elle occupait *.

Cependant Masséna avait su habilement tirer parti de la position de Santarém en couvrant la face de cette colline par trois rangs d'abatis, et en faisant construire un retranchement pour le corps d'armée qui était chargé de la défendre. Je dois observer ici que cette position, bien qu'elle fût plus avancée que le reste de la ligne, et qu'elle fût, comme je l'ai déjà indiqué, presque isolée et détachée, ne présentait pas moins un poste avantageux à la défense de toute la ligne; car quoiqu'on pût facilement pénétrer sur d'autres points, de quoi cela aurait-il servi puisqu'on laissait derrière soi, au pouvoir de

* Je fais remarquer cette circonstance, parcequ'elle me fournit l'occasion de dire quelques mots au sujet de certains détails qui ont paru dans une *Histoire de la guerre de la péninsule*, écrite par le général Foy, histoire qui a fait quelque sensation en France. A son arrivée en France, le général fit publier dans le *Moniteur* diverses notes sur la conduite de ses frères d'armes et sur l'esprit et le moral de l'armée anglaise. Je suis loin de partager les opinions qu'il a manifestées. Il assure le public, par exemple, que les désertions étaient très fréquentes parmi nous et fort rares dans l'armée française, tandis que j'ai en mains la preuve matérielle que, dans l'espace de trois mois, nous reçûmes dans notre camp sept cent trente-trois déserteurs; mais, comme en ma qualité d'écrivain militaire je me trouve être son adversaire, j'éprouve une espèce de répugnance à pousser plus loin mes remarques sur la différence de nos opinions.

Note de l'auteur.

l'ennemi, un poste tellement fortifié par l'art et la nature, que toute tentative pour s'en emparer, sur-tout avec des moyens aussi médiocres que les nôtres, devenait difficile et plus qu'incertaine ? C'est ainsi que nous restâmes oisifs en face d'une ligne accessible sur tous les points, excepté un seul, parceque de ce point nos flancs et nos derrières se seraient trouvés exposés, si nous eussions tenté le combat par-tout ailleurs.

Il ne me reste plus qu'une circonstance à relater avant de terminer ce chapitre et l'histoire de la campagne de 1810. Le mois de décembre tirait à sa fin, lorsqu'un officier attaché à l'état-major de l'armée française, se rendant à Ciudad-Rodrigo déguisé en paysan, tomba au pouvoir d'une de nos reconnaissances qui le conduisit au quartier-général. Nous apprîmes de lui que Masséna n'avait reçu aucune nouvelle de France depuis son entrée en Portugal, et qu'il se trouvait dans la plus vive inquiétude de se voir ainsi privé de toutes communications et des moyens de recevoir des instructions. La mission de cet officier avait pour but d'aller à la découverte des troupes ou des courriers qui pouvaient être dirigés sur l'armée française afin de hâter leur arrivée ; et bien que cet homme dût nous inspirer de la méfiance, il s'exprimait avec tant de naïveté et de franchise que nous étions assez disposés

à ajouter foi à ce qu'il disait. Il nous informa que Masséna était résolu à ne pas attaquer nos lignes à moins qu'il ne fût renforcé par un corps de vingt-cinq à trente mille hommes ; et que si ce corps n'arrivait promptement il était décidé à se retirer en Espagne pour y passer le reste de l'hiver, en prenant la route de Castello-Branco et d'Alcantara. Voici quels étaient les avantages que ce mouvement devait amener : la concentration de son armée avec celles qui se trouvaient dans cette partie de l'Espagne et la reddition de Badajoz, qui le mettrait à même, au retour du printemps, de rentrer en Portugal avec deux grandes armées, dont l'une se porterait sur l'Alentejo, et l'autre sur la rive droite du Tage.

Notre prisonnier nous assurait encore que l'armée manquait d'approvisionnements, de munitions, de vêtements, et enfin de tout ce qui est nécessaire à l'entretien et au bien-être du soldat. Il affirmait que Masséna était fort mal avec ses généraux ; et qu'il n'y avait que Loison et Freire avec lesquels il vécût dans une espèce d'intimité ; que dix mille malades étaient dans les hôpitaux ; et que le complet de toute l'armée n'excédait pas quarante mille hommes.

Le seul fait que nous n'étions pas disposés à croire était celui relatif au projet de Masséna d'abandonner le Portugal ; il n'y avait aucune

nécessité de prendre une pareille mesure, tandis que des motifs raisonnables s'opposaient à ce qu'on la prît ; et nous penchions toujours à croire que s'il se retirait il s'arrêterait derrière le Mondego, d'où il essaierait d'entretenir libres les communications sur ses derrières, afin de se ménager le plus de territoire possible : ceci toutefois était subordonné aux circonstances ; car si l'ordre péremptoire de Paris lui était donné de s'avancer, il fallait obéir quoi qu'il pût en coûter. Dans ce dernier cas, nous savions par d'autres voies qu'il était décidé à sacrifier vingt mille hommes pour forcer nos lignes ; et bien que nous prévisions que cette tentative serait faite avec vigueur, nous n'étions pas en peine sur ses résultats, et personne dans l'armée n'avait la moindre inquiétude à ce sujet.

Tel fut l'état des choses pendant l'hiver de 1810. Les Français ayant pris la sage résolution de ne pas assiéger Abrantès, tout était tranquille de ce côté ; et Silviera, qui s'était retiré au-delà du Coa à l'approche des renforts, était de nouveau prêt à agir aussitôt qu'il en aurait l'occasion sur les derrières de l'ennemi. En même temps Trant et Bucellar étaient en alerte à Coïmbre, et Wilson qui avait abandonné Espenhel, s'était jeté avec ses soldats de l'autre côté du Mondego. Sous un rapport, nous re-

grettâmes que ce dernier mouvement se fût exécuté, attendu qu'il nous privait de recevoir des nouvelles directement, et qu'il fallait que nos estafettes fissent un long détour; mais il s'opéra dans la crainte que l'occupation prolongée d'Espenhel ne nous devint funeste. Quant aux Français, ils restaient, comme nous, parfaitement en repos. Leur position, ainsi que je l'ai dit, était bonne, et elle s'améliora encore bien davantage lorsqu'ils eurent pris possession d'une des rives du Mondego. Au moyen de cette occupation, non seulement les flancs de leur armée, mais encore les manœuvres de leur arrière-garde étaient presque entièrement libres. Toutefois, il existait diverses causes qui ne devaient pas tarder à troubler cet état de tranquillité, et à peine le printemps fut-il arrivé qu'elles éclatèrent.

Il serait injuste de terminer ce chapitre sans faire mention de l'habileté, de la vigilance et du zèle extraordinaire que déployèrent deux des branches de l'administration de notre armée : je veux parler du commissariat sous les ordres de sir R. Keunedy, et du service des officiers de santé, dirigé par le docteur Frank. Il n'entre pas dans mes attributions de m'ériger en panégyriste, mais comme la santé et la vie du soldat, ainsi que son bien-être et son entretien, dépen-

dirent des soins qu'il reçut des uns et des autres, je ne puis m'empêcher, en ma qualité d'adjudant-général de l'armée, de payer un tribut de reconnaissance à ces deux habiles chefs; et je dois de plus ajouter que lorsque le docteur Frank fut obligé de quitter l'armée à cause du mauvais état de sa santé, son départ fit naître les plus vifs regrets.

CHAPITRE XXII.

État des affaires sur la frontière méridionale. — Marche de Soult sur Badajoz. — Prise d'Olivença ; Badajoz est cerné. — Défaite du général Mendezabel et prise de Badajoz. — Campo-Major est réduit. — Masséna quitte Santarem et se retire sur l'Espagne. — Le maréchal Beresford marche contre Badajoz. — Attaque d'un convoi français à Badajoz. — Un corps anglais traverse la Guadiana, prend Olivença et cerne Badajoz. — Lord Wellington visite ce corps et lui donne des instructions pour le siège. — Il est rappelé vers le nord, où l'armée prend position près de Fuentes de Honoro.

Avant de suivre les mouvements de Masséna et ceux de l'armée anglaise, il est nécessaire de faire connaître au lecteur, aussi succinctement que possible, quelques événements qui venaient de se passer sur d'autres points de la péninsule.

Tandis que l'armée alliée était dans les lignes de Torres-Vedras et que son attention se portait exclusivement sur la défense de Lisbonne, Soult, ayant rassemblé treize ou quatorze mille hommes dans le midi de l'Espagne, s'était avancé sur Badajoz, dans le dessein d'opérer une diversion du côté de l'Alentejo, et d'ouvrir une communication par le Tage avec Masséna. Les généraux Ballasteros et Mendezabel, qui avaient remplacé la Romana dans l'Estramadure, se trouvèrent

hors d'état de résister à Soult; et le premier se porta sur Salvaterra et dans les plaines qui bordent la Guadiana, tandis que l'autre, laissant sept bataillons avec une brigade d'artillerie à Olivença, se retira de l'autre côté du fleuve. Olivença n'est pas une place très forte; mais quand bien même elle l'aurait été, la négligence de Mendezabel à l'approvisionner eût rendu ses fortifications inutiles : elle fut bloquée le 11 janvier, et le 22 la garnison se rendit par famine.

Ayant pris les mesures nécessaires pour faire de cette ville une place d'armes capable de protéger ses opérations futures, Soult pour cerner Badajoz fit avancer le 26 le corps de Mortier; l'infanterie opérant en même temps sur la gauche de la Guadiana, tandis que la cavalerie, sous les ordres du général Latour-Maubourg, manœuvrait sur la droite. L'investissement de cette place fut bientôt suivi du siège; la tranchée s'ouvrit le 28, et une attaque étant dirigée contre la fortification de Pardaleras; elle fut canonnée par les batteries de la Sierra del Viento et par l'enfilade d'une parallèle éloignée de deux cent cinquante toises. La brèche ayant été ouverte le 11 février on monta à l'assaut la nuit suivante, et la fortification fut emportée presque sans opposition.

Dès que le mouvement du maréchal Soult fut

connu à Cartaxo, lord Wellington envoya le corps de troupes espagnoles qu'il avait avec lui dans l'Alentejo, afin qu'il pût coopérer avec Mendezabel à protéger la frontière ; et il leur assigna une position au nord de Badajoz, dont la droite se trouvait protégée par le fort Saint-Christoval, et le front par le Gevora : c'était la meilleure position que ces Espagnols pussent prendre pour maintenir leurs communications avec la ville en cas qu'elle fût attaquée. Malheureusement le brave la Romana qui, plus que tous les généraux de sa nation réunis, avait obtenu et mérité notre estime et notre confiance, fut hors d'état d'accompagner ses troupes : il était attaqué alors d'une maladie sérieuse qui, le 27 janvier, termina ses jours. Toutefois elles atteignirent le 9 février leur position, dont les localités présentaient une source d'inquiétudes aux Français et de facilités aux assiégés en protégeant l'entrée des convois dans la place. L'ennemi jugea de l'importance qu'elle avait et se détermina à l'emporter à tout prix : l'imprévoyance du général espagnol ne tarda pas à lui en procurer l'occasion.

Deux obusiers, placés sur la rive opposée du fleuve, jetèrent quelques projectiles dans le camp espagnol. Quoiqu'il en résultât peu de mal les troupes s'en trouvèrent incommodées, et Men-

dezabel pour les mettre hors des atteintes de ces deux pièces leur fit faire un mouvement sur la gauche, de sorte qu'elles ne furent plus protégées par le fort Saint-Christoval. L'ennemi s'aperçut de cette faute et ne perdit pas un seul instant à en profiter. Mortier établit un pont volant sur la Guadiana au-dessus de la ville, et traversa le fleuve dans la nuit du 18, tandis que six mille hommes pris parmi les assiégeants passèrent un des gués du Gevora et attaquèrent les Espagnols au point du jour. La résistance fut aussi faible qu'on devait l'attendre de mauvaises troupes privées des avantages d'une bonne position ; et sur neuf mille hommes d'infanterie et une brigade de cavalerie portugaise, qui composaient le corps de Méndezabel, trois mille cinq cents hommes seulement échappèrent : trois mille hommes s'enfuirent à Badajoz où ils se renfermèrent, et cinq cents se retirèrent sur Elvas, sous les ordres de don Carlos de España.

Le siège se renouvela alors avec vigueur, et le gouverneur ayant été tué, le commandement fut dévolu au général Imaz, qui n'était pas disposé à suivre les traces de Palafox et d'Alvarez. Une brèche très imparfaite ne fut pas plus tôt ouverte que Imaz proposa de capituler ; et le 11 mars, au moment même où cet officier apprenait par une dépêche télégraphique que Masséna était en

pleine retraite et que des troupes étaient en route pour secourir la place, il en sortit avec neuf mille hommes, qui déposèrent leurs armes sur les glacis de la place devant un nombre égal d'infanterie française et de sept à huit cents cavaliers. Si ces hommes avaient eu la moindre énergie, Badajoz aurait été conservé, et tout le sang qui fut versé ensuite pour le reprendre aurait été épargné.

Mortier s'empessa ensuite de cerner Campo-Major avec un corps de cinq mille hommes d'infanterie et six cents cavaliers. Campo-Major est une grande ville frontière dont les fortifications d'abord passables, mais depuis négligées, tombaient actuellement en ruines. Il fallait au moins cinq mille hommes pour en former la garnison, et il n'y avait alors que deux cents hommes de milice sous les ordres du major Tallaia, du corps des ingénieurs portugais. Ses ressources en artillerie et en approvisionnements étaient aussi faibles que sa troupe était peu nombreuse : il n'y avait que cinq canons montés sur les remparts ; malgré cela il força l'ennemi à former un siège régulier, et ce ne fut que lorsqu'une brèche praticable fut ouverte au centre de la place qu'il consentit à ce qu'on lui parlât de capituler. Cependant voyant que ses fortifications étaient détruites et que l'ennemi se préparait à l'assaut,

il demanda un délai de vingt-quatre heures dans l'espoir que des secours lui arriveraient ; mais ne voyant rien paraître il abandonna la ville avec répugnance le 23 :

Dans ces entrefaites les événements se disposaient de manière à amener un prompt dénouement vers le nord du Tage. Bien que la nouvelle position de Masséna eût ramené pendant quelque temps l'aisance dans son armée, il était impossible qu'un pays déjà épuisé pût supporter encore long-temps la présence de soixante mille hommes, outre leurs chevaux et leurs bestiaux ; et cette vérité commençait à se faire sentir fortement au général français : ses malades augmentaient journellement, ses provisions devenaient de jour en jour plus rares, et il n'y avait plus moyen de se procurer aucune espèce de fourrages. De plus, les renforts qu'il avait attendus depuis si long-temps avec tant d'impatience n'étaient pas assez nombreux pour satisfaire à ses besoins ou à ses desirs, et il est de fait que les régiments qui arrivèrent ne furent pas suffisants pour remplir les vides que les chances de la guerre avaient causés. Masséna ne doutait plus que l'occasion de reprendre l'offensive fût perdue. J'ignore s'il regrettait de n'avoir pas tenté une attaque sur nos lignes lorsqu'elles étaient encore dans un état d'imperfection, et qu'elles

présentaient quelque chance d'être emportées ; mais ce dont je suis certain, c'est que peu après avoir pris position à Santarem il se préparait déjà à une retraite : des détachements étaient continuellement employés sur le Zezère à construire des ponts et à élever des retranchements pour les défendre ; ses malades et ses blessés étaient transportés peu à peu et avec de grandes précautions sur ses derrières ; et finalement au commencement de mars 1811 il ne restait dans son camp, outre quelques pièces d'artillerie inutiles, que les hommes et les chevaux en état d'être employés utilement, ainsi que les magasins, l'artillerie et les caissons qui leur étaient strictement nécessaires. Toutes ces dispositions furent faites avec tant d'adresse, qu'excepté la construction de deux ponts au lieu d'un sur le Zezère, nous fûmes dans une profonde ignorance sur tout ce qu'il avait fait, et nous continuâmes jusqu'à la fin à jeter des regards inquiets vers Abrantès, dont la sûreté nous donnait encore de vifs sujets de crainte.

On a vu que lorsque l'armée française quitta la position qu'elle occupait, en face des lignes de Torres-Vedras, la division du général Hill fut destinée à traverser le Tage afin d'ajouter à la sécurité de la garnison d'Abrantès, et de gêner les mouvements de Masséna s'il se décidait à faire

sa retraite par l'Alentejo ou à prendre la route de Punhète. Dès que les opérations de l'armée de Soult furent connues, le corps du maréchal Beresford traversa également ce fleuve dans le but de faire lever le siège de Badajoz et de secourir le corps espagnol qui était déjà vivement harcelé sur la frontière.

Beresford avait à peine commencé sa marche vers le midi que de certaines indications d'un mouvement de Masséna engagèrent lord Wellington à lui donner contre-ordre ; au lieu de marcher sur Badajoz il se dirigea sur Abrantès, où, repassant le Tage, il menaçait les postes ennemis de Punhète ; et une partie de sa troupe, sous les ordres de l'honorable général-major William Stewart, avait déjà obéi lorsque les projets de l'ennemi se développèrent soudainement. Dans la nuit du 5 mars Masséna abandonna sa position de Santarem, et, concentrant toute son armée vers Pombal, fit des démonstrations qui semblaient indiquer non seulement la volonté, mais encore l'impatience de décider du sort de la campagne par l'issue d'une action générale.

Le 6 mars notre quartier-général fut établi à Santarem, et les dispositions nécessaires furent faites pour poursuivre l'ennemi sur la route que le gros de son armée avait prise et pour le déloger des divers postes qu'il conservait encore

danç d'autres directions. La brigade du général Stewart passa le *Zeze*, et s'avança avec les quatrième et sixième divisions et une partie de la première vers Thomar, où les Français semblaient être d'abord disposés à se réunir en force; tandis que la division légère, protégée par le premier corps de hussards allemands et les dragons royaux, se portait rapidement sur Pombal. Il n'y eut aucun engagement à Thomar, l'ennemi reculant vers le Mondego dès que nos troupes se montraient; mais à Pombal on se battit, et l'on eut pendant quelques instants l'espérance que le combat s'engagerait davantage. Le 9 notre avant-garde tomba sur les fuyards, et réussit après une escarmouche assez vive à faire deux cents prisonniers. Le 11 les première, troisième, quatrième, cinquième, sixième divisions, et la division légère, se disposèrent à amener l'ennemi à combattre; mais Masséna au lieu d'attendre le choc se retira pendant la nuit, couvert par la cavalerie de Montbrun, par le sixième corps d'infanterie, et par une partie du huitième, dans la direction de Redinha. Le 12 nous aperçûmes une forte arrière-garde postée à l'entrée d'un défilé qui fait face à ce village; elle fut immédiatement attaquée par la troisième division d'infanterie, par la brigade portugaise du général Pack, et par la cavalerie; et après une résistance obstinée elle

fut chassée dans la plaine qui se trouve au-delà du défilé. Elle se retira ensuite sur une éminence où elle se rangea en bataille, mais elle fut aussi chassée de cette position ; et après avoir éprouvé quelque perte elle se retira finalement à Condeixa où le gros de l'armée s'était établi.

Les forces ennemies qui étaient rassemblées dans cette ville se composaient des sixième, huitième et neuvième corps ; c'était enfin l'armée entière de Masséna, à l'exception du second corps qui était encore à Espenhel. La position qu'elle occupait était extrêmement forte ; et comme on ne pouvait essayer de l'enlever de front sans faire des sacrifices beaucoup plus grands que l'opinion ou la politique de lord Wellington ne l'engageaient à risquer, des dispositions furent faites pour la tourner. La troisième division, sous les ordres du général Picton, fit un long et pénible détour sur la droite ; mais il réussit à se jeter sur la gauche de l'ennemi, qui se forma de suite en colonnes de marche et opéra sa retraite. De semblables mouvements eurent lieu successivement pendant plusieurs jours et amenèrent les mêmes résultats. L'ennemi ayant abandonné son projet, de faire traverser le Mondego à une partie de ses troupes pour se rendre à Coimbre, continua sa retraite sur une seule colonne par la route qui passe entre la rivière et

la Sierra de Estrella. Cette manœuvre lui fit négliger plusieurs positions avantageuses ; mais comme il prit soin de faire couvrir sa marche par sa meilleure cavalerie, par dix mille hommes d'infanterie, et par une brigade d'artillerie à cheval, sa retraite se fit en bon ordre et avec aussi peu de perte qu'une armée pouvait l'espérer en exécutant un mouvement semblable. Une fois seulement les Français furent en danger d'être forcés à une action générale qui manifestement devait tourner à leur désavantage. A leur passage du Ceira les alliés les pressèrent si vivement que pour sauver son armée Masséna fut obligé de sacrifier une grande partie de son arrière-garde, qui, s'arrêtant pour faire face, fut taillée en pièces, tandis que les colonnes s'échappèrent en laissant derrière elles quelques pièces d'artillerie et un grand nombre de bagages. Néanmoins il est très probable que toutes les précautions de Masséna n'auraient pu le garantir de sa perte, si nos provisions et nos munitions avaient pu suivre nos troupes dans la rapidité de leur marche ; mais le 19 nos colonnes étaient au dépourvu, et une halte de quelques jours fut nécessaire pour donner le temps à nos approvisionnements d'arriver.

Ayant été obligé de m'absenter de l'armée pendant trois mois à cause d'une maladie sérieuse,

je n'eus pas le bonheur d'être témoin de cette mémorable retraite; et je ne dois pas prétendre à donner des détails circonstanciés sur un sujet dont je ne puis parler que d'après les autres. Il suffit d'observer que Masséna s'échappa facilement et se dirigea vers une position sur les rives espagnoles de l'Aguada, après avoir donné des preuves nombreuses de sa capacité à diriger les mouvements d'une retraite, et non sans laisser derrière lui de tristes monuments de l'inhumanité de ses soldats. La route que l'ennemi parcourait était marquée par les débris fumants des chaumières, par des hameaux et des villes réduits en cendres, et par de malheureux habitants qui, ayant échappé au ravage des flammes, étaient abandonnés dans un état complet de souffrance et de misère. Quant aux actes de violence personnels qu'ils commirent, je ne me permettrai pas d'en tracer un tableau d'après des ouï-dire, et je me bornerai à penser que les Portugais cesseront d'être hommes s'ils oublient jamais cette indigne conduite de la part d'une armée qui entra dans leur pays en leur faisant des protestations d'amitié et des promesses de protection, auxquelles beaucoup crurent devoir ajouter foi. Les villes même où les généraux s'étaient établis ne furent pas épargnées : Torres-Novas, Thomar et Pernes furent saccagées la

veille de l'évacuation des troupes ; le couvent d'Alcobaça fut brûlé de fond en comble ; le palais de l'évêque et la ville entière de Leira éprouvèrent le même sort ; en un mot on aurait dit que ces hommes avaient résolu de faire un désert d'un pays qu'ils n'avaient pu conquérir, et que la guerre qu'ils prétendaient d'abord ne vouloir faire qu'aux Anglais, et à ceux qui se trouvaient en armes parmi eux, s'était tournée contre de paisibles habitants.

Ce fut à Sabugal qu'eut lieu le dernier choc avec l'ennemi, et il fut également honorable pour les armes anglaises. Le deuxième corps prit position le 30 avril, étendant sa droite au-dessus du pont et de la ville de Sabugal, et sa gauche le long de la route d'Afayates, de manière à disposer des gués du Coa vers la partie élevée de la ville. Lord Wellington fit ses dispositions pour attaquer ce corps de tous côtés au même instant, et sans une pluie qui survint malheureusement il est probable qu'il aurait été anéanti. Mais bien qu'il évitât d'être environné, il ne parvint à faire sa retraite qu'après avoir essuyé une perte énorme ; et cette circonstance donna l'occasion à une brigade de la division légère de soutenir pendant quelque temps une lutte inégale et d'accroître la réputation déjà bien méritée que ce corps distingué avait ac-

quise. Après cette affaire Masséna se retira en Espagne; Almeida fut bloquée; et lord Wellington, laissant le blocus de cette place à sir Brent Spencer et le soin de pourvoir à tout ce qu'exigerait le front de sa ligne, se porta sur Badajoz, où sa présence commençait à devenir indispensable.

On a vu que le maréchal Beresford s'était mis en mouvement pour faire lever le siège de Badajoz et pour arrêter les progrès de Soult dans l'Estramadure, lorsque la concentration inattendue des forces de Masséna à Pombal engagea lord Wellington à le rappeler à son secours; cependant lorsque toute espérance d'une affaire générale fut perdue, le maréchal se disposa le 17 à exécuter son premier projet. En conséquence il se mit à la tête des deuxième et quatrième divisions anglaises, de la division portugaise du général Hamilton, du treizième de dragons, de quelque grosse cavalerie, et de deux brigades d'artillerie, avec ces forces il traversa le Tage à Tanios, et se porta par la route de Ponte de Lor-Oralo et Pontalegre sur Campo-Major où il arriva le 25. L'ennemi venait d'évacuer cette ville, et l'on voyait encore un convoi considérable d'artillerie, de caissons et de mules chargées, sous l'escorte de trois bataillons d'infanterie et d'un régiment de cavalerie, se diriger vers Badajoz.

L'ordre immédiat de le poursuivre fut donné, et la cavalerie alliée ne tarda pas à rejoindre l'ennemi qui fit bonne contenance. Le général Latour-Maubourg qui commandait l'escorte forma son infanterie en carrés compacts, dont il fit soutenir la droite par sa cavalerie; mais une charge brillante exécutée par deux escadrons du treizième régiment de dragons, et dans laquelle un nombre égal de Portugais prit part, culbuta la cavalerie française, et nous mit momentanément en possession du convoi. Toutefois l'ardeur des vainqueurs les emporta trop loin; arrivés à la suite des fuyards jusque sous le canon de Badajoz, ils éprouvèrent quelque perte, et se trouvant en désordre fournirent aux carrés d'infanterie l'occasion de faire une bonne retraite. Le résultat fut que tout le convoi entra dans la ville avant l'arrivée de notre infanterie, laissant seulement entre les mains de nos dragons un obusier et deux caissons de munitions.

L'ennemi ayant ainsi abandonné toute la rive droite de la Guadiana, on chercha quels seraient les moyens à employer pour traverser ce fleuve afin de bloquer Badajoz avant qu'il fût approvisionné, ou que le dégât qu'il avait souffert pendant le dernier siège fût réparé. Il n'y avait que deux ponts, l'un à Mérida et l'autre à Badajoz, et les Français étaient maîtres de tous les deux;

un seul gué restait praticable dans cette saison, encore ne l'était-il que pour la cavalerie et se trouvait-il sous le feu du fort Jüramenha. Nous ne devons donc pas y compter et encore moins songer à en faire le seul canal de communication avec les divers corps de notre armée ; car à la première crue des eaux le passage se trouverait entièrement fermé, et le gué deviendrait tout-à-fait impraticable pendant un certain temps. On conçut l'idée de construire un pont sur des chevalets et de le placer sur un point convenable, tandis que cinq bateaux espagnols et quatre pontons qui se trouvaient alors à Elvas seraient transformés en radeaux, qui au besoin serviraient de ponts volants.

Il est inutile d'entrer dans de grands détails sur tous les obstacles que l'armée eut à vaincre avant d'effectuer le passage de la Guadiana. N'ayant à sa suite ni pontons ni les matériaux nécessaires à la construction d'un pont, elle fut réduite à se contenter de ce qu'elle trouva dans le pays et dans le misérable magasin d'Elvas ; et cela fut si insuffisant que de fortes ondées de pluie ayant enflé les eaux après que le pont de tréteaux eût été établi, tout fut entraîné et le travail pénible de plusieurs jours fut perdu. On se détermina enfin, pour ne pas perdre plus de temps, à passer les troupes sur des radeaux, et à construire

un pont après qu'elles auraient cerné la place. Cette résolution fut promptement exécutée. Les journées du 5 au 8 furent consacrées à faire passer les troupes au-delà de la rivière en détachements aussi nombreux que possible, et le dernier jour le maréchal Beresford établit son quartier-général dans un petit village sur la rive gauche. Il s'y était à peine établi qu'il fut attaqué, et cela avec un tel succès que la grand'garde de cavalerie fut surprise et détruite; mais une compagnie d'infanterie arrivant dans ces entrefaites, l'ennemi fut obligé de se retirer à son tour; non sans avoir essuyé quelque perte.

Avant que toutes nos dispositions aient pu être terminées, l'ennemi avait eu la facilité de garnir les retranchements, de réparer les brèches, et d'approvisionner Badajoz de vivres et de munitions. Mortier avait ensuite repris la route de Séville, non sans ajouter un nouvel obstacle aux progrès du siège en jetant une garnison de quatre cents hommes dans Olivença. Ces troupes ainsi enfermées, bien qu'insuffisantes pour défendre la place et pour nous donner des craintes sérieuses, en les considérant comme un poste placé sur notre flanc méritaient quelque attention; et le maréchal Beresford se décida à commencer ses opérations par se rendre maître d'Olivença.

L'attaque fut confiée au général Cole, qui arriva devant la ville le 11. Le 15, les batteries étant achevées, le gouverneur fut sommé de se rendre à des conditions honorables; et comme elles furent rejetées le feu commença, et avant midi une brèche praticable était ouverte: le gouverneur offrit alors de capituler, mais il essuya un refus à son tour. La canonnade recommença, et au bout d'une demi-heure la place se rendit à discrétion. Cette opération terminée le général Cole rejoignit le maréchal Beresford, qui, ayant établi sur le gué en face de Juramenha un pont de futailles, protégé par une tête de pont capable de contenir quinze cents hommes, se trouvait alors en position à Santa-Martha. Le corps d'armée de Cole s'y établit; et c'est de là qu'on prit les mesures nécessaires pour terminer l'investissement de Badajoz, pour forcer Latour-Maubourg à un mouvement rétrograde, et pour observer les mouvements de Soult qui ne négligeait rien pour ouvrir des communications avec la ville.

Les affaires en étaient à ce point lorsque Wellington arriva du nord le 20 avril, et donna l'ordre de commencer le siège de Badajoz. La grande difficulté était d'adopter un plan qui présentât quelque chance de succès, et qui n'exigeât pas en même temps la mise en œuvre de grands

moyens pour son exécution. Il était de la plus haute importance de réduire promptement cette place, parceque si on retardait plus de seize jours à ouvrir la tranchée, et à faire les dispositions nécessaires pour l'assaut, nous étions informés que Soult aurait alors les moyens nécessaires de la secourir. Pourtant jamais siège, dans les temps modernes, n'avait été entrepris avec des ressources aussi insuffisantes que les nôtres, soit en instruments de siège, soit en munitions et en artillerie. Lord Wellington avait ordonné, il est vrai, qu'on nous expédiât de Lisbonne ce dont nous avions besoin ; mais les moyens de transport manquant, la dixième partie du matériel qu'on avait demandé n'arriva pas à sa destination. Malgré ces désappointements les ingénieurs et les pionniers se mirent à l'ouvrage ; et les opérations relatives à l'ouverture de la tranchée devant le Pardaleras, le château et le fort Christoval, furent commencées le 22 avril.

Mais avant qu'on pût profiter de ces travaux, lord Wellington reçut une dépêche de sir Brent Spencer qui l'engageait à venir vers le nord d'où il était parti. Ayant donné ses ordres pour les opérations futures du siège, et recommandé au maréchal Beresford de risquer le combat en cas de quelque tentative de la part de Soult, lord Wellington quitta la Guadiana et arriva dans ses

positions près d'Almeida assez à temps pour faire face au danger dont son armée était menacée. Il convient que je donne ici la situation exacte de l'armée anglaise postée sur les rives de l'Aguada ; et comme mes observations particulières m'ont mis à même de le faire d'une manière précise, j'entre dans ces détails avec plus de plaisir que s'il me fallait, comme dans les dernières pages, puiser mes renseignements à des sources étrangères.

Nous avons établi notre principale position sur une chaîne de collines qui se prolonge entre les rivières de Duas-Casas et de Touron : notre droite, bien que placée directement sur Naval-d'Âvel, s'appuyait en quelque sorte sur la Coa ; mais l'espace qui sépare ce fleuve du village étant très difficile à franchir, il y avait peu de dangers à craindre de ce côté. Le centre de notre ligne s'étendait sur le sommet des collines dont je viens de parler, entre les villages de Fuentes de Honoro et de Villa-Formosa, tandis que notre gauche embrassant le fort de la Conception et Valde-la-mula faisait cercle autour d'Almeida, de telle sorte que, tout en occupant une position fort avantageuse, elle complétait le blocus de cette importante forteresse. Quelques mots suffiront pour faire connaître la manière dont les troupes étaient disposées. Le général Houstoun fut placé

avec la septième division sur l'extrême droite de la ligne ; la cavalerie était proche de lui, quoiqu'un peu plus en avant. Après la septième division venait la première, occupant un terrain avancé mais fort avantageux, d'où elle communiquait avec la troisième qui communiquait également avec la division légère, et celle-ci avec les sixième et cinquième divisions. Cette dernière, sous les ordres de sir William Erskine, formait l'extrême gauche de toute la ligne, tandis que le blocus d'Almeida se trouvait spécialement confié à la sixième commandée par le général Campbell. Chaque division et même chaque brigade était placée de manière à pouvoir au premier signal se porter, par des sentiers courts et directs, sur les points de la ligne qui seraient menacés ; et bien que nos deux flancs fussent fort éloignés l'un de l'autre, l'espace de trois heures de temps aurait suffi pour réunir sur un seul point les bataillons les plus reculés. Telle fut la situation locale de notre armée depuis l'instant où Masséna fit sa retraite vers la frontière jusqu'à la fin d'avril ; et elle resta telle jusqu'au moment où lord Wellington, après avoir examiné l'état des affaires dans le midi, revint diriger des opérations qui ne devaient plus se différer.

Lorsque Masséna se retira définitivement du Portugal, nous pensions qu'il serait hors d'état

pendant plusieurs mots de reprendre l'offensive. On répandait le bruit dans notre camp qu'il ne jouissait plus de la confiance de ses soldats ; on parlait d'une querelle qu'il aurait eue avec le maréchal Ney, dans laquelle son armée, qui penchait en faveur de ce dernier, aurait pris part, et on ajoutait qu'il ne tarderait pas à être rappelé et remplacé. Nous ne primes pas la peine de nous enquérir si ces rapports étaient vrais ou faux, et nous continuâmes à exercer la même vigilance sur le front de notre ligne et à maintenir avec le plus grand soin le blocus d'Almeida. Nous ne connaissions pas la position de l'ennemi aussi bien que nous avions d'abord supposé la connaître. Nous savions qu'il occupait Ciudad-Rodrigo et les environs ; que ses avant-postes s'étendaient le long de l'Aguada, et que même ses patrouilles le traversaient occasionnellement ; mais nous ignorions s'il avait réellement envoyé quelques unes de ses divisions dans les villes situées sur ses derrières comme on nous l'avait donné à entendre. Toutefois les desseins de l'ennemi furent expliqués dans les premiers jours de mai, et nous acquîmes la certitude que les bruits qui avaient couru sur la désorganisation de l'armée de Masséna étaient aussi dépourvus de vérité que sa prétendue mésintelligence avec ses soldats.

J'ai dit que le centre de notre ligne s'étendait le long des hauteurs, entre les villages de Fuentes de Honoro et de Villa-Formosa; il devient nécessaire que je fasse connaître ici les localités du premier de ces villages.

Fuentes de Honoro ne faisait pas à la rigueur partie de notre position; et bien qu'il fût occupé par les troupes légères des première et troisième divisions, soutenues par le septième régiment, on ne devait guère le considérer que comme un avant-poste. Cependant, malgré sa position avancée, il présentait tant de moyens de défense qu'il formait de fait le principal boulevard de notre ligne : cette opinion fut confirmée au moment où je parle par deux circonstances différentes qui montrèrent l'une et l'autre toute la sagesse du jugement de celui qui avait choisi ce poste. Aussi entrerais-je dans quelques détails topographiques sur sa situation.

Ce village est situé au fond d'une vallée, sur le bord d'un petit ruisseau : des éminences s'élèvent de chaque côté, et au milieu passe la grande route qui mène à Cadeja, à Gallegos, et de là à Ciudad-Rodrigo. Du côté de cette dernière ville se trouve un marais fort étendu qui est borné par un bois épais; et bien que le terrain y soit élevé comme sur les derrières du village, les troupes qui se seraient avancées dans cette direc-

tion auraient été exposées au feu destructeur de tous les autres points. Le village lui-même est parsemé de murs qui présentaient d'excellents retranchements pour l'infanterie, et qui même étaient à l'abri du canon, tandis que sur ses derrières s'élevaient des hauteurs rocailleuses pour protéger les troupes qui occupaient le village et pour leur offrir un asile assuré dans le cas où elles en seraient chassées. Le centre de notre ligne était rangé en bataille sur ces rochers, d'où au besoin il pouvait continuellement envoyer des renforts dans le village; et en supposant que l'ennemi parvint à s'en rendre maître, c'était là que les difficultés les plus insurmontables l'attendaient. Enfin, pour terminer en peu de mots, j'ajouterai qu'il serait impossible d'imaginer un poste qui offrit plus de sécurité pour la défense et qui assurât une supériorité aussi grande sur toutes les forces qui pourraient l'attaquer; un poste que sa situation rendit plus facile à défendre, plus commode pour opérer une retraite, plus important pour la ligne qu'il devait couvrir, et qui présentât d'une manière plus favorable un champ de bataille tout-à-fait séparé et indépendant de la position principale. Ce poste, ainsi que je l'ai déjà dit, était occupé par les troupes légères des première et troisième divisions; et dès que Masséna fut en état de com-

mencer les hostilités, il devint le théâtre d'opérations non moins sanglantes et non moins glorieuses que celles exécutées sur les collines de Busaco et dans les plaines de Talavera.

Avant de rendre compte des opérations qui marquèrent l'ouverture de la campagne, il ne sera pas hors de propos d'ajouter quelques remarques à celles que j'ai déjà faites sur l'état actuel de l'armée de lord Wellington, comparé à celui où elle se trouvait lors de l'ouverture de la campagne de 1810.

Dans le mois de février 1810 lord Wellington occupait à-peu-près les mêmes positions qu'aujourd'hui; son armée était la seule qui existât dans la péninsule, car les corps espagnols ayant tous été défaits successivement il ne restait d'autre force en état d'entrer en ligne que vingt-sept mille Anglais et un nombre à-peu-près égal de Portugais. Les uns et les autres étaient accablés par les maladies; et de plus les Portugais n'ayant pas encore fait leurs preuves on ne pouvait guère compter sur eux. L'ennemi venait de se rendre maître sans obstacle de l'Andalousie; Cadix était dans un état de blocus, et Regnier et Mortier, menaçant le Portugal par l'Alentejo, n'avaient à redouter que les misérables levées de la Romana. Masséna cernait Ciudad-Rodrigo avec soixante-dix mille hommes de vieilles troupes, et il n'y

avait aucune résistance sérieuse à espérer des forteresses gardées par les Espagnols.

Ce n'est pas trop dire d'affirmer qu'il y a peu d'hommes qui n'eussent jugé leur situation désespérée, s'ils se fussent trouvés à la place de lord Wellington. Il avait à lutter avec moins de cinquante mille hommes contre toutes les forces de l'empire français ; car il n'y avait alors aucune diversion dans le nord de l'Europe ni aucune perspective d'une nouvelle guerre. Il est vrai que sur ses derrières les lignes avaient été aussi soigneusement et aussi habilement fortifiées que le temps et les circonstances avaient pu le permettre, et que rien ne pouvait s'opposer à sa retraite. Mais, quelque formidables que fussent ces lignes, personne n'osait assurer qu'elles ne seraient pas forcées, si elles étaient attaquées par toutes les troupes françaises qui se trouvaient dans la péninsule ; et il est certain que dans ce moment les trois quarts au moins de l'armée désiraient de se rembarquer. Le Portugal, disait-on, n'a pas de postes assez solides pour permettre à trente mille Anglais d'en refuser l'entrée à l'armée française ; et songer à le défendre, maintenant que toute l'Espagne est subjuguée, est aussi absurde qu'il le serait de vouloir défendre les provinces isolées de la Galice, de l'Andalousie ou de l'Aragon. Il faut s'embarquer promptement, criait-on de tous

côtés, et encore devra-t-on s'estimer fort heureux si cette voie de salut ne nous est pas interdite. Notre chef était loin de partager cette terreur; et comme il faut que la postérité sache ce qui se passait alors dans son esprit, je n'hésite pas à faire connaître ses opinions telles qu'il me les a manifestées, et en me servant à-peu-près de ses propres expressions.

« Il n'y a pas de doute, dit-il, que j'ai entrepris
« une tâche extrêmement difficile, et elle le de-
« vient encore davantage maintenant que les ar-
« mées espagnoles sont anéanties et qu'il ne reste
« plus que la nôtre. Je crois cependant que je
« suis dans une situation telle que je puis me re-
« tirer et m'embarquer quand je le voudrai; et si
« cela est ainsi, plus je resterai, mieux ce sera pour
« la cause que j'ai embrassée et pour l'honneur
« du pays. Tiendrai-je dans mes positions jusqu'à
« la fin? cela dépendra des moyens qu'on em-
« ploiera pour m'attaquer. Quant aux difficul-
« tés qu'il y a de se procurer des vivres, même
« en petite quantité, je me flatte que les troupes
« qui seront employées contre moi ne seront pas
« assez nombreuses pour que je ne puisse en ve-
« nir à bout. Il m'est pénible de laisser les der-
«rières de l'armée ouverts du côté du Tage; et
« je serais mieux à même d'accomplir mes des-
« seins, si je n'étais pas dans la nécessité de com-

« biner mes actions, de manière non seulement à ce qu'il n'en résulte aucune perte, mais encore sans courir le moindre risque, afin de satisfaire le bon peuple anglais. »

Ces sentiments sont dignes de mémoire, si on les compare à ceux qu'on doit naturellement supposer que l'armée avait; et la tournure que prirent les événements offre la preuve de la justesse et de l'habileté des calculs de notre général. L'ennemi s'avança, il surmonta tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche, et nous nous retirâmes, comme nous l'avions décidé auparavant, dans les lignes de Torres-Vedras. Ce fut là, à une des extrémités les plus reculées de la péninsule, que lord Wellington fit halte, et qu'il resta jusqu'à ce que les effets de ses profondes combinaisons forcèrent l'ennemi de se retirer en Espagne.

Combien notre situation était maintenant différente! Au lieu d'agir seulement sur la défensive, nous nous trouvions engagés dans deux opérations actives de la plus haute importance; nous nous étions même aventurés à diviser notre armée devant ces mêmes corps qui menaçaient, il y a un an, de nous anéantir; nous nous occupions du siège de deux places de première ligne et protégeons les troupes qui en étaient chargées, en prenant position à l'entrée des deux grandes routes qui touchent à la frontière du Portugal.

C'est ainsi que le courage inébranlable de lord Wellington et la bravoure et l'admirable discipline de ses soldats changèrent la face d'une guerre qui jusqu'alors avait paru alarmante, et que les Français, au lieu de conquérir le Portugal et de mettre sous le joug cette dernière portion du continent européen, furent tenus en échec dans un pays où leur puissance ne s'étendait que sur la portion du sol que couvraient leurs bivouacs.

CHAPITRE XXIII.

Bataille de Fuentes de Honoro. — Almeida est cernée de nouveau.

— La garnison française fait sauter les fortifications et parvient à s'échapper. — L'armée de Masséna se retire en Espagne et celle de lord Wellington dans ses cantonnements. — Siège de Badajoz par le maréchal Beresford. — L'arrivée de Soult fait lever le siège. — Lord Wellington envoie des renforts au maréchal Beresford et se dispose à le joindre. — Le corps du maréchal prend position à Valverde.

Les 1^{er} et 2 mai plusieurs corps français traversèrent l'Aguada et l'Azava, et firent un mouvement qui donnait à penser que leur dessein était de menacer nos communications, ou de tenter de secourir la forteresse d'Almeida. Vers la soirée du 3 le sixième corps se porta en trois colonnes sur les hauteurs de Fuentes de Honoro, dans une direction parallèle à celle que nous occupions ; et peu après il commença une violente canonnade, qui fut suivie d'un vigoureux assaut sur le village. Le lieutenant-colonel Williams, qui commandait un bataillon de compagnies légères, soutint bravement l'attaque pendant quelque temps ; mais il fallut ensuite le faire appuyer par le soixante et onzième régiment, sous les ordres du colonel Cadogan, qui à son tour fut protégé

par les soixante-dix-neuvième et vingt-quatrième régiments. L'affaire était à peine commencée lorsque le lieutenant-colonel Williams reçut une blessure qui le força de se retirer. Cet événement avait causé quelque désordre, quand le colonel Cadogan avec le soixante et onzième chassa à la baïonnette l'ennemi du terrain qu'il avait gagné, et rétablit ainsi la fortune de la journée. Il est inutile de dire que le soixante et onzième fut utilement secondé par les soixante-dix-neuvième et vingt-quatrième sous les ordres de Cameron, à qui le commandement fut dévolu en sa qualité de plus ancien colonel.

Bien que repoussé dès sa première charge l'ennemi renouvela l'attaque à plusieurs reprises, toujours avec des troupes fraîches, et à chaque tentative il fut chassé avec une vigueur qui a été rarement égalée et que jamais troupes ne surpassèrent. Cependant les Français combattirent avec beaucoup de courage ; plus d'une fois ils furent cloués dans la principale rue du village par les baïonnettes anglaises et balayés par les charges terribles des soldats qu'ils croyaient déjà avoir vaincus. Le soixante et onzième, dont les attaques multipliées avaient rejeté les Français sur la route, trompé par l'obscurité et croyant apercevoir un canon sur une éminence opposée, se détermina à traverser le ruisseau pour l'enlever.

Rien n'égale l'intrépidité qu'il déploya dans cette circonstance ; il renversa tout ce qui s'opposait à son passage : mais arrivé vers l'objet de ses poursuites il ne trouva qu'un caisson de munitions dont il se rendit maître ; et bien qu'écrasé à son retour par un feu meurtrier de mousqueterie et par une grêle de mitraille, il regagna avec son trophée Fuentes de Honoro où il passa la nuit.

Le 4, avant le point du jour, toute la ligne était sous les armes, attendant avec la plus vive impatience le renouvellement du combat. Le jour parut sans que l'ennemi fit aucune disposition pour reprendre l'offensive ; et comme les heures s'écoulaient dans l'inaction, nous crûmes naturellement qu'il ne ferait aucune tentative d'attaque, au moins pour le moment. Nous fûmes confirmés dans cette opinion par le rapport de plusieurs déserteurs, qui nous apprirent que Masséna, effrayé de la résistance obstinée que nous lui avions présentée la veille, avait résolu de ne rien entreprendre jusqu'à l'arrivée d'un corps de la garde impériale qui était en route pour le rejoindre. Quelques circonstances nous portaient à croire que ces rapports étaient fondés : d'abord des nuées d'officiers d'état-major parcouraient les hauteurs qui nous faisaient face, et semblaient observer avec une scrupuleuse attention nos positions et nos mouvements ; en-

suite, et vers le soir, nous vîmes que la cavalerie ennemie s'était beaucoup renforcée, principalement en hussards et en lanciers. Le lecteur ne doit pas oublier que le corps que nous avions détaché et qui agissait alors sous les ordres du maréchal Beresford avait affaibli notre armée, sur-tout en cavalerie. Il ne nous restait de cette dernière armée que quinze ou seize cents hommes; et le total de nos forces effectives, y compris les Portugais réunis, ne s'élevait qu'à vingt-neuf mille hommes; celles de l'ennemi montaient à quarante-cinq mille, y compris quatre mille hommes de cavalerie. Cette inégalité de moyens pouvait être d'autant plus funeste que nous combattons spécialement pour un seul objet, et que nous étions appelés non seulement à résister avec succès à des forces d'une effrayante supériorité, mais encore à continuer en même temps le blocus d'Almeida. Cependant la confiance du soldat et du général étant réciproque, et ce sentiment se trouvant fortifié par le choix des positions et par d'excellentes manœuvres, nous vîmes glorieusement à bout de toutes les difficultés.

Le 5, à trois heures du matin, nous apprîmes de nos avant-postes que les colonnes ennemies se mettaient en mouvement; avant six heures elles avaient déjà commencé une attaque terrible

sur le village de Fuentes de Honoro et sur la septième division, qui occupait un bois et un terrain brisé sur la droite de notre ligne. Les Français attaquèrent ce village avec la même intrépidité qu'ils avaient montrée le 3 ; la résistance fut la même, et ils ne tardèrent pas à en être chassés après s'y être maintenus quelques instants. Ce qui se passait sur la droite était plus alarmant, bien que le danger ne vint point cependant à être imminent. Ce fut sur cette partie de notre ligne que l'ennemi jugea à propos de porter sa cavalerie ; elle s'avança au galop, soutenue par de l'infanterie et de l'artillerie, et nous éprouvâmes une perte considérable avant de pouvoir arrêter les progrès de ces troupes qui combattaient comme étant habituées à la victoire et étrangères aux revers.

Le premier choc tomba sur la brigade du général Sontag qui avait été désignée pour défendre le bois, mais qui, accablée par le nombre, fut obligée de se retirer après une résistance obstinée. Notre cavalerie ayant aperçu ce mouvement, et desirant couvrir la retraite de cette brigade, abandonna une position élevée où elle était rangée en bataille et descendit dans la plaine avec deux pièces d'artillerie légère. Cette manœuvre fut d'autant plus malheureuse qu'elle prépara à l'ennemi les seuls succès dont il jouit dans la

journée. Dès que cette hauteur fut abandonnée les Français s'en emparèrent, et de là harcelèrent vigoureusement nos troupes. Nous fûmes obligés de donner une nouvelle direction à cette partie de notre ligne. La division légère qui s'était avancée pour soutenir la cavalerie, voyant que la position était évacuée, fit volte-face sur la droite, et manœuvra habilement pour protéger les nouveaux mouvements de la division du général Houstoun : elle se forma en carrés, repoussa plusieurs charges de la cavalerie française, et marcha ensuite sur nos escadrons à travers une grêle de mitraille, qui produisit l'effet qu'on devait en attendre sur une masse compacte. La faiblesse de notre cavalerie ne nous permit pas de faire donner les dragons comme nous l'aurions désiré ; mais quelques escadrons n'en firent pas moins quelques charges avec plus ou moins de succès par les espaces que laissaient les carrés entre eux : toutefois ces manœuvres de cavalerie firent en définitive plus de mal que de bien ; car nos cavaliers en se retirant se jetèrent parmi les carrés et y causèrent quelque confusion, qui se serait accrue sans la valeur des chasseurs britanniques, dont le feu de côté bien dirigé empêcha l'ennemi de profiter des ouvertures, et, tout en causant un ravage terrible dans les rangs fran-

çais, permit aux troupes engagées d'opérer leur retraite presque sans perte.

Notre droite se trouvait alors appuyée sur une forte colline dont le sommet se trouve couronné par une vieille tour ; l'ennemi, voyant que nous avions pris cette nouvelle position sans qu'aucun désordre en fût résulté, fit halte avant de s'aventurer à nous y attaquer. Jusqu'alors ses succès se bornaient à occuper un terrain dont nous avions été les maîtres au commencement de l'action ; il n'était pas parvenu à rompre nos rangs ; il était plus éloigné que jamais de pouvoir tourner nos positions, et il avait été repoussé dans toutes les tentatives qu'il avait faites sur Fuentes de Honoro ; car ce village avait été attaqué de tous les côtés dans la journée par de l'infanterie, de la cavalerie, et de l'artillerie : mais grâce à la valeur des soixante et onzième et soixante-dix-neuvième régiments, soutenus par le vingt-quatrième, tous les efforts de l'ennemi avaient été vains, et après plusieurs heures d'un combat sanglant les choses en étaient au même point. Mas-séna commençait à s'apercevoir que nos troupes étaient tout autres qu'il ne l'avait imaginé, et vers le soir il ralentit ses efforts. Les colonnes postées sur notre droite firent halte ; celles qui avaient été employées à l'attaque de Fuentes se

retirèrent, et toute l'armée se préparait à prendre ses bivouacs sur la place même où le combat s'était terminé. De notre côté nous fîmes de semblables arrangements. Les grand'gardes furent placées sur le front de nos positions; des feux furent allumés le long des hauteurs; et les deux armées se livrèrent au repos avec l'intime conviction que le combat recommencerait le lendemain au point du jour.

Selón notre habitude nous étions sous les armes long-temps avant que le jour parût, mais il n'amena pas les résultats que nous avions prévus; l'ennemi était toujours devant nous, dans la même attitude, aussi nombreux qu'auparavant, et malgré cela il ne manifestait nullement l'intention de renouveler la lutte: quant à nous nous redoublions de vigilance, et nous nous disposions à agir sur la défensive comme nous l'avions fait jusqu'alors. C'est ainsi que se passa la journée du 6, sans aucun mouvement important ni d'une part ni de l'autre; et, lorsque la nuit vint, nous pûmes à croire que la partie était remise au lendemain. Mais nous nous étions encore trompés, et tout resta dans le même état jusqu'au 8, où à la pointe du jour nous aperçûmes les colonnes ennemies en pleine déroute: à midi nous fûmes certains qu'elles avaient pris la route de Ciudad-Rodrigo. C'est ainsi que Mas-

séna, renforcé par les troupes qu'il avait reçues de la Castille et de la Galice, fut déconcerté par la présence seule de trois divisions isolées et forcé de reculer devant des soldats qui, selon lui, devaient lui offrir une victoire facile, et qu'il abandonna Almeida au sort de laquelle il devait vivement se trouver intéressé. Il est juste de chercher à connaître les causes qui amenèrent un pareil résultat, et de placer de nouveaux lauriers sur le front de celui dont la réputation commençait à fixer l'attention de l'Europe.

On ne doit pas douter que les dispositions générales des troupes alliées ne portassent l'empreinte du jugement et de la sagacité dans l'art militaire qui distinguent d'une manière si éminente la tactique du duc de Wellington. Chaque détachement, soit d'infanterie, soit de cavalerie, soit enfin d'artillerie, était posté de manière à produire les meilleurs effets; on avait su tirer le plus grand parti des accidents du terrain, pour mettre autant que possible nos troupes à l'abri du feu de l'ennemi, sans toutefois gêner leurs manœuvres. Cependant notre ligne se trouvait exposée sur divers points et ouverte aux attaques de la cavalerie, tandis que des bois épais placés devant nous offraient à Masséna un plateau aussi convenable qu'il eût pu le désirer pour cacher ses colonnes et nous tromper sur leur nombre.

S'il avait profité de cet avantage, il aurait pu nous accabler par des masses sur un seul point; avant peut-être qu'il nous eût été possible d'y porter remède. Il avait en outre à employer d'autres moyens qu'il négligea. Sa supériorité sur nous en cavalerie et en artillerie était grande : s'il eût commencé l'attaque par une vive canonnade, il aurait probablement mis notre ligne en désordre; et alors sa cavalerie, protégée par l'infanterie, serait parvenue à la forcer et à nous mettre dans une triste situation. Toutefois il est probable que les charges de celle-ci auraient été repoussées; mais dans ce cas il lui restait une autre ressource dont il pouvait se prévaloir : il fallait qu'il jetât sa cavalerie sur notre flanc droit, manœuvre difficile à empêcher; qu'il traversât le Coa; qu'il s'avancât sur nos lignes de communication; qu'il arrêtât nos convois, et, tandis que son infanterie aurait menacé de nous tourner, qu'il poussât sur Sabugal et sur les villages voisins afin de nous forcer de passer le Coa avec notre artillerie dans les endroits les plus mauvais, et nous couper ainsi la retraite la meilleure et la plus sûre. On craignit sérieusement pendant l'affaire du 5 qu'il ne prit ce parti, et c'est pour cela que lord Wellington se vit dans la nécessité de calculer s'il n'abandonnerait pas la route de Sabugal, ou s'il ne leverait pas le blocus d'Almeida;

mais sa présence d'esprit ne l'abandonna pas un seul instant. Ayant toute confiance en ses soldats, il aima mieux renoncer à une ligne sûre et favorable pour la retraite que d'abandonner une opération dont le résultat n'était ni douteux ni éloigné, et il se décida à exposer Sabugal plutôt que d'ouvrir à l'ennemi une communication avec Almeida : c'était une mesure hardie, mais elle ne fut pas prise sans de mûres réflexions ; et du reste elle fut justifiée par le succès le plus complet.

La perte que notre armée éprouva pendant les journées des 5 et 6 fut considérable, car les combats bien que partiels furent poussés avec une obstination extraordinaire des deux côtés. Les première, troisième et septième divisions d'infanterie, ainsi que la cavalerie, souffrirent plus que les autres corps, et nous perdîmes en tout seize cents hommes ; la perte de l'ennemi fut portée, d'après le calcul le plus modéré, à trois mille hommes. Dans le village seul de Fuentes de Honoro, où nous lui fîmes un grand nombre de prisonniers, il laissa quatre cents morts. Néanmoins les Français retrogradaient si lentement que nous doutions encore le 9 s'ils ne feraient pas de nouvelles tentatives pour nous attaquer. Ainsi que je l'ai rapporté ils avaient pris la route de Ciudad-Rodrigo, et loin de les inquiéter dans leur retraite nous nous appliquâmes à renforcer

nos positions et à continuer le blocus d'Almeida que les derniers événements nous avaient forcé de négliger. Le 10 nous apprîmes que Masséna continuait sa marche, et qu'il n'avait laissé que quelques postes de cavalerie sur les rives de l'Azava : ceci mit fin aux conjectures que nous avions faites au sujet d'une nouvelle bataille dans nos positions ; et lord Wellington fut libre d'adopter les plans qu'il jugerait les plus convenables à la situation du pays et le mieux en rapport avec ses ressources.

Lorsque lord Wellington arriva à Fuentes de Honoro, il poussa des reconnaissances jusqu'à Almeida pour s'assurer s'il était possible d'emporter cette forteresse par un coup de main. Voyant qu'il ne fallait pas y songer, et qu'il n'avait ni l'artillerie ni les instruments nécessaires pour entreprendre un siège régulier, il se contenta de la cerner, espérant qu'avant un long temps la famine amènerait un résultat qu'il ne pouvait espérer d'obtenir faute de moyens.

Cette place était bloquée depuis quelque temps, et ses approvisionnements, qui dès l'origine n'étaient pas fort abondants, tiraient rapidement vers leur fin ; c'est pour cela qu'il était très important d'empêcher qu'elle ne fût secourue, ou que la garnison ne s'échappât comme nous savions qu'elle en avait le dessein. En conséquence,

dès que les troupes de Masséna eurent commencé leur retraite, la sixième division, à qui le blocus d'Almeida avait été confiée, se mit en marche sous les ordres du général Campbell pour reprendre ses anciennes positions.

Le général Campbell, officier entreprenant et plein de zèle, désirait que les opérations du blocus lui fussent spécialement confiées. Jaloux de l'honneur de réduire seul cette importante forteresse, il sollicita et obtint la permission de s'occuper de tous les détails sans l'intervention d'aucune autre personne. Soit que le général Campbell ait eu trop de confiance en lui, soit que des obstacles insurmontables se fussent rencontrés sur son chemin, il est de fait qu'il adopta un système qui amena des résultats humiliants pour lui et préjudiciables pour l'armée. Au lieu de faire couvrir par des troupes le côté gauche d'Almeida, les rives de l'Aguada, et le pont de Barba del Puesco, il laissa ces points dégarnis, posta une brigade à Junça et à Malparteda, ordonna au général Pack de se retirer à Cencovelhas, et se borna à observer le front de la ville, quoiqu'il n'y eût rien à espérer de pareils mouvements. Il devait au contraire porter toute son attention sur Barba del Puesco, parceque c'était le seul point qui conduisit par la route la plus courte et la plus directe aux avant-postes en-

nemis ; et ceci était tellement évident pour nous tous que le 11 le quatrième régiment, détaché de la division de sir William Erskine, reçut l'ordre de prendre possession des hauteurs qui dominent ce pont. Mais cette disposition fut trop tardive ; car l'ennemi méditait déjà une manœuvre dont le succès, tout en accusant notre prévoyance, couvrit de gloire le brave général Brenier qui osa la concevoir et l'exécuter.

Dans la soirée du 11, un peu avant minuit, on entendit une explosion terrible dans le voisinage de la forteresse. Le quartier-général était trop éloigné pour que le bruit parvint jusqu'à lui ; mais à l'instant même le général Pack, qui était à Malparteda avec les grand'gardes de sa brigade, fit savoir que la place venait de sauter, et que la garnison française se retirait en bon ordre sur Barba del Puesco. Les grand'gardes du général Pack firent toute la résistance dont elles étaient susceptibles ; mais l'ennemi se fraya un chemin au milieu d'elles, passa sur le flanc de notre réserve, et nos troupes ne purent arrêter sa marche, même pour un seul instant.

Le général Pack avait immédiatement appelé Campbell à son secours ; mais celui-ci au premier signal avait quitté en toute hâte ses positions et s'était avancé sans donner l'ordre de couvrir Barba del Puesco, de manière qu'à son arrivée

ses troupes se trouvant dispersées il fallut quelque temps pour les rassembler et pour les amener sur le point menacé. Dans ces entrefaites les tentatives du quatrième régiment pour couper l'ennemi furent inutiles, et Brenier put conduire sa garnison en une seule colonne d'Almeida aux rives de l'Aguada sans éprouver aucun obstacle. Toutefois le général Pack parvint par ses mesures à incommoder les derrières de l'ennemi et à marquer la route qu'il avait prise par les éclairs de sa fusillade; mais Brenier se conduisit avec tant de sang-froid et de bravoure qu'il effectua sa retraite pendant le reste de la nuit sans le plus léger symptôme de désordre. Dès l'instant où il quitta la ville il avait donné l'ordre positif à ses soldats de marcher dans le plus profond silence, de ne pas répondre au feu de l'ennemi quelque meurtrier qu'il pût être, et dans le cas où ils seraient cernés de s'ouvrir au point du jour un passage avec la baïonnette. Jamais ordres ne furent exécutés plus ponctuellement; on n'entendit pas une seule parole, et il n'y eut pas un seul coup de fusil tiré de leur part malgré la fusillade des soldats du général Pack.

Le général Brenier ayant atteint les bords de l'Aguada fit faire halte à sa troupe afin que les traîneurs pussent rejoindre la colonne. Cette

mesure fournit l'occasion aux trente-sixième, deuxième et quatrième régiments de se rapprocher de l'ennemi; et les Français s'étant égarés et s'étant portés sur la gauche lorsqu'ils se remirent en marche, ces régiments arrivèrent vers la rivière au moment où l'ennemi traversait le pont à Barba del Puesco. Un feu terrible fut dirigé sur lui; cent ou deux cents hommes restèrent sur la place, et deux escadrons ainsi que la cavalerie portugaise de Pack qui flanquaient nos régiments réussirent à faire dix officiers et deux cents soldats prisonniers. C'est ainsi que le tiers de la garnison d'Almeida fut coupé, mais les deux autres tiers s'échappèrent; circonstance qui dut autant étonner Masséna qu'elle causa de regrets à lord Wellington et à son armée. Il semblait que par ce fâcheux événement nous perdions tous les avantages obtenus par la bataille de Fuentes de Honoro: toutefois nos regrets ne furent pas de longue durée. Les soldats qui venaient de pourvoir à leur salut avec tant de hardiesse étaient des braves dont la conduite méritait d'être récompensée par le succès; mais il était désolant pour nous de voir que Masséna pouvait avec quelque raison donner une tout autre couleur à ses dernières opérations, et que loin d'avouer qu'il avait été vaincu il pouvait

s'attribuer la victoire. Il lui était facile de faire connaître à l'Europe d'une manière spéciale que ses manœuvres n'avaient eu d'autre but que de tirer d'embarras la garnison d'Almeida; et comme elle s'était effectivement retirée, quels moyens avions-nous de le contredire? Il est inutile de s'arrêter plus long-temps sur cet événement; mais je ne crains pas de dire que ceux qui en furent les témoins n'oublieront jamais le désappointement qu'il produisit dans l'armée.

Le général Brenier avait laissé Almeida dans un triste état. Des cinq bastions qui formaient l'ensemble des fortifications trois ne présentaient plus que des ruines; les parties supérieures du glacis encombraient le fossé; et les pierres qui avaient servi à leur construction avaient été jetées par l'explosion à une grande distance dans toutes les directions. On n'eut pas les moyens de s'assurer sur-le-champ si les fondements avaient été eux-mêmes endommagés, mais les revêtements et les demi-lunes n'avaient pas souffert, et la ligne principale du rempart et du fossé restait entière; les deux autres bastions étaient encore debout, attendu qu'un accident avait empêché la mine de jouer. Cependant le tout, pris ensemble, n'offrait qu'une ruine; et bien que nous jugeâmes qu'on pouvait à peu de frais mettre

cette place à l'abri d'un coup de main, il était clair que pour la remettre en état de défense il fallait beaucoup de temps, de travail, et d'argent. En Portugal les ouvrages de maçonnerie sont excessivement dispendieux, et il eût fallu six ou huit mois au moins pour relever les fortifications d'Almeida. Pendant ce temps il pouvait survenir bien des choses qui auraient rendu ce travail peu important. Tels furent les motifs qui engagèrent lord Wellington à ne pas s'en occuper, et à laisser au gouvernement portugais le soin de faire ce qu'il jugerait convenable à ce sujet.

Les sensations produites par la retraite de la garnison d'Almeida et par la destruction de cette forteresse s'étant affaiblies, nous nous occupâmes des rapports qui nous arrivaient de toutes parts sur l'ennemi, de nos projets futurs et de nos espérances. On assurait que les Français s'étaient retirés sur Salamanque, Zamora et Toro; que Masséna avait été rappelé à Paris; et que Marmont, dont nous avions auparavant appris l'arrivée, venait de prendre le commandement. On disait de plus que les généraux ennemis partageaient l'opinion qu'on ne pouvait rien entreprendre contre le Portugal et les Anglais, avant que l'armée ne fût complètement réorganisée et renforcée par de nouvelles troupes et des approvision-

nements. Il n'y avait qu'une accusation contre Masséna, dont la conduite vis-à-vis de Ney avait été vivement blâmée, non seulement par le corps de ce maréchal, mais encore par toute l'armée en général, qui blâmait hautement les mesures qu'il avait prises comme étant sans objet et dénuées de tout jugement. Un profond mécontentement régnait dans l'armée française, et la discipline, ajoutait-on, y était en conséquence excessivement relâchée. Quant à nous, bien que notre renom ne fût peut-être plus le même qu'avant la chute d'Almeida, on doit convenir que l'armée anglaise s'était fait une réputation plus brillante qu'à aucune autre époque de la guerre, et que nous pouvions raisonnablement espérer que l'avenir amènerait de nouveaux succès qui ajouteraient à sa gloire et à celle de son illustre chef. Nous nous étions franchement mesurés avec des guerriers devant qui toutes les puissances de l'Europe fléchirent, et nous étions sortis de cette lutte de manière à prouver que nous ne leur étions inférieurs sous aucun des rapports qui constituent le mérite du soldat. Chaque individu dans l'armée sentait cette vérité et savait à qui il fallait attribuer cet avantage ; aussi lord Wellington devint-il pour nous l'objet d'un enthousiasme dont il serait difficile de se former une idée, tandis que lui, de son côté, mon-

trait dans toutes ses dispositions combien il comptait sur la valeur, la patience, et la discipline de ses soldats : l'armée resta constamment digne de tant de confiance, et elle put se vanter de n'avoir jamais trompé l'attente de son général.

Aussitôt après la chute d'Almeida, et dès que lord Wellington se fut assuré qu'il ne lui restait plus rien d'important à faire dans cette partie du Portugal, il porta son attention vers le midi et se prépara à seconder le maréchal Beresford, non seulement par des renforts de troupes, mais encore par ses conseils et sa présence. Dans ce but il dirigea les troisième et septième divisions, sous les ordres des généraux Picton et Houston, sur la Guadiana, en leur prescrivant la route de Campo-Major. Le reste de l'armée prit ses cantonnements : la sixième division à Mealhada, Jueda, et Frenada ; la cinquième à Fuentes de Honoró, Ponte-Vilhe, et Nave-d'Aver ; la première à Aldea de Ponte et à Albergarea ; la division légère à Gallegos et le long des rives de l'Aguada, et la cavalerie à Casméo et dans les villages voisins. Grace aux soins constants de M. Kennedy, toutes les troupes qui occupaient cette ligne furent bien approvisionnées ; et quoique le fourrage fût extrêmement rare, la cavalerie se maintint dans le même état de bien-être où elle se trouvait auparavant. Sir

Brent Spencer qui, en l'absence de lord Wellington, commandait l'armée, était infatigable pour prévenir tous ses besoins et pour la garantir de toute surprise. Il n'y avait cependant rien à craindre. En conséquence, dès que l'armée eut pris ses cantonnements, lord Wellington accompagné des chefs des administrations partit pour Badajoz.

C'est le moment de rapporter quelques circonstances où se trouvèrent engagés le maréchal Beresford et son corps d'armée pendant les quinze derniers jours qui venaient de s'écouler :

D'après les ordres donnés par lord Wellington, des mesures furent prises le 22 pour terminer l'investissement de Badajoz, et pour préparer les fascines, les gabions, et les autres accessoires nécessaires au siège d'une place. Ces mesures furent interrompues le 24 par l'élévation subite des eaux, qui, entraînant le pont de futailles jeté au travers de la rivière, coupa toute communication avec le Portugal. Toutefois on y remédia le 29 au moyen de ponts volants, et le 1^{er} mai le pont de futailles fut rétabli plus solidement que jamais.

Le 4 le général William Stewart investit Badajoz sur la gauche de la rivière ; il était parti la veille à minuit de Talavera-la-Real avec cinq mille hommes, et était arrivé à sa destination à

neuf heures du matin. Cependant, par suite de quelque erreur et de quelque accident, l'investissement du côté du midi ne s'effectua que le 8, et seulement alors après plusieurs escarmouches et beaucoup de difficultés. Mais dans l'intervalle un pont volant fut établi sur la Guadiana, immédiatement au-dessous de l'embouchure du Caya ; des chemins de communications furent formés autour de la place ; des canons et des munitions furent expédiés d'Olivença ; et comme le même jour où l'investissement se termina on reçut l'artillerie qui devait battre le fort Saint-Christoval, on se prépara à ouvrir la tranchée et à commencer vigoureusement le siège dans la soirée.

Sans entrer dans des détails circonstanciés sur les opérations de ce siège, il faut que je fasse remarquer ici quels furent les moyens avec lesquels une poignée de troupes anglaises essaya de réduire une des places les plus fortes et les plus régulièrement fortifiées du midi de l'Espagne. Pour l'attaque du fort Saint-Christoval, qui était considéré comme le point le plus important, ces troupes n'avaient que cinq cents outils, deux mille sacs de sable, quelques planches, et environ deux cents gabions ; l'artillerie se composait de trois pièces de vingt-quatre, chacune pourvue de trois cents gargousses, et de deux obu-

siers de huit pouces avec chacun deux cents projectiles. Une brigade anglaise, deux bataillons de ligne portugais et un bataillon de milice, formant en tout quatre mille hommes, étaient chargés du siège en général ; cent soldats de la ligne surveillaient les travaux ; quarante-huit charpentiers et trente-six mineurs étaient attachés aux ingénieurs ; et il y avait en outre vingt-sept files du corps royal des artificiers militaires*.

Le sol sur lequel les travailleurs commencèrent leurs opérations était si pierrenx et présentait tant de difficultés que, bien que la tranchée fût ouverte dès le 8 et que quatre cents hommes y fussent employés, il n'y avait au point du jour que dix hommes en état de travailler à couvert. Le 10 des détachements de la garnison firent une sortie qui lui valut d'abord quelques succès. Malgré les soldats qui protégeaient nos travailleurs ils s'avancèrent dans nos ouvrages ; mais ils en furent bientôt chassés par la garde des tranchées et forcés de rentrer dans la ville après avoir perdu beaucoup de monde. Ce fut à cette occasion que quelques uns de nos officiers, poussés par une valeur indiscrete, conduisirent leurs soldats sur le glacis du fort, où ils éprouvèrent

* Nous recommandons au lecteur un ouvrage fort intéressant du colonel du génie Jones, intitulé : *Journal des sièges dans la péninsule*.

sans nécessité une perte de quatre cents hommes en tués et blessés. Le 11 les batteries étant terminées et les canons et les obusiers se trouvant montés, on commença l'attaque en essayant avec les obusiers d'éteindre le feu de la place, tandis qu'avec les trois pièces de vingt-quatre on battait en brèche le plus petit des angles du fort Saint-Christoval : mais l'artillerie, servie par des recrues portugaises qui ne connaissaient pas leur métier, faisait plus de bruit que de besogne, tandis que le feu parti du fort était continu et bien dirigé. Il en résulta que long-temps avant la nuit nos batteries furent réduites au silence, et que les trois canons et un des obusiers furent démontés.

Le maréchal Beresford, loin d'être intimidé par ce revers, se prépara à faire de nouveaux efforts avec tous les moyens dont il pouvait disposer : d'autres canons furent amenés vers le fort et une autre batterie fut construite et armée ; mais avant d'avoir pu en faire usage il reçut des nouvelles qui le forcèrent pour l'instant à suspendre toutes ses opérations. Il apprit que Soult, ayant rassemblé une armée de quinze à seize mille hommes, et se trouvant en communication avec le général Latourg-Maubourg qui avait avec lui six mille hommes, était en pleine marche pour secourir la place ; et comme le corps

qui formait le siège n'était rien moins qu'en état de faire bonne contenance, il fallut tout abandonner pour éviter le danger qui le menaçait. En conséquence, dans la nuit du 12 au 13, au moment où l'on allait ouvrir une nouvelle parallèle et où quinze cents hommes se préparaient à enlever la fortification, le maréchal Beresford donna l'ordre de renoncer à cette entreprise et de faire marcher sans délai les troupes sur Valverde. Cet ordre fut promptement exécuté. Dans la nuit du 13 les batteries furent démontées, et le 14 on détruisit ou brûla tout ce qu'on ne pouvait transporter. Le 15, après la chute du jour, le détachement qui était resté pour exécuter ces dispositions se mit en route, et c'est ainsi que le premier siège de Badajoz se trouva levé dans les formes.

Telle fut en substance la nature des nouvelles que nous reçûmes, soit à Villa-Formosa, soit pendant notre marche vers la Guadiana. Il est certain que le maréchal Beresford se trouvait dans une situation difficile : il n'avait d'autre alternative que celle de combattre ayant la Guadiana sur ses derrières, et de rendre ainsi ses communications plus que précaires, ou en faisant sa retraite d'abandonner Badajoz, de permettre à l'ennemi de prendre possession de la rivière, et de lui fournir ainsi les moyens de se renforcer et

de se consolider dans l'Estramadure et dans le sud de l'Espagne. Il est vrai qu'il savait que lord Wellington venait à son secours, et que deux divisions étaient déjà en marche pour le rejoindre ; c'est pour cela qu'il était de son intérêt, si la chose était praticable, d'éviter le combat jusqu'à ce que les renforts qu'il attendait fussent arrivés. Mais l'ennemi le pressait avec une telle rapidité et manifestait si évidemment l'intention de l'accabler d'un seul coup qu'on peut à peine supposer qu'il ait eu la faculté de choisir. Toutefois il concentra ses troupes, comme je l'ai déjà dit, à Valverde, où les généraux espagnols Blake et Castanos devaient se réunir à lui avec douze mille hommes ; et tous trois, ayant concerté leurs plans et fait toutes les dispositions nécessaires pour recevoir l'ennemi, attendirent un combat qui paraissait inévitable.

CHAPITRE XXIV.

Voyage de lord Wellington à Badajoz. — Bataille d'Albuera. —
Retraite de Soult et reprise du siège de Badajoz. — Il est pressé
avec vigueur, et une brèche praticable est faite au fort Saint-
Christoval. — Mouvement de l'ennemi pour secourir la place.
— Brillante affaire de cavalerie à Usagre.

D'après les nouvelles que nous avons reçues du midi, lord Wellington ayant tout réglé sur les bords de l'Aguada partit pour rejoindre le maréchal Beresford et pour examiner les opérations de cet officier. Nous quittâmes Villa-Formosa le 15, et, faisant soixante milles par jour, nous arrivâmes à Elvas avant la fin du 19. Tandis que nous faisons ce pénible trajet des avis de toute espèce nous parvenaient à chaque étape : dans un endroit, on disait que l'ennemi s'avancait en force et qu'on devait s'attendre à toute heure qu'une bataille aurait lieu ; dans un autre, on assurait que le maréchal Beresford s'était décidé à faire sa retraite, ne se sentant pas assez fort pour faire face aux Français ; et dans un troisième, qu'un sanglant combat s'était donné, et qu'il s'était terminé en faveur des alliés. On doit naturellement s'imaginer que la moindre nouvelle, bien qu'elle ne fût pas précisée, redou-

blait notre inquiétude et nous faisait hâter notre marche. Enfin à Elvas nous eûmes des avis plus détaillés ; nous y rencontrâmes le colonel Arbuthnot, qui nous avait été dépêché du quartier-général du maréchal ; et c'est de lui que nous reçûmes un rapport officiel d'un des combats les plus obstinés et les plus sanglants où jamais armée anglaise se soit trouvée.

La position la plus avantageuse pour une armée qui se propose d'arrêter la marche d'un ennemi qui se rendrait de Séville à Badajoz est au-delà d'Albuera, parmi les collines sinueuses contre lesquelles ce village est adossé, et qui se trouvent protégées par deux petites rivières dont le cours est tracé dans une direction parallèle aux flanes du plateau qui les couronne. C'est sur ce terrain que le maréchal Beresford se détermina à prendre ses positions, et dans ce dessein il dirigea ses troupes vers Albuera pendant les journées des 14 et 15 ; mais Soult s'étant avancé à marches forcées l'avait prévenu, et la cavalerie qui avait été envoyée en reconnaissance jusqu'à Almandralijo fut repoussée et mise en déroute. Arrivé au village, Beresford trouva qu'un bois fort étendu qui est près de là et dont il voulait se rendre maître était déjà occupé par les Français, et il résulta de cette circonstance que, malgré la nécessité de faire certaines dispositions, il

fallut qu'il se restreignit à porter ses vues sur la rive occidentale de l'Albuera.

En conséquence il prit possession derrière cette petite rivière, à l'endroit où la route de Séville à Badajoz et à Olivença se prolonge sur un pont qui est près du village et où elle se divise en deux branches. A partir de la rivière le sol se dessine en pentes douces qui s'étendent uniformément sur la droite, et qui, présentant des points d'appui aussi favorables les uns que les autres, engagent le général qui les a choisies pour s'y établir à prolonger sa ligne de hauteur en hauteur et d'éminence en éminence. C'est là que l'armée alliée se posta dans la soirée du 15, appuyant sa gauche sur Albuera, qui se trouvait couverte par la rivière, dont les bords élevés, ainsi que les murs et les maisons, lui offraient une espèce de retranchement, tandis que la droite s'étendait à une distance considérable sans avoir aucun point d'appui particulier.

Le maréchal Beresford avait sous ses ordres immédiats un corps d'Espagnols qu'il rangea en double ligne sur son extrême droite entre deux petits tertres, l'un plus avancé que l'autre; ensuite venait la seconde division anglaise qui, sous les ordres du général Stewart, formait le centre; et sur la gauche de toute la ligne était la division portugaise du général Hamilton, soutenue par

la brigade de cavalerie légère allemande du général Alten. La quatrième division, commandée par le général Cole, qui n'arriva sur le terrain que lorsque la bataille fut commencée, formait une réserve sur les derrières de la seconde division, tandis que la majeure partie de la cavalerie se trouvait postée sur la droite de manière à couvrir les Espagnols et à les empêcher d'être tournés. Quant au nombre exact de cette armée, il n'est pas facile de le déterminer, à cause des fausses énumérations que les Espagnols ont toujours données ; mais en admettant qu'ils fussent douze mille, nous avons huit mille Portugais et sept mille cinq cents Anglais, en sorte que la totalité devait s'élever à vingt-cinq mille cinq cents hommes. Dans tous les cas, ce nombre serait plutôt moindre qu'exagéré. Le corps du maréchal Beresford avait peu de cavalerie, et toute son artillerie se bornait à trente pièces de canon.

Le corps d'armée avec lequel Soult se disposait à faire lever le siège de Badajoz était inférieur en nombre à celui de l'armée alliée ; mais en cavalerie et en artillerie il était bien supérieur, et ses soldats étaient plus aguerris que les nôtres. Vingt mille hommes d'infanterie française, trois mille cavaliers, ayant quarante pièces de canon, bivouaquèrent dans les bois pendant la nuit

du 15, et le jour suivant ils s'avancèrent dans un ordre d'attaque parfait.

Vers les neuf heures du matin une cavalerie nombreuse, soutenue par deux fortes colonnes d'infanterie, se porta vers le pont dans le but apparent de percer la ligne des alliés et de se rendre maître d'Albuera. Tous les yeux se portèrent instantanément sur le point menacé, et les mesures nécessaires furent prises pour repousser l'attaque ; mais avant qu'elles pussent être mises à exécution de nouvelles inquiétudes s'élevèrent dans une autre direction. L'ennemi, au lieu de se porter en avant comme on s'y attendait, changea rapidement de place ; et protégé par la cavalerie et favorisé par un épais brouillard il fila sur la droite de la ligne où les Espagnols se trouvaient. Les Français se jetèrent sur eux avec une telle impétuosité que ceux-ci ne purent résister au choc, et quelques minutes après l'ennemi était maître des hauteurs sur lesquelles le flanc droit de la ligne s'appuyait. Toutefois les Espagnols se conduisirent avec courage, et bien que repoussés ils ne furent pas défaits. Leur retraite s'effectua avec ordre, mais elle donna à l'ennemi la clef des positions du maréchal Beresford ; elle mit à sa disposition la seule route par laquelle ce dernier pouvait se retirer

en cas de revers ; elle dégarnit sa ligne de communication avec Valverde, et l'exposa à courir le risque d'être enfermé entre la rivière et les colonnes françaises. Il devenait alors de toute nécessité de reprendre les hauteurs perdues, et c'est en l'essayant qu'on sacrifia tant de monde.

Le maréchal Beresford s'efforça d'abord de ramener les Espagnols à la charge ; mais les trouvant trop lourds et trop ignorants pour exécuter une pareille manœuvre, il fit avancer la division Stewart qui les remplaça sur la droite. Ce mouvement terminé, le général Stewart déploya immédiatement sa première brigade, commandée par le colonel Colbourn, et composée des Buffs, du soixante-sixième régiment, du second bataillon du quarante-huitième et du trente-unième, et les dirigea sur la colline où les colonnes ennemies se trouvaient. Elle s'avança avec intrépidité, distribuant son feu admirablement bien ; mais, avant d'être parvenue à une distance convenable pour charger, elle fut arrêtée par la cavalerie ennemie qui se porta sur sa droite. Le régiment qui formait l'aile des Buffs reçut l'ordre de reculer ; mais soit qu'il fût déjà embarrassé par l'approche de la cavalerie, soit qu'il ne comprit pas bien cet ordre, il se jeta sur la seconde brigade qui, sous le commandement du général Houghton, s'avancait pour soutenir la première. Ce

mouvement jeta cette brigade dans la confusion, sur-tout dans un moment où elle se déployait en ligne, de manière que pendant quelque temps elle ne put être d'aucun secours aux régiments avancés, alors engagés fort désavantageusement. Il en résulta que la première brigade éprouva une perte considérable, tant par la mitraille qui partait des hauteurs que par des charges de cavalerie dirigées sur elle. Les Buffs, le soixante-sixième et le quarante-huitième furent écrasés; le trente-unième n'échappa à un sort semblable que parce qu'il se trouvant sur la gauche il eut le temps de se former en bataille et de présenter un front régulier à l'ennemi.

En même temps la seconde brigade s'étant reformée, elle s'avança courageusement pour charger, le général Houghton animant ses soldats par l'exemple de la plus rare bravoure: il se portait sur le front de la ligne et agitait son chapeau en l'air lorsqu'il tomba percé de trois balles. La perte de ce digne chef n'intimida pas la brigade; elle continua à s'avancer, et les troupes dont elle était composée, principalement le cinquante-septième, le premier bataillon du quarante-huitième et le vingt-neuvième, se disputaient à qui montrerait le plus de bravoure. Les cinquante-septième et vingt-neuvième particulièrement, sous les ordres du colonel Inglis et du major Way, firent des

prodiges de valeur ; mais malgré leurs efforts qui furent généralement secondés par les vingt-huitième, trente-quatrième et vingt-neuvième, commandés par le colonel Abercrombie, l'ennemi se maintint à son poste. A ce moment de la journée nous avions perdu toute une brigade d'artillerie ; on nous avait fait un grand nombre de prisonniers et pris huit drapeaux, appartenant aux Buffs, aux soixante-sixième, quarante-huitième et cinquante-septième régiments. Les affaires avaient pris une tournure défavorable, lorsque le maréchal Beresford se détermina à tenter un dernier effort pour obtenir la victoire, effort qui heureusement ne fut pas vain.

La division du général Cole n'avait pas encore été engagée, et se trouvait à quelque distance derrière le centre de notre ligne ; elle fit un mouvement sur la droite, de manière qu'elle formait une potence : elle reçut l'ordre de descendre dans la plaine et d'emporter la hauteur dont j'ai parlé. Rien n'égale la bravoure de la brigade de fusiliers qui fut chargée de cette tâche. Bien que dès le commencement de l'action elle fût privée de son chef, sir William Myers, elle se porta en avant sans hésiter ni même sans s'arrêter un seul instant, et au milieu du carnage le plus horrible elle chassa l'ennemi d'un poste où il s'était maintenu si long-temps et avec tant d'obstination.

Cette brigade fut toutefois bien secondée par celle du colonel Abercrombie et par la brigade portugaise du colonel Hervey, qui repoussèrent toutes les attaques de la cavalerie ennemie et qui reprîrent les pièces d'artillerie, à l'exception d'un seul obusier, et trois des huit drapeaux que les Français avaient enlevés. Dans cette attaque le général Cole et presque tous les officiers de son état-major, ainsi que ceux des régiments et des brigades, furent blessés ; le général Stewart reçut deux contusions : mais c'était de cette tentative que dépendait le succès de la journée, et chacun fit son devoir. L'ennemi n'essaya pas de reprendre le poste qu'il avait perdu ; il se retira en bon ordre au-delà du ruisseau, et bivouaqua sur la place d'où il s'était avancé le matin.

Tandis que le combat se pousseait avec tant de vigueur sur la droite, l'ennemi fit plusieurs tentatives pour pénétrer dans le village et pour rompre notre ligne dans la direction du pont ; mais toutes furent repoussées courageusement par les Portugais, tandis que les troupes légères allemandes du général Alten, embusquées derrière les murs du village, empêchaient qu'on y entrât. Quelques détachements de cavalerie qui se montrèrent dans cet endroit furent reçus par le treizième dragons-légers et par une brigade portugaise sous les ordres du colonel Otway ;

mais la masse de la cavalerie française, excepté les escadrons qui avaient causé tant de ravages dans nos rangs, s'étendait au-delà de notre droite et menaçait les derrières de notre ligne. Il y fut habilement pourvu par le général Lumley qui, avec sa brigade de grosse cavalerie, suivait tous les mouvements de l'ennemi, et l'empêcha d'effectuer un projet dont les conséquences eussent été fatales pour nous en lui présentant une résistance continuelle. Notre artillerie fut admirablement bien servie; elle fit beaucoup de mal à l'ennemi, et les canonniers se laissaient sabrer sur leurs pièces plutôt que de les abandonner: enfin il n'y eut pas un seul officier ni un seul soldat dans l'armée qui ne fit plus que son devoir. J'ai déjà parlé de l'intrépidité étonnante qu'avaient montrée les fusiliers, et elle mérite bien qu'on en garde le souvenir; mais la bravoure des cinquante-septième et trente-unième ne le cédait en rien à celle de leurs frères d'armes: après avoir atteint la hauteur ces régiments s'y maintinrent, malgré les efforts d'une colonne de grenadiers français pour les en débusquer. Le feu de l'ennemi éclaircissait leurs rangs, mais ne les rompait jamais; car après l'action les morts et les blessés furent trouvés sur deux lignes séparées aux places mêmes où ils avaient combattu. Il est impossible de se mieux conduire que notre

infanterie; elle se formait en carré pour repousser la cavalerie, se déployait ensuite en ligne pour recevoir et rendre la fusillade des fantassins français, qui n'étaient éloignés d'elle que de quelques toises; et enfin elle enleva à la baïonnette tout ce qui s'opposait à son passage. Un pareil succès fut accompagné d'un carnage effroyable des deux côtés : sept mille hommes au moins entués et blessés étaient entassés dans un espace de quelques centaines de pieds; et lorsque nos canonniers vers la fin du jour furent forcés de traverser avec leurs pièces cette scène de carnage et de fermer leurs oreilles aux cris des blessés, ils détournaient leurs regards avec effroi de ces monceaux de braves gisant ainsi dans la poussière.

Cette victoire fut très importante, mais elle coûta bien plus cher qu'aucune autre victoire obtenue dans la péninsule. Sur sept mille cinq cents Anglais qui se trouvèrent engagés, il y en eut quatre mille cent cinquante-huit mis hors de combat; les Portugais perdirent trois cent quatre-vingt-neuf hommes, et les Espagnols près de deux mille, de manière que la perte totale des alliés s'éleva à six mille cinq cent quarante-sept hommes. Celle de l'ennemi fut évaluée à huit mille, parmi lesquels on comptait trois généraux tués et plusieurs officiers supérieurs blessés. Nous

hommes informés de ce dernier fait par nos prisonniers, qui affirmaient que la perte de leurs chefs avait été telle que des régiments s'étaient trouvés à plusieurs reprises sans commandants et sans savoir ce qu'ils devaient faire, et que cette circonstance plus que toute autre avait engagé les Français à quitter la hauteur et à abandonner les opérations commencées.

Pendant la bataille il arriva de petits incidents qui couvrirent les uns de gloire et les autres de ridicule, pour ne pas dire de honte. Il n'est pas nécessaire sans doute que je paie mon tribut de respect à la mémoire du jeune et brave cornette Thomas du régiment des Buffs, qui n'abandonna son drapeau qu'avec la vie : bien qu'il ne fût pas avancé en âge et que son grade fût un des plus inférieurs de l'armée, son nom vivra dans les fastes de l'Angleterre, qui le comptera parmi ceux dont elle est fière, et son exemple trouvera toujours des imitateurs dans nos rangs lorsqu'il s'agira de choisir entre le déshonneur et la mort. Outre cet incident je me bornerai à en citer deux autres dont on n'a que faiblement parlé ailleurs et dont le souvenir me paraît digne d'être conservé.

Dans le moment le plus vif de l'action le maréchal Beresford s'exposa avec tant d'intrepidité que tous ceux qui en furent témoins se trou-

vèrent saisis d'admiration. Il arracha à plusieurs reprises des officiers espagnols de leurs rangs pour les forcer à conduire leurs soldats à l'ennemi, et il leur en montrait lui-même le chemin. Ce fut dans une de ces occasions que, se trouvant chargé par un lancier polonais, il prit le cavalier à la gorge et le désarçonna. Il en arriva tout autrement à l'état-major portugais. Les officiers qui le composaient se trouvant chargés par un seul lancier eurent toutes les peines du monde à en venir à bout; l'un était démonté d'un coup de lance et l'autre culbuté avec son cheval. Enfin ces héros affirmaient que le lancier était possédé du malin esprit et qu'il mordait la terre lorsqu'il succomba sous le nombre. Les lanciers polonais, comme chacun sait, attaquent avec une hardiesse extrême et sont impitoyables envers leurs ennemis; ils n'offrent jamais quartier, et ils perçaient sans merci nos soldats à coups de lances, soit qu'ils résistassent, soit qu'ils se rendissent.

Tel est le rapport officiel qui nous fut communiqué à Elvas le 19, et je conviens que l'annonce d'une perte semblable à celle que nous avions faite diminua beaucoup la joie que devait nous causer une nouvelle victoire. En ajoutant à cette perte celles que nous avons éprouvées devant Badajoz et dans l'affaire de Fuentes de

Honoro, il devenait évident qu'à moins de recevoir promptement des renforts considérables d'Angleterre il nous faudrait, faute de moyens nécessaires, suspendre l'exécution des plans qui devaient amener la fin de la campagne. On doit se rappeler que ces plans consistaient à soumettre les deux forteresses de Badajoz et de Ciudad-Rodrigo, à occuper l'armée de Portugal dans le nord, à menacer Soult dans le midi, et à faire lever le blocus de Cadix ; et nous n'avions pour ressourcés que les troupes qui avaient suivi Masséna depuis les lignes de Torres-Vedras, encore leur nombre était-il diminué des neuf mille hommes mis hors de combat dans les dernières affaires. Nous ne pouvions nous arrêter à cette pensée sans éprouver les plus vives inquiétudes, et sans désirer ardemment que ceux qui dirigeaient l'administration de la guerre à Londres fussent bien inspirés. Non seulement les peuples de la péninsule, mais encore toute l'Europe, avaient les yeux fixés sur nous : de nos succès dépendait la résistance ou leur soumission au joug de la France ; et si nous renoncions à la lutte ou si nous ne mettions quelque vigueur à la soutenir, les affaires allaient se trouver tout aussi peu avancées qu'à l'époque où l'on prit pour la première fois les armes contre Bonaparte. Il ne s'agissait donc pas de s'arrêter à des spéculations

oiseuses, ni de se borner à attendre avec nonchalance les secours dont nous avons besoin, mais bien d'agir avec les ressources qui nous restaient; et bien que lord Wellington ne considérât plus l'avenir sous un aspect aussi brillant qu'il avait dû l'espérer, il ne négligea cependant pas le présent.

Lorsque l'ennemi eut commencé sa retraite après la bataille d'Albuera, le maréchal Beresford envoya la division portugaise du général Hamilton pour observer Badajoz, du côté du midi, et lui-même se porta en avant avec le reste de son corps d'armée pour prendre position à Almandralijo. Telle était la position des troupes lorsque lord Wellington arriva; et comme il était essentiel que les colonnes de Soult qui, disait-on, s'étaient retirées à Fuente del Mastra fussent tenues en respect, il ne changea rien à cet arrangement. Il donna tous ses soins à la réduction de Badajoz, comme le seul objet qui l'intéressât vivement; il y employa toutes les ressources dont il pouvait disposer, et pressa l'exécution des mesures qui promettaient d'accélérer la chute de cette place. Le siège fut donc bientôt régulièrement commencé; et si les moyens dont on fit usage n'étaient pas ce qu'ils auraient dû être, ils étaient au moins supérieurs à ceux employés lors du dernier investissement, et tels enfin que le

permettaient l'état de l'armée et les ressources du pays.

Dès que les deux divisions qui avaient quitté les bords de l'Aguada furent arrivées, lord Wellington fit cerner Badajoz des deux côtés du fleuve. A cet effet, la cinquième division, commandée par le général Houston, chassa le 25 tous les postes ennemis sur la rive droite, et établit ses grand'gardes à une petite distance du fort Saint-Christoval ; en même temps un pont volant fut jeté sur la Guadiana, comme lors de la dernière attaque, et les approvisionnements et instruments de siège reçus d'Elvas furent placés dans des dépôts établis devant la place. Les Portugais avaient déjà pris position sur la rive gauche ; le 27 ils furent renforcés par l'arrivée de la troisième division qui, venant de Campo-Major, avait traversé le gué qui se trouve au-dessus de la ville : de cette manière la garnison se trouvant strictement renfermée dans ses fortifications, le siège commença.

Bien que le nombre d'hommes et les moyens employés à cette opération fussent supérieurs à ceux précédemment mis en œuvre, ils n'étaient pas encore de nature à donner de grandes espérances pour des résultats prompts et avantageux. L'armée assiégeante, y compris trois mille Espagnols et deux mille miliciens portugais, s'élevait

à quatorze ou quinze mille hommes, et l'artillerie se composait de quarante pièces, au nombre desquelles se trouvaient quatre obusiers de dix pouces de diamètre et six de huit pouces : on suppléa au défaut de mortiers par huit obusiers. Les autres pièces, parmi lesquelles se trouvaient deux de vingt-quatre et quatre de seize, étaient de fabrique portugaise. On ne put se procurer que trois mille cinq cents outils, soixante mille sacs de sable, six cents gabions, très peu de fascines, et une quantité insuffisante de madriers et de planches. Outre les officiers on employa pour inspecter les travaux cent soixante-neuf soldats de la ligne. L'ingénieur en chef, lieutenant-colonel Fletcher, eut la direction principale des opérations ; le major Dixon, attaché à l'artillerie portugaise, commandait nos pièces ; et les capitaines Ross et M^r Leod furent chargés de deux dépôts de munitions établis sur les deux bords de la rivière.

Les Français avaient, soit dans la ville, soit dans les fortifications, une garnison de trois mille hommes, approvisionnée en vivres et en munitions pour deux mois au moins. Leur artillerie était excellente ; elle se composait de cent cinquante pièces, dont le feu pouvant se diriger sur presque tous les points devait être bien supérieur au nôtre ; et, bien que d'abord nous fussions

portés à croire que les munitions étaient rares dans la place, nous ne tardâmes pas à être désabusés à ce sujet. Malgré les avantages de l'ennemi, nos ingénieurs concevaient bon espoir, et ils se décidèrent à faire deux attaques à-la-fois, l'une contre le fort Saint-Christoval et l'autre contre le vieux château. Le lecteur en comprendra mieux le but quand nous lui aurons fait connaître les positions respectives de Badajoz, du fort Saint-Christoval, et du château.

Badajoz est une grande ville assise sur la rive gauche de la Guadiana, et entourée et défendue en partie par elle; la largeur de la rivière varie de trois à cinq cents toises. Du côté de terre huit bastions réguliers communiquent les uns aux autres par des glacis et un bon chemin couvert; les demi-lunes ne sont point achevées, mais les revêtements des bastions sont complets, et les escarpes s'élèvent à trente pieds de hauteur, celles des courtines cependant sont beaucoup plus basses. En avant de ces bastions sont deux fortifications détachées; savoir, le Pardaleras, ouvrage couronné et éloigné de deux cents toises, et le Pecurina, forte redoute située à quatre cents toises du glacis. Vers le nord-est, où se trouve un angle formé par la jonction de la Revellas avec la Guadiana, s'élève une colline haute de cent vingt pieds, dont le sommet est couronné par

un vieux château, et les murs de cet édifice, qui est faible et flanqué seulement sur quelques points, entourent une partie de la ville. Le château occupe un espace considérable de terrain : avec des soins on aurait pu en tirer un excellent parti ; mais ses fortifications ayant été très négligées il n'offrait pas même un parapet pour couvrir de l'artillerie. C'est sur ce point, qui présentait le plus de chances de succès, que nos ingénieurs dirigèrent une de leurs attaques.

Les hauteurs de Saint-Christoval sont situées sur la rive opposée de la Guadiana, et se présentent dans la même direction, sous la même forme, et presque avec la même élévation que la colline où est assis le vieux château qu'elles dominent presque entièrement. Cette colline se développe par une pente doucement inclinée jusqu'au bord de l'eau, de manière qu'il est facile des hauteurs de Saint-Christoval d'observer tout ce qui se passe dans l'intérieur du château ; mais pour empêcher l'ennemi de profiter de cet avantage on a construit un fortin d'une forme carrée, qui présente de chaque côté une façade de trois cents pieds : il est fortement et régulièrement bâti avec une escarpe en pierre de vingt pieds de haut, et par la nature du terrain où il s'élève il peut résister avec avantage même à une attaque dans les formes. Toutefois les communications entre le fortin et

la ville offrent peu de garantie, attendu qu'elles ne s'établissent que par un pont très long que l'artillerie enfile facilement, ou par la voie plus incertaine encore d'un pont de bateaux. C'est contre ce fort que la seconde attaque fut dirigée, et les obstacles que nous rencontrâmes furent aussi sérieux que sa construction nous l'avait fait supposer.

Toutes les mesures préliminaires ayant été arrêtées, de nombreux détachements de travailleurs furent mis en œuvre dans la nuit du 31, et la tranchée fut ouverte au même moment devant le château et le fort Saint-Christoval. La première opération fut continuée jusqu'au point du jour sans que l'ennemi s'en aperçût, et déjà nos gens se trouvaient protégés par leur atterrissement; mais la seconde fut immédiatement découverte, et une grêle de boulets et de mitraille fut dirigée dans la direction des travailleurs. Cet accident n'arrêta point l'opération, et quatre batteries à diverses distances de la place furent tracées et achevées en partie. Les travaux dès-lors s'avancèrent graduellement; et, bien que l'ennemi pointât sur nous quelques pièces et qu'il réussit à jeter quelques boulets dans nos retranchements, toutes les batteries, y compris celle élevée contre l'angle du château, furent terminées et armées le 2 juin. Le 3 elles furent ouvertes, et le feu con-

tinua de part et d'autre pendant plusieurs jours et plusieurs nuits sans interruption.

C'est alors que nous eûmes la preuve de l'infériorité de l'artillerie portugaise et de la mauvaise qualité de ses munitions. Les canons se démontraient l'un après l'autre par l'effet seul de leur feu, de manière que les batteries qui devaient ouvrir les brèches, bien qu'elles effleurasent les murailles, furent loin de produire l'effet qu'on en attendait. Tout le mal qu'on causa au château, après l'avoir battu en brèche plusieurs jours de suite, fut d'en ébranler faiblement les murs et les remparts; mais la brèche n'était pas encore ouverte, et on ne pouvait pas même prévoir quand elle le serait. Cependant nous avions plus d'espoir de réussir du côté du fort Saint-Christoval : deux bastions furent enfin démantelés, et le fossé comblé en apparence par leurs débris. Le 6 la brèche parut praticable, et l'on crut pouvoir hasarder l'assaut.

Diverses raisons engagèrent lord Wellington à risquer l'attaque avant que la place ne fût complètement démantelée plutôt que de perdre son temps à la canonner. Nous apprenions de toutes parts que l'ennemi accourait en force pour la secourir; nous en avions déjà eu quelques soupçons le 25 au moment où l'investissement s'opérait. Une escarmouche eut même lieu qui, bien

qu'à l'avantage de nos troupes, ne laissa pas de causer quelque inquiétude, parcequ'elle annonçait de la part de Soult l'intention de reprendre l'offensive, et donnait à penser ou qu'il avait reçu des renforts, ou qu'il comptait ne pas tarder à en recevoir.

Nos postes avancés de cavalerie étaient alors à Usaque, petite ville éloignée de deux lieues environ d'Almandralijo. C'est là que le général Lumley, qui commandait la cavalerie alliée, avait pris position et qu'il eut l'occasion de se distinguer. Le 25 cinq cents cavaliers environ passèrent une petite rivière qui coule devant le village, et, traversant la rue que nos gens avaient évacuée à leur approche, ils débouchèrent à l'une de ses extrémités et se rangèrent en bataille devant un mur. Le général Lumley saisit cette occasion pour ordonner au troisième dragons de la garde et au quatrième de les charger; ce qu'ils exécutèrent habilement. Ils culbutèrent les Français en un instant, en taillèrent en pièces une centaine, et firent beaucoup de prisonniers : ceux qui échappèrent prirent la fuite, tandis que leurs camarades, qui se trouvaient en nombre et au-delà de la rivière, furent témoins d'une défaite qu'ils ne pouvaient empêcher. Cette affaire produisit le meilleur effet sur nos cavaliers qui commençaient à se croire inférieurs à la cavale-

rie française, et elle eut naturellement un résultat contraire sur l'ennemi. Tant que nos escadrons restèrent en place les Français ne bougèrent pas; mais, comme nous ne tenions nullement à conserver cette position, notre cavalerie se retira sur Los-Santos, Villa-Franca, et Puebla; et les Français prirent paisiblement possession d'Usaque.

Si nous n'avions eu connaissance que de cette rencontre seulement, nous aurions pu croire que le maréchal français en la provoquant n'avait d'autre but que de s'assurer de nos dispositions; mais, comme nous apprîmes en même temps que Drouet était parti de Salamanque pour le sud avec dix-sept bataillons et plusieurs escadrons, et qu'une grande partie de l'armée, sinon l'armée tout entière de Marmont, devait le suivre de près, lord Wellington donna l'ordre à la brigade du général Howard et à celle d'infanterie portugaise de se porter des rives de l'Aguada sur Badajoz, et en même temps on transmit l'ordre aux autres divisions de s'apprêter à prendre la même direction. Enfin nous sûmes que Drouet s'approchait et qu'on s'attendait à le voir arriver à Cordoue le 9 juin au plus tard. Soult se trouvait à Llerena, Villa-Garcia, et dans les villages voisins; l'on ne pouvait douter qu'il ne parvînt à rassembler une armée sur l'Albuera avant le 12,

et alors il devenait plus qu'improbable que nous pussions continuer nos opérations contre Badajoz au-delà du 10. Il était encore évident que l'armée qui protégeait le siège, en supposant même qu'elle se renforcât des troupes venant du nord, ne serait pas en état de s'opposer à Soult, dont l'armée allait être augmentée de trente mille hommes; et il était plus qu'imprudent de hasarder un combat avec Marmont s'il se présentait dans ces parages. Toutes ces raisons réunies déterminèrent lord Wellington à saisir la première occasion favorable pour tenter l'assaut; et, dès que la brèche ouverte au fort Saint-Christoval fut jugée praticable, on prit les dispositions nécessaires.

Quelques changements eurent lieu alors parmi les troupes employées au siège. Le gouvernement portugais négligeait tellement son armée depuis quelque temps, que les soldats, dénués de solde et des choses les plus nécessaires à leur entretien, retombaient dans l'état d'apathie d'où on les avait si récemment retirés. Après avoir éprouvé les privations les plus dures, les uns désertaient leurs drapeaux, les autres se dépouillaient de cet esprit national que le maréchal Beresford avait eu tant de peine à leur inspirer; et les officiers de leur nation qui n'étaient pas imbus de nos principes ne faisant aucun effort

pour arrêter les progrès du mal, il devint indispensable de changer la destination du corps de ce maréchal, parcequ'on sentait bien que si ce dernier ne pouvait pas rétablir l'ordre et la discipline parmi les légions portugaises et les rendre à leurs devoirs, personne ne serait capable d'y réussir. En conséquence Beresford fut rappelé, et le général Hill avec son corps fut destiné à le remplacer ; en même temps la brigade du général Howard fut incorporée dans la seconde division, tandis que la brigade qu'avait commandée le général Houghton, ainsi que ce qui restait des Buffs, des trente-unième et soixante-sixième régiments, étant formés en un seul bataillon et placés dans la brigade de Lumley, furent attachés à la même division. La brigade portugaise, qui s'était avancée des bords de l'Aguada avec les régiments du général Howard, fut également placée dans la seconde division. Ainsi donc, tandis que les troisième et septième divisions avec un corps de Portugais et un autre d'Espagnols, sous les ordres immédiats de lord Wellington, achevaient le blocus de Badajoz et en continuaient le siège, leurs opérations se trouvaient couvertes par les deuxième et quatrième divisions avec la brigade allemande de troupes légères, protégées par les deux corps de cavalerie des généraux Cotton et Erskine. De cette

manière l'infanterie occupait la position d'Albuera comme la plus avantageuse des environs, et la cavalerie observait Almandralijo, Los-Santos, Villa-Franca, et le pays voisin.

CHAPITRE XXV.

Siège de Badajoz. — On tente deux fois vainement d'emporter le fort Saint-Christoval. — Mouvement de l'ennemi pour secourir la ville. — Lord Wellington se détermine à lever le siège et à se retirer en Portugal. — Blake traverse la Guadiana pour opérer une diversion ; il se retire dans Cadix. — L'armée anglaise prend position derrière le Caya et s'occupe à réparer les fortifications d'Elvas. — Lettre de Marmont à Berthier interceptée. — Les alliés prennent leurs cantonnements.

La brèche de Saint-Christoval ayant été déclarée praticable par le lieutenant du génie, Foster, l'ordre fut donné de tenter l'assaut dans la nuit du 6 au 7 juin ; et vingt-cinq hommes dévoués, sous les ordres de cet officier, se portèrent à minuit vers l'endroit qui paraissait le plus accessible, c'est-à-dire sur l'angle droit saillant du fort. Toutes les palissades avaient été détruites par le feu de nos batteries ; et, comme la contrescarpe n'était que d'une profondeur de quatre pieds, elle ne présenta aucun obstacle aux assaillants : ils s'élancèrent dans le fossé et marchèrent droit à la brèche ; mais un triste accident les y attendait. L'ennemi ayant constamment travaillé depuis la chute du jour jusqu'au moment de l'attaque était parvenu à transporter les décombres,

et l'escarpe se trouvait alors déblayée et présentait du fossé au niveau de la brèche une profondeur de sept pieds. Bien que nos soldats n'eussent pas prévu cet incident, ils n'en firent pas moins des efforts réitérés pour les surmonter, mais ils furent tous sans succès; en conséquence ils renoncèrent à leur entreprise, et ils auraient pu se retirer presque sans perte s'ils n'avaient pas rencontré sur leur passage un détachement de cent cinquante-cinq hommes qui, ayant apporté des échelles avec eux, insistèrent pour qu'on escaladât les murs : malheureusement pour eux ils se servirent d'échelles beaucoup trop longues pour le point qu'ils voulaient escalader, et l'ennemi informé par-là de leur dessein fit pleuvoir dans le fossé une grêle d'obus, de grenades, de pierres, et d'autres projectiles, qui, portant sur des hommes groupés, les jetèrent dans une confusion épouvantable et causèrent un grand ravage. Ce détachement se retira, laissant douze morts sur la place et emportant quatre-vingt-dix blessés.

Dès cet instant jusqu'au 9 nos soldats s'occupèrent de construire de nouvelles batteries et de faire de meilleurs préparatifs pour un nouvel assaut. Le 8 il arriva quelques canons en fer qui, ayant été transportés de Lisbonne à Elyas, furent dirigés de cette dernière ville sur notre camp :

toute notre artillerie se montait alors à sept pièces de canon et à deux obusiers, que nous fîmes jouer de suite sur la brèche et sur les batteries qui la défendaient. Mais cela ne suffisait pas, et on eût dit que les murs étaient construits avec des matériaux à l'abri du boulet; car, après avoir usé une quantité considérable de munitions, la brèche n'était guère plus grande qu'au paravant : toutefois, malgré le peu de dégât que nous avions causé, il se trouvait au-dessous de la brèche un amas de décombres qui nous semblait former une sorte de sentier inégal, et nous nous déterminâmes à tenter un second assaut, sans cependant avoir de meilleures raisons que la première fois.

Nous fûmes informés de bonne source que Drouet avait atteint Cordoue dans les journées des 7 et 8, et que sa division, qui s'élevait à huit mille hommes, était en communication avec le corps du maréchal Soult, qui de son côté manœuvrait de manière à se mettre par Médelin en rapport avec l'armée de Marmont; car nous ne doutions plus de la présence de celui-ci dans cette partie de l'Espagne, et dès-lors nous prévîmes que le but principal de l'ennemi était de préserver Badajoz : du reste cela ne devait pas nous étonner. Dans la situation où les différents corps français se trouvaient cette place était pour

eux d'une importance extrême, d'autant plus que c'était le centre de toutes les opérations projetées dans l'Alentejo, et qu'elle formait un des anneaux de la chaîne qui s'étendait de Séville aux divisions devant Cadix. Il était donc très naturel que l'ennemi fit tous ses efforts pour conserver Badajoz; et nous eûmes la preuve que telle était son intention par une dépêche du 8 du général Spencer et par d'autres voies. Voici l'analyse des détails contenus dans cette dépêche, et le lecteur jugera s'ils durent vivement nous intéresser.

L'ennemi, à ce qu'il paraissait, était entré dans Ciudad-Rodrigo dans la soirée du 5 avec deux mille cinq cents hommes de cavalerie, quatorze pièces d'artillerie, et seize mille hommes d'infanterie; et, notre division légère s'étant retirée le 6 jusqu'à Nave-d'Aver, les Français continuèrent leur marche sur deux colonnes, composées principalement de cavalerie, par les routes de Gallegos et de Carpeo. La colonne qui prit cette dernière route semblait plus forte que l'autre, et elle était accompagnée de six pièces de canon. Notre cavalerie qui les observa pendant long-temps se retira sur des éminences et forma une ligne entre Espeja et Gallegos; ce que l'ennemi voyant il se divisa en deux corps, traversa le bois avec vitesse, et fit une tentative hardie pour couper une par-

tie de nos troupes ; mais celles-ci s'apercevant de cette manœuvre réussirent à la rendre vaine. En tournant sur la droite elles évitèrent les attaques de gauche et de front, et se portant vivement sur la colonne qui avait pris la route d'Espeja elles la culbutèrent et la repoussèrent avec perte : c'est dans cette occasion que les cavaliers royaux se distinguèrent particulièrement. Nos troupes rétrogradèrent ensuite sur Sabugal, et, les Français s'étant bornés à entrer dans Fuentes de Honoro et à pousser jusqu'à Almeida et vers le Coa, elles se retirèrent, terminant là leur reconnaissance.

Tandis que cette opération s'exécutait, un mouvement bien plus important, et qu'elle était destinée à protéger, s'effectuait quoique nous en eussions eu connaissance. Des dépêches du colonel Grant, qui occupait les postes de Puerte de Banos, nous informèrent que deux divisions d'infanterie de l'armée de Marmont avec cinq cents chevaux avait passé sur les derrières des deux colonnes en question, et étaient arrivées le 6, le jour même où la reconnaissance fut faite, à Los Santos et à Fuentes ; elles étaient commandées par Regnier, et elles continuèrent leur marche sur Bagnos où ce général passa la nuit du 9. Mais ce ne fut pas seulement par les rapports de nos officiers que nous fûmes instruits des desseins

et des opérations de l'ennemi ; nous apprîmes par des lettres qui tombèrent entre nos mains que Marmont avait l'intention de coopérer à la levée du siège de Badajoz, sans cependant parvenir à savoir si ce serait avec toute son armée ou seulement avec une partie. Toutes nos suppositions à ce sujet tendaient à croire que s'il exécutait ce projet il emploierait toutes ses troupes, et nous fûmes confirmés dans cette opinion par plusieurs renseignements qui, bien que confus, nous parurent assez clairs pour que nous nous tinssions sur nos gardes. Dès que la place aurait été secourue, disait-on dans ces lettres, les deux maréchaux devaient exécuter conjointement le plan qui avait été formé ; et bien que ce plan fût encore une énigme pour nous il était positif que son exécution exigeait une réunion de forces. Nous conclûmes de là qu'il fallait sur-le-champ réduire Badajoz, ou n'y pas songer pour le moment ; car nous ne devions pas plus prétendre à en continuer le siège en présence des armées combinées de Marmont et de Soult, qu'à combattre ces deux maréchaux avec avantage sur la rive méridionale de la Guadiana, en maintenant la ville dans un état de blocus. Toutefois, afin de ne pas nous exposer à courir des chances inutilement, le général Spencer reçut l'ordre de se porter par Penamacor sur Castello-Branco, où il

devait arriver le 12, et de se préparer à rejoindre notre corps dans le plus bref délai possible.

Telle était la situation de nos affaires lorsqu'on jugea pour la seconde fois que la brèche du fort Saint-Christoval était praticable; et il ne sera pas déplacé, avant d'entrer dans des détails circonstanciés sur l'assaut, de mettre sous les yeux du lecteur le tableau de la force des armées anglaise et française, et de faire connaître quels étaient leurs projets.

Il y avait alors sur les frontières du Portugal deux grandes armées françaises, l'une au nord et l'autre au midi; savoir, celle du maréchal Soult dans l'Estramadure, et celle du maréchal Marmont dans la Manche. Le premier, au moyen d'efforts extraordinaires, après avoir été renforcé par les divisions Drouet et Sébastiani, et par quelques bataillons qu'il ne se fit pas scrupule de prendre à l'armée qui bloquait Cadix, comptait avec lui trente mille hommes, au nombre desquels se trouvaient quatre mille hommes de cavalerie; l'autre, ayant réorganisé l'armée de Portugal et l'ayant formée en six divisions, possédait trente mille hommes d'infanterie, sans compter la cavalerie et l'artillerie. En déduisant de ces nombres réunis ceux que des cas fortuits retenant en arrière, et en admettant même qu'il se soit glissé quelques erreurs en plus dans les états

de situation, ces deux armées devaient encore présenter un effectif au moins de soixante mille hommes. Bien que nous eussions cinquante mille soldats, il fallait déduire de ce nombre les malades qui s'élevaient à douze mille cinq cents, et tout compté nous ne pouvions pas en mettre en ligne plus de trente mille. Les Portugais, par des causes que j'ai citées, ne comptaient que vingt-cinq mille hommes, et les Espagnols huit ou neuf mille, quoiqu'ils prétendissent être douze mille. Sous le rapport de la force numérique les Français n'avaient point sur nous d'avantage ; mais il faut observer qu'ils avaient les moyens de se recruter, et que de cette manière leurs pertes devenaient moins sensibles, tandis que les renforts que nous recevions arrivaient lentement et par de petits détachements. Nous obstiner à continuer le siège de Badajoz suivant les règles, c'est-à-dire avec lenteur, c'était nous exposer à une bataille décisive qu'il aurait fallu accepter en rase campagne, avec nos flancs à découvert et la Guadiana sur nos derrières. Il est vrai que dans la saison où nous étions les eaux de cette rivière sont basses ; qu'elle était guéable sur plusieurs points, et qu'elle ne nous aurait pas empêchés de faire notre retraite si nous avions été battus ; mais la grande question était de savoir s'il valait la peine de courir des dangers que l'ennemi ne

pouvait avoir à craindre. Il n'entrait pas dans la politique de lord Wellington d'agir ainsi, et rien ne lui démontrait la nécessité de changer ses plans. Il résolut au contraire de faire une autre tentative pour se rendre maître de la ville assiégée, et, en cas de non réussite, de continuer cette opération, pourvu toutefois qu'il fût laissé le maître d'agir comme il l'entendrait, ou bien de prendre une position convenable vers le nord de la Guadiana.

Poussé par ces motifs et impatient de se prévaloir de l'occasion qui était encore à sa disposition, lord Wellington donna l'ordre dans la nuit du 9 juin de tenter un nouvel assaut contre le fort Saint-Christoval. Les hommes commandés pour l'action étaient au nombre de deux cents, précédés d'une avant-garde perdue de vingt-cinq hommes, sous les ordres du lieutenant du génie Hunt; ils quittèrent la tranchée à un signal donné et s'avancèrent vers le fossé. L'ennemi était mieux préparé que la première fois; et à leur arrivée ils furent reçus par une fusillade bien nourrie. Le lieutenant Hunt fut tué sur le glacis, ce qui m'empêcha point les soldats de sauter dans le fossé et de s'avancer, à ce qu'ils crurent, vers la brèche; mais n'ayant plus de chef en état de les guider ils se trompèrent de chemin : au lieu d'appuyer contre la brèche

deux échelles de vingt-cinq à trente pieds de haut dont ils s'étaient munis, ils les placèrent en face d'un bastion qui, bien qu'abymé par les boulets perdus, n'était pas en ruine, et les conséquences furent telles qu'on devait les prévoir. Après avoir persisté pendant une heure entière et avec le plus grand courage à escalader les murs, ils furent forcés de se retirer, avec perte de quarante hommes tués et d'une centaine de blessés. C'est ainsi que se termina la seconde tentative faite sur Badajoz, et dès-lors nous n'en fîmes plus aucune. On convint d'une suspension d'armes pour le 10, afin d'emporter les blessés et d'enterrer les morts. Dans la soirée nous commençâmes à faire filer nos magasins et notre artillerie, et le 11 cette opération fut terminée sans avoir attiré l'attention de l'ennemi. Le 12 le siège fut levé, après avoir coûté aux alliés, tant en tués qu'en blessés et prisonniers, trente-quatre officiers et quatre cent cinquante-un soldats.

Mais, bien que nos magasins et notre matériel fussent transportés au-delà de Badajoz, on ne jugea pas à propos de faire reculer l'armée sur l'Albuera, jusqu'à ce que l'ennemi par des mouvements plus positifs que ceux qu'il avait exécutés jusqu'alors eût donné à soupçonner ses projets. Malgré la vraisemblance des avis qui étaient parvenus jusqu'à nous, il n'eût pas été prudent

sur cette seule autorité de changer toute notre ligne d'opérations; et en conséquence le corps du général Hill, commandé par le maréchal Beresford, se maintint à son poste et resta en observation jusqu'au 16. Ce jour nous fûmes officiellement informés que Regnier avec l'avant-garde de Marmont était à Truxillo, et que le corps d'armée de ce dernier passait le Tage à Alcantara, tandis que l'armée de Soult avec la cavalerie et les troupes légères devait continuer sa marche par Llerena, vers Medelin et Merida. Il n'y avait plus à douter alors que l'ennemi n'eût combiné une opération pour venir au secours de Badajoz; et comme il se portait en force sur sa droite il paraissait évident qu'il dirigerait son attaque sur notre gauche. En conséquence on jugea que la position sur l'Albuera n'était plus tenable, et qu'il ne s'en trouvait aucune sur la rive gauche de la Guadiana qui présentât le moindre avantage, ou qui fût susceptible de nous engager à en prendre possession.

Il était impossible que dans une pareille position lord Wellington n'éprouvât pas les plus vives contrariétés. Malgré tous les efforts qu'il avait faits, et les succès qu'il avait obtenus, il se voyait plus embarrassé que lors de l'ouverture de la campagne; car à chaque instant les ressources de l'ennemi s'augmentaient loin de diminuer,

tandis que les nôtres s'affaiblissaient de jour en jour davantage. J'ai dit que l'armée portugaise n'était plus ce qu'elle avait été un an auparavant : elle n'était ni payée ni approvisionnée ; les moyens de transport lui manquaient, et elle retombait rapidement dans son premier état de désorganisation. Ses chefs étaient continuellement en disputes et en querelles entre eux, ainsi qu'avec la régence et la cour du Brésil. Quant aux Espagnols, ils n'étaient mus que par le sentiment d'une jalousie basse et extrême envers nous. Bien que l'année précédente nous eussions réussi à attirer sur nous toutes les armées françaises du nord de l'Espagne, la Castille, la Galice, la Biscaye, la Navarre, les Asturies, et le royaume de Léon, ne firent pas le moindre effort pour profiter de cette diversion ; et maintenant que les armées du midi et du centre nous faisaient face, les provinces du nord et de l'intérieur restaient dans un état de tranquillité désolant. Madrid alors débarrassée de la présence de l'ennemi était gardée, au nom de Joseph, par ses propres citoyens, tandis que les cortès et la régence étaient devenus les objets du mépris le plus acablant. Dans chaque branche de l'administration les cabales et l'esprit de parti prévalaient ; chaque chef d'armée avait ses plans particuliers et ses partisans dans la régence et parmi les cor-

tès : la seule chose sur laquelle ils étaient tous d'accord c'était d'entretenir une profonde méfiance envers leurs alliés. Ainsi donc il n'y avait rien à attendre de l'Espagne ; on allait même jusqu'à dire que Joseph avait quitté la péninsule , et que Ferdinand, accompagné de Berthier, allait revenir afin de terminer tous les différends, et de porter la nation à se rendre aux vœux de Napoléon. L'aspect n'était guère plus brillant lorsque nous portions nos regards sur la défense du Portugal. L'occupation de Badajoz dans le midi et la destruction d'Almeida dans le nord laissaient ouvertes les deux grandes routes qui conduisent dans le centre du pays ; et le gouvernement ayant refusé de fournir aux dépenses qu'exigeaient les réparations d'Almeida on avait fait sauter cette forteresse. Il en résulta que, si Bonaparte eût jugé à propos de renforcer les armées qui se trouvaient sur la frontière, rien ne s'opposait à ce qu'elles marchassent sur Lisbonne par la route qu'il aurait trouvée la plus convenable. Il est vrai toutefois que les lignes de Torres-Vedras auraient offert une résistance vive et prolongée à l'ennemi, et que si l'Angleterre avait voulu employer tous ses moyens, sur ce point elle aurait pu le conserver ; mais il restait à considérer ensuite si l'occupation de Lisbonne compenserait les sacrifices qu'il faudrait faire pour la défendre, d'au-

tant plus encore qu'un semblable projet ne pouvait s'exécuter qu'en exposant les plus riches provinces du Portugal à être dévastées. Ces considérations étaient tristes et décourageantes ; je n'affirmerai pas qu'elles vinrent dans l'esprit de lord Wellington, mais elles firent une certaine impression sur l'armée, et il y eut peu de personnes à qui l'avenir ne donnât de sérieuses craintes.

Lord Wellington, ayant pesé toutes les raisons qui existaient pour et contre le plan qu'il avait en vue, envoya chercher Castanos et Blake, à Albuera pour le leur développer et leur faire connaître sa résolution. Il leur déclara d'abord positivement que tout ce qu'ils pourraient dire ou faire ne changerait rien à ce qu'il avait décidé ; qu'ils étaient maîtres de suivre nos mouvements ou d'agir séparément ; et lorsqu'ils en vinrent à cette dernière détermination il leur indiqua quelles étaient, selon lui, les meilleures mesures qu'ils eussent à adopter. Il les renvoya ensuite, et donna l'ordre que l'armée qui était à Albuera et devant Badajoz se mît en mouvement. Cette manœuvre s'exécuta le 18 ; et les magasins et les bagages ayant été mis en sûreté sur les derrières les colonnes s'avancèrent sans obstacles et sans confusion vers leurs nouvelles positions. Voici

nous permissent de devenir les agresseurs. De cette manière, et en admettant que nos soupçons sur les desseins de l'ennemi fussent fondés, nous étions encore d'autant plus en garde contre l'une ou l'autre de ces suppositions, que si l'ennemi ne faisait aucun mouvement nous pouvions nous maintenir dans nos positions jusqu'à ce que les événements présentassent un aspect plus favorable, ou reprendre l'offensive dès que nos ressources ou la dispersion des forces de l'ennemi nous le permettraient. Je crois que lord Wellington avait l'idée qu'une action générale aurait lieu incessamment ; il en parlait comme d'une chose probable, et il prit toutes les précautions que son génie lui suggéra pour assurer la victoire : du reste, les sources où il puisait ses renseignements n'étaient connues que de lui seul, et il est à supposer qu'elles étaient telles qu'il pouvait facilement tirer des conclusions raisonnables de ce qu'il apprenait. Quant à moi, je considérais que la résistance seule de Badajoz était plus favorable à l'ennemi que tous les succès qu'il pouvait espérer dans le courant de la campagne ; et, comme les troupes françaises avaient tout autant besoin de repos que nous, il était peu probable qu'elles s'en privassent pour le plaisir seul de nous harceler.

• Tandis que lord Wellington disposait ainsi son

armée, il ne négligeait pas les avantages qui pouvaient résulter d'une diversion, sans perdre de vue les forteresses qu'il privait momentanément de sa protection.

Pour obtenir le premier de ces résultats, il donna ordre au général Blake de mettre son corps d'armée en mouvement, de se diriger sur le Conde de Unebla, et de traverser la rivière à Mertola, de manière à menacer tout à-la-fois Séville, le camp devant Cadix, et les derrières de l'armée française. Quant aux forteresses, de nombreux détachements de travailleurs furent employés chaque jour, non seulement à Elvas où on en avait le plus grand besoin, mais encore à Campo-Major et à la forteresse de Juramenha. J'ai dit avec raison qu'Elvas exigeait plus particulièrement des réparations. Grace à la négligence du gouvernement portugais, cette place, la plus importante de la frontière méridionale, était dans un tel état de dégradation que, dans plusieurs endroits, les murs tombaient en ruine; les fossés étaient presque comblés, le petit nombre de pièces qui se trouvaient sur le rempart étaient fort mauvaises; enfin, pour compléter ce délabrement, la garnison se composait de troupes portugaises, et le gouverneur, bien que l'un des meilleurs officiers de sa nation, n'était à tout prendre qu'un Portugais. Il résultait que, si

l'on voulait que la place présentât quelque résistance, il fallait remédier au moins à quelques-unes de ses imperfections ; et, puisqu'il ne convenait pas à notre politique de changer la garnison ou de déplacer le gouverneur, lord Wellington ne voulut pas qu'on pût se servir du prétexte que les fortifications étaient ruinées pour rendre trop facilement la place. En conséquence elles furent réparées conformément aux règles de l'art, et mises en état de tenir long-temps si on les défendait. Nous ne fîmes aucune tentative contre l'ennemi ; nous nous bornâmes à ces opérations qui, bien que très utiles, nous donnaient peu d'occupation ; et comme, à l'exception de quelques escarmouches, les Français semblaient être aussi dans des dispositions pacifiques, nous restâmes oisifs pendant plusieurs mois de l'été, non sans éprouver quelque surprise et quelques regrets.

Depuis le 20 juin jusqu'au 21 juillet notre armée resta dans ses camps de Portalegre et de Torre-del-Mouro. Cette inaction ne fut interrompue que par quelques incidents fâcheux qui, sous le point de vue militaire, étaient bien faits pour fixer notre attention, ou pour nous faire sortir de notre léthargie. L'ennemi, au lieu de nous suivre, comme nous l'avions supposé, borna ses mouvements à la rive méridionale de la Guadiana, sans rien entreprendre sur le côté du

fleuve que nous occupions, si ce n'est pourtant qu'il y envoyait de temps à autre des reconnaissances; et comme elles étaient généralement composées de cavalerie il obtenait tout le succès qu'il pouvait désirer. Dans une occasion, entre autres, il réussit à faire prisonniers cent vingt hommes du onzième de dragons-légers et vingt hussards de la légion allemande; cette affaire étant la plus sérieuse qui ait eu lieu pendant le courant d'un mois entier mérite quelques détails.

On a vu qu'en formant nos camps nous avions pris la ligne du Caya, c'est-à-dire que nos troupes étaient postées sur les derrières de cette rivière et dans une direction parallèle à son cours. Le Caya, dont les eaux sont profondes, décrit plusieurs coudes du nord au sud des montagnes situées près de Campo-Major à la Guadiana. Ses rives sont basses et ouvertes, bien qu'elles soient dominées du côté que nous occupions et à peu de distance de l'eau par une chaîne de collines. Nos grand'gardes de cavalerie au lieu d'être postées sur les hauteurs l'étaient sur le bord de la rivière; quelques-unes mêmes aux angles des coudes qu'elle forme, et par conséquent dans des endroits où nos vedettes, malgré toute leur vigilance, ne pouvaient découvrir l'ennemi que lorsqu'il était sur elles. Un détachement du onzième

dragons se trouvait dans un de ces mauvais postes, lorsqu'un matin l'ennemi poussa une forte reconnaissance au-delà de la rivière pour s'assurer de ce que nous faisions. Notre cavalerie se conduisit, comme à son ordinaire, avec bravoure : elle chargea l'escadron français et le rejeta précipitamment sur le corps de réserve; mais pendant qu'elle faisait cette manœuvre elle ignorait que d'autres escadrons l'avaient tournée, et qu'une force accablante se trouvait sur ses derrières. Il en résulta que tout ce détachement fut environné et pris, à l'exception de quelques hommes qui s'ouvrirent un passage à travers les rangs ennemis. Il est inutile d'ajouter que ce désastre donna lieu à diverses conjectures et à des plaintes nombreuses.

En outre, ce qui nous intéressait le plus vivement c'était d'apprendre les mouvements qui s'opéraient parmi les armées françaises et les corps espagnols. Nous fûmes instruits, par exemple, que Soult était retourné à Séville avec son armée, dont il avait détaché une division pour l'opposer à Blake, qui, conformément au plan arrêté, avait traversé la Guadiana à Mertola. Toutefois ce dernier, au lieu de s'avancer sur Séville, se borna à faire sur les châteaux de Puebla et d'Unebla une attaque qui n'eut aucun succès. Informé que Soult marchait sur lui, il se retira à

Ayamonte et s'embarqua pour Cadix. On disait en même temps que Marmont restait stationnaire à Merida et dans les environs, d'où il envoyait en avant des détachements de cavalerie pour fourrager. De nombreux secours en approvisionnement et en artillerie furent à la même époque jetés dans Badajoz ; les fortifications de cette place furent réparées, et sa garnison augmentée de cinq mille hommes. Mais l'avis le plus important de tous nous parvint par une lettre que nous eûmes le bonheur d'intercepter, et qui était adressée par Marmont au maréchal Berthier. Le général l'avait confiée comme une pièce importante à un de ses aides-de-camp qu'il envoyait à Paris. Cet officier, ayant été arrêté par une guérille espagnole, fut amené dans notre camp : la lettre trouvée sur lui renfermait un tableau exact de la situation de l'armée française, et donnait la preuve du jugement et du bon sens de celui qui l'avait écrite ; du reste en voici l'analyse.

Elle était datée de Merida, et postérieurement aux renforts jetés dans Badajoz et à la marche rétrograde de nos divisions ; elle informait d'abord son excellence le prince de Neufchâtel que Marmont, ayant réussi à opérer sa jonction avec le duc de Dalmanie et à faire lever le siège de Badajoz, avait depuis donné tous ses soins à

réorganiser l'armée de Portugal et à y rétablir la discipline. Le manque d'approvisionnements réguliers avait nécessité le système des réquisitions, et ce système avait été poussé si loin que l'armée, ajoutait-il, ne pouvait plus se comparer qu'à un ramas de bandits. Il ne voyait nul moyen de changer cet état de choses tant que les soldats ne seraient pas entretenus et payés d'une manière convenable. Pour cela il proposait divers moyens et demandait l'assentiment de l'empereur pour les mettre à exécution. Il méditait en même temps un mouvement sur la rive droite du Tage, tandis que Soult, ayant appris que des secours avaient été envoyés de Cadix à Tarragone, et considérant sa présence dans le midi indispensable, se préparait à s'y rendre sans délai. Marmont devait lui céder le cinquième corps et quelques escadrons de cavalerie, afin de pourvoir plus efficacement à la défense de l'Estramadure; mais il sollicitait vivement l'autorisation de réunir ensuite ces mêmes troupes à l'armée de Portugal comme lui étant absolument nécessaires.

Il annonçait aussi qu'il avait l'intention de prendre avec son corps, qui s'élevait à trente-deux mille hommes d'infanterie et à trois ou quatre mille chevaux, quelque position convenable entre le Teitar et le Tage, d'où il serait mieux à même de surveiller strictement ses soldats et

d'améliorer leur discipline. Le seul obstacle qu'il voyait à cet arrangement provenait de la difficulté de se procurer suffisamment de vivres et de fourrages; mais il espérait le surmonter. Dans ce cas, et en supposant qu'il obtint deux ou trois mois de repos et que les remotes et les objets d'équipement qu'on avait promis arrivassent; il ne doutait pas que la belle armée de Portugal ne redevenît encore une fois *très redoutable*, et ne fût en état d'exécuter toutes les entreprises que l'empereur désirerait. Il déterminait ensuite les positions de notre armée et les forces dont il la supposait composée: il annonçait le départ du corps d'armée de Blake et son embarquement pour Cadix, après avoir échoué dans l'attaque du château de Puebla; et enfin il entrait dans une foule de détails qui prouvaient que les Français avaient autant de moyens que nous de se tenir bien informés. Quant à ses projets, Marmont n'en disait rien, sinon qu'il se proposait de rester sur la défensive jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de Paris. Outre la dépêche de Marmont nous interceptâmes encore une lettre du général Tresion, chef de l'état-major; mais elle n'était intéressante que parce qu'elle contenait la déclaration positive que les troupes françaises étaient hors d'état de se mesurer avec les nôtres, et que les seules chances de succès pour elles consistaient

dans une bonne combinaison de manœuvres.

J'ai quelques raisons de croire que les avis contenus dans la dépêche de Marmont, réunis à d'autres circonstances moins importantes, engagèrent lord Wellington à renoncer pour le moment à toute opération offensive contre l'ennemi. Il était clair qu'avec des forces aussi inégales il ne pouvait rien tenter d'important, le corps d'armée de Marmont pouvant à lui seul présenter une opposition sérieuse; et, dans le cas d'une réunion avec celui de Soult, la supériorité des Français devenant accablante. En conséquence il se décida à faire prendre à nos troupes des cantonnements provisoires, et à cet effet les divisions s'ébranlèrent le 21; la troisième et la sixième reçurent l'ordre de traverser le Tage, et d'occuper Castello-Branco et les villages voisins; la septième fut dirigée sur Niza; la division légèrè sur Campo-Major; les première et cinquième sur Portalègre, où le quartier-général fut établi; et la deuxième et la quatrième à Evora et dans les places adjacentes. De cette manière un corps considérable d'infanterie, soutenu par toute la cavalerie, demeura dans l'Alentejo, tandis que le reste de l'armée, prenant position dans le voisinage du Tage, pouvait se porter sur tous les points menacés.

CHAPITRE XXVI.

Loisirs des officiers, dans leurs cantonnements. — Lord Wellington se transporte sur Ciudad-Rodrigo et cerne cette place. — Dispositions de l'armée dans ses nouvelles lignes. — Description de la contrée qui environne Ciudad-Rodrigo. — Renseignements sur les préparatifs de l'ennemi pour en faire lever le siège, et mesures prises en conséquence par lord Wellington.

Tout entier aux grandes opérations de l'armée et aux résultats qu'elles amenèrent, je n'ai point encore eu l'occasion de faire connaître au lecteur le genre de vie qu'avaient adopté l'état-major et les autres officiers attachés aux différents corps. On n'a jamais su mieux allier le plaisir avec les fatigues de la guerre, et le repos avec les devoirs. Nous eûmes pendant quelque temps des chiens d'arrêts et des levriers, et nous nous permîmes l'exercice de la chasse au fusil et au courre et l'amusement de la pêche; et, comme la chasse au renard et au lièvre était celle qui nous plaisait davantage, nous en vîmes dans quelques divisions de l'armée à entretenir des meutes plus ou moins nombreuses de chiens dressés. Au quartier-général nous avions une meute excellente, qui nous procura des récréations si agréables qu'elles trompèrent la longueur

lu temps. Notre chef y prenait part avec plus l'empressement qu'aucun officier de l'armée. Ce fut dans le courant de ce même été qu'il contracta l'habitude, dont il ne s'est jamais départi depuis, tant que l'armée fut en cantonnement, de nous faire tirer au blanc certains jours de la semaine. Les incidents pleins de gaieté que ces réunions firent naître ne peuvent trouver place ici, mais nous en garderons long-temps le souvenir. J'ajouterai que ce genre de vie, loin de nuire à la discipline de l'armée ou à la stricte exécution des devoirs, concourut puissamment à former le caractère du soldat et à améliorer ses dispositions : chacun faisait son service avec empressement, même dans les moments les plus difficiles, parcequ'il savait que ce service serait suivi d'un passe-temps agréable.

On a vu que l'armée avait quitté le camp le 21 juillet pour prendre possession d'une ligne de cantonnements temporaires située sur chaque côté du Tage. Tout fut exécuté le 23, et l'armée, à l'exception de la cinquième division qui était restée à une lieue de Portalegre, se trouva convenablement logée dans les villages qui lui avaient été assignés. Ce mouvement était à peine terminé, que nous fûmes joints par quatre régiments d'infanterie et un de cavalerie arrivant d'Angleterre ; savoir, les vingt-sixième, trente-deuxième,

soixante-huitième et soixante-dix-septième, et le douzième de dragons, tous très nombreux et au complet. On nous annonça en même temps l'arrivée à Lisbonne du général Graham, qui venait pour prendre le commandement en second de Cadix. Cette nouvelle nous fit d'autant plus de plaisir que le général Graham était un officier expérimenté qui avait fait preuve de talent dans toutes les circonstances où il avait figuré ; et bien que ses derniers succès à Barossa eussent dépendu uniquement de la bravoure de ses troupes, ils ajoutaient encore à la réputation qu'il avait déjà acquise.

Nous fûmes bientôt assaillis dans nos cantonnements par une foule de nouvelles dont la majeure partie était assez inquiétante. D'abord certains officiers espagnols nous informèrent que deux fortes colonnes isolées, comptant chacune trente mille hommes, s'avançaient, l'une du côté de la Dalmatie et l'autre dans une direction opposée, pour renforcer les armées françaises en Espagne. Bien que nous fussions instruits que de nombreuses bandes de guerillas se formaient de tous côtés et que quelques unes d'entre elles avaient déjà tenté des coups très hardis, cela ne suffisait pas pour diminuer l'impression que la nouvelle des officiers produisit sur nous. Des historiens étrangers qui ont puisé leurs renseigne-

ments chez les Espagnols, et les Espagnols eux-mêmes ont beaucoup discoursu sur ces bandes; mais tous les militaires qui ont servi dans la péninsule peuvent attester qu'il n'exista nulle part de corps moins utiles et même plus nuisibles pour le camp qu'ils servaient que ceux des maraudeurs connus sous le nom de *guerillas*. Nul doute qu'ils n'aient intercepté de loin en loin quelques petits convois et taillé en pièces quelques détachements isolés; mais malheureusement ils ne bornaient pas leurs prouesses à attaquer l'ennemi : ami ou ennemi, quiconque tombait entre leurs mains en sortait rarement sans être dépouillé, et tous les habitants des petits villages les redoutaient plus que les Français.

De toute la population espagnole les guerillas étaient les seuls qui eussent pris les armes : toutefois il est juste de convenir que les paysans en général étaient disposés à soutenir la cause de l'indépendance, et que la majeure partie des recrues espagnoles sortait des hameaux ou des chaumières isolées; mais dans les villes on ne formait qu'un seul vœu, celui que la tranquillité ne fût troublée par l'apparition d'aucune troupe, soit française, soit anglaise. Tant qu'il ne fut pas démontré que, si nous nous retirions de la péninsule, la fin de l'été amènerait la fin de la guerre, la masse de la population espagnole ne soupira

qu'après le repos, n'importe à quelles conditions il eût fallu l'acquérir.

Du reste cette disposition d'esprit n'avait rien qui dût étonner ; les Espagnols n'avaient sur aucun point de leur territoire une armée assez forte pour résister à l'invasion ; presque toutes leurs forteresses étaient au pouvoir des Français, et la discorde la plus manifeste et la plus atroce régnait dans les assemblées qui devaient réveiller l'énergie de la nation et guider ses efforts. Nous apprîmes la reprise de Figuiéras, et ce fut la seule circonstance qui nous donna quelque peu à espérer que l'Espagne se montrerait digne de son ancienne renommée et de la cause qu'elle avait entreprise ; mais elle ne fut pe plus que de légers succès obtenus près d'Astorga, ni même les triomphes de don Juan qui interceptait des convois à Salamanque où il fit quelques prisonniers, suffisante pour nous inspirer une grande confiance dans l'énergie de nos alliés. Nous sentions au contraire que l'armée anglaise était et devait continuer à être le principal soutien de la guerre de l'indépendance de la péninsule ; et avec une pareille opinion il était difficile, même aux plus confiants d'entre nous, de croire que, si la Russie et les autres puissances du Nord persistaient dans leur politique pacifique, l'Angleterre pût

sortir triomphante et avec honneur d'une lutte si inégale pour elle.

Quand l'armée prit ses cantonnements on pensait qu'elle n'entreprendrait rien jusqu'à ce que la forte chaleur fût passée. Tout semblait indiquer que l'ennemi, quelles que fussent d'ailleurs ses opérations dans la péninsule, laisserait le Portugal tranquille jusqu'à ce qu'il eût reçu des renforts de France, ou que d'autres circonstances favorables lui permissent d'opérer une nouvelle invasion. On assurait que Marmont ayant retiré ses troupes dans la vallée de Placencia; à l'exception d'une division sous les ordres du général Foy, dont la destination était d'observer la rive gauche du Tage, avait établi son quartier-général à Talavera de la Reyna. Soult s'était dirigé vers le sud, dans l'intention, disait-on, de mettre le siège devant Carthagène; et Suchet, à qui Tarragone venait de se soumettre, se préparait à attaquer Alicante et à pousser ses conquêtes dans la Catalogne. En même temps Bessières rassemblait un corps considérable à Valladolid, et Bonnet un autre à Léon et à Benavente, tandis que Joseph retourné depuis peu à Madrid s'amusa et amusait ses sujets avec des proclamations dont les expressions étaient aussi absurdes que les effets qu'elles devaient produire.

étaient ridicules. Il les assurait que l'amitié de l'empereur pour eux prenait de nouvelles forces, et il les informait en même temps que soixante mille hommes de troupes fraîches marchaient sur l'Espagne; et, tandis qu'il menaçait de déployer la plus sévère vengeance contre les bandes de guerrillas qui infestaient toutes les routes et tous les passages, il cherchait à engager les chefs de ces mêmes bandes, par de brillantes espérances; à accepter des grades dans le service impérial. Toutefois ni lui ni ses généraux ne soufflèrent mot sur les projets contre le Portugal et contre l'armée anglaise; et nous conclûmes de ce silence que nous nous maintiendrions dans nos cantonnements au moins pendant la canicule, et peut-être jusqu'au retour du printemps.

Pendant que l'armée rêvait le repos et la tranquillité, l'esprit toujours actif de notre chef méditait une entreprise, sans doute très hasardeuse et présentant mille difficultés, mais capable d'influencer puissamment sur les résultats de la guerre. La possession de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz, ainsi que celle de trois ou quatre forteresses situées sur d'autres points de l'Espagne, facilitait les mouvements de l'ennemi; et, comme il était de la plus grande importance de l'en dépouiller, Wellington dirigeait spécialement sa pensée sur les moyens à employer pour y parve-

mir. Le lecteur sait déjà le sort qu'éprouvèrent deux de nos tentatives sur une de ces places ; mais quant à Ciudad-Rodrigo le cas n'était pas le même. Supposé que Soult commencât le siège de Carthagène ou employât son armée à toute autre entreprise, Ciudad - Rodrigo se trouvait alors en quelque sorte abandonnée à sa garnison ; et bien que protégée par le corps de Marmont elle offrait une proie qui n'était point insaisissable. C'est dans cette supposition qu'on fit transporter adroitement de l'artillerie et des munitions de Lisbonne à Oporto et d'Oporto à Lamego ; et, tandis que l'attention de Wellington semblait absorbée dans des mesures sanitaires pour la conservation de ses troupes, il leur préparait de nouveaux travaux, que, il faut l'avouer, elles semblaient moins en état qu'aucune autre armée européenne de pouvoir exécuter.

Je dis que dans les circonstances présentes l'armée anglaise était moins en état qu'aucune autre armée de l'Europe d'entreprendre un siège, attendu qu'elle n'avait ni l'artillerie ni les instruments nécessaires pour un projet de cette nature, qu'elle ne devait pas espérer de long-temps pouvoir se les procurer, et que, privée de ces moyens il était physiquement impossible qu'elle songeât à défendre ou à attaquer des places fortes avec quelque espoir de succès.

Loin de moi la pensée d'élever un reproche contre le corps des ingénieurs ! les officiers du génie étaient et sont encore fort instruits, mais ils étaient en trop petit nombre dans la péninsule, et le manque de moyens et de ressources les empêchait d'utiliser leurs talents et par conséquent d'en faire sentir les avantages. L'armée anglaise était peut-être la seule dans toute l'Europe qui n'eût pas attaché à son service un corps de mineurs et de sapeurs, ou un corps d'hommes spécialement versés dans tous les détails d'un siège. Nous avions, il est vrai, un régiment désigné sous le nom d'artificiers militaires royaux ; mais il n'était composé que de charpentiers, de forgerons, de maçons, et d'autres ouvriers qui ne savaient même pas ce que c'était qu'une mine, et qui probablement n'avaient jamais entendu parler du métier de sapeur. Dans les régiments de ligne, à l'exception de quelques officiers, il ne se trouvait personne qui entendit les travaux d'un siège ; et c'est avec de pareils aides et de pareils moyens que nos ingénieurs commencèrent leurs opérations : devait-on espérer alors qu'elles seraient conduites avec rapidité ou qu'il en résulterait des succès ? Les officiers du génie ne pouvaient être par-tout au même instant, et il était probable que par-tout où ils ne se trouveraient pas on ne ferait rien de bon ;

en outre, les munitions de siège manquaient. Nous n'avions ni pontons, ni pontonniers; l'artillerie destinée à battre en brèche provenait de manufacture portugaise, était mauvaise et mal servie, et les outils pour construire les retranchements étaient des plus communs et ne consistaient qu'en bèches, pioches, et hoyaux. Le fait est que le gouvernement anglais, n'ayant jamais pu croire que ses armées seraient sérieusement engagées dans une guerre continentale, et se sentant d'ailleurs à l'abri d'une invasion par l'immense supériorité de ses flottes, n'avait jamais donné son attention à organiser les matériaux sans lesquels il est impossible à l'armée même la plus brave d'enlever des fortifications. Il résulta de cette négligence que dès le commencement jusqu'à la fin de la guerre de la péninsule, et chaque fois que l'armée anglaise se mit en devoir d'assiéger une place, elle ne le fit qu'avec désavantage. Le général et ses soldats savaient bien qu'ils ne possédaient aucun des moyens physiques ou moraux qui sont nécessaires pour de pareilles entreprises, et ils ne les tentèrent que lorsqu'ils y furent contraints par une nécessité irrésistible. Malgré ces obstacles lord Wellington n'était pas disposé à laisser échapper une occasion favorable de reprendre Ciudad-Rodrigo. Les divisions avaient à peine

été établies dans leurs cantonnements, que l'état de situation des approvisionnements de la place tomba entre nos mains ; nous vîmes que les vivres commençaient à devenir rares, et que les moyens de les renouveler étaient éventuels et éloignés. Lord Wellington comprit aussitôt que, s'il pouvait parvenir à cerner Ciudad-Rodrigo avant l'arrivée des convois, la famine le servirait mieux qu'une attaque de vive force, et que la connaissance du danger que courrait cette forteresse découragerait Marmont et pourrait bien même alarmer Soult au milieu de ses opérations dans le midi. Ce plan fut à l'instant mis à exécution. La deuxième division anglaise et la division d'infanterie portugaise du général Hamilton, soutenues par deux brigades de cavalerie, reçurent l'ordre de rester à Estremoz et à Portalégre, sous les ordres du général Hill, afin de protéger l'Alentejo ; et le reste de l'armée qui six jours auparavant venait d'entrer en cantonnements se trouva en pleine marche vers le nord. Il se composait des dragons, de la division légère, et des première, troisième, quatrième, cinquième, sixième et septième divisions.

Le 1^{er} août, le quartier-général fut établi à Castello-Branco, où l'on fit halte pendant un jour. Le 8 il fut transporté à Sabugal, et le 10 lord Wellington fixa sa résidence dans la ville de

Fuente-Guenaldo. L'armée occupa une ligne détachée et fort étendue, ayant Villa-Vicosa sur sa droite et Gallegos sur sa gauche. Voici comment les divisions furent distribuées : la première fut postée à Penamacor ; la quatrième à Pedrogao ; la cinquième à Payo, près du passage de Perales ; la sixième à Gallegos ; la septième à Alfayates et à Villa-Mayor, et la division légère à Mortegao, de l'autre côté de l'Aguada. La troisième division resta à Fuente-Guenaldo avec le parc d'artillerie, tandis que la cavalerie fut disséminée çà et là, en escadrons et en détachements, selon sa commodité ou que la nature du sol le permettait.

Avant d'entrer dans le détail des opérations dont ces dispositions étaient le prélude, il est nécessaire que je fasse mieux connaître au lecteur l'état réel et la topographie de Ciudad-Rodrigo.

Cette forteresse est bâtie sur une des trois collines ou éminences situées sur la rive droite de l'Aguada, et qui s'élève isolément au milieu d'une plaine fort étendue, bien cultivée, et dans ce moment couverte presque entièrement de moissons. Cette plaine est bornée au nord et à l'ouest par une chaîne de montagnes inégales, et au sud-est par une autre chaîne de montagnes encore plus inégales et plus impraticables. La première

se compose de rochers qui se terminent en cimes élevées, et qui sont séparés les uns des autres par de larges défilés, à travers lesquels se trouvent de bonnes routes qui mènent à Salamanque et dans la Castille; l'autre chaîne n'a qu'un défilé, celui de Perales; mais il ne présente que des précipices, et est nul sous le point de vue militaire. Ces montagnes sont d'ailleurs trop éloignées des murs de la ville pour qu'on y puisse établir des batteries; et en outre elles n'offrent aucune position favorable et commode pour une armée qui voudrait protéger les opérations du siège.

Il est étrange que, dans un pays comme l'Espagne, toute cette plaine soit privée de sources et d'étangs, et que ceux qui l'habitent ne puissent se procurer d'autres eaux que celle de l'Aguada. Il est inutile d'ajouter que cette circonstance, indépendamment des autres considérations, suffisait seule pour contrarier nos projets, parce qu'il était manifeste que, si nous commencions le siège, il fallait que nos troupes s'établissent à une certaine distance de la rivière et s'exposassent ainsi à de funestes inconvénients: mais la difficulté qu'on aurait éprouvée à approvisionner nos troupes d'un objet aussi indispensable n'était pas le seul ni même le plus grand obstacle que nous aurions à combattre. Si nous entrepre-

nions franchement de faire le siège de Ciudad-Rodrigo, il fallait nous résoudre à abandonner tous nos bagages et à tout soumettre aux chances d'une bataille, en cas que l'ennemi approchât en force pour secourir la garnison, attendu que la situation topographique du pays qui se trouvait sur nos derrières était telle qu'il fallait renoncer, sur-tout en présence de troupes supérieures, à transporter avec nous toute notre grosse artillerie et nos caissons. D'abord les routes en général dans cette partie du pays sont loin d'être bonnes; pendant la sécheresse on peut les traverser avec toute espèce de voitures, mais après les pluies elles ne sont praticables que pour les chariots d'une construction légère. Ensuite les rivières qui séparent Ciudad-Rodrigo du Portugal, principalement l'Aguada et le Coa, ne présentent pas seulement des difficultés par rapport à leurs rives escarpées et rocheuses, mais encore parcequ'elles sont susceptibles de s'élever de plusieurs pieds dans l'espace de quelques heures, et qu'elles peuvent emporter les ponts et rendre les gués impraticables. Supposé toutefois que nous pussions transporter sans obstacles notre artillerie et nos munitions, ouvrir la tranchée et établir nos dépôts, il fallait obtenir des succès; car, en cas de revers, nous ne devions pas songer à effectuer notre retraite sans aban-

donner tout notre matériel. De plus, ainsi que je l'ai dit, il n'existait aucune position dont une armée de réserve pût tirer avantage. Eussions-nous pris le parti d'occuper la chaîne de montagnes du nord-ouest, nos troupes se seraient trouvées divisées en une foule de petits détachements, dont deux n'auraient pu agir de concert, parceque les hauteurs sont trop couvertes d'aspérités pour permettre de communiquer aisément de l'une à l'autre, tandis que nous courions le risque d'être forcés sur quelque point, et d'avoir l'ennemi sur nos derrières avant même d'être instruits de son approche. Nous ne pouvions non plus songer à nous établir dans la plaine sans qu'il nous en coûtât beaucoup de temps et de travail, parcequ'avant de l'occuper il fallait penser à la fortifier; et même alors nous nous exposions à être tournés, ou à être chassés de cette plaine, qui était trop vaste pour être fortifiée par tout. Ainsi donc, selon toutes les apparences, nous n'avions pas de grands motifs pour compter sur la réussite de notre entreprise: ce n'est pas que lord Wellington n'eût examiné avec l'attention la plus scrupuleuse toutes les localités, car on le vit pendant une semaine entière parcourir chaque jour à cheval les environs, depuis trois heures du matin jusqu'à six du soir.

Si la nature du pays ne secondait pas nos des-

seins, les renseignements que nous reçûmes de divers endroits sur l'état de la forteresse et sur les espérances qu'avait la garnison d'être promptement secourue ne répondaient pas non plus à nos souhaits. Nous apprîmes bientôt que la prétendue rareté de provisions n'existait plus; qu'un convoi de munitions et de vivres était entré dans la place avant notre arrivée, et qu'elle se trouvait maintenant ravitaillée au moins pour deux mois. Il n'y avait plus à douter que les maréchaux français ne fussent décidés à tout tenter plutôt que de laisser enlever un poste de cette importance; et nous devions conclure que, si nous entreprenions le siège, nous serions infailiblement attaqués par toutes les forces françaises réunies dans ces parages avant d'avoir pu le conduire à fin. Voici le sommaire des bruits qui couraient alors sur le nombre des troupes ennemies que nous aurions probablement à combattre, et sur les dispositions qu'elles étaient censées avoir prises.

Le corps du maréchal Marmont, disséminé sur toute la vallée de Palencia, s'élevait à trente-cinq mille hommes; à Benevente, Toro et Valladolid, il y avait environ quinze mille hommes, et il se trouvait en marche dix mille hommes de troupes fraîches qui n'étaient plus qu'à quelques journées de Salamanque. On devait facilement

prévoir que lorsque Marmont jugerait convenable d'entrer en ligne il le ferait à la tête de ces corps combinés, c'est-à-dire avec soixante mille hommes. Malheureusement alors notre armée souffrait plus que jamais par les maladies ; nous comptions, tant en malades qu'en convalescents, treize mille Anglais et cinq mille Portugais, dont mille se trouvaient épuisés de fatigue par la dernière route ; de sorte que nous ne pouvions guère compter sur plus de quarante-deux ou quarante-trois mille hommes. Il fut alors question de savoir si, avec ces faibles moyens, nous pouvions raisonnablement mettre le siège devant une place forte, bien approvisionnée, défendue par une bonne garnison, et qui de plus se trouvait couverte par une armée qui, en force numérique, surpassait la nôtre au moins d'un tiers, et sur-tout dans un moment où l'impression de ce qui s'était passé devant Badajoz n'était point effacée de l'esprit de nos soldats. Il n'y avait qu'une opinion sur la sagesse ou sur l'imprudence de cette entreprise, et lord Wellington se hâta de l'adopter : il vit qu'il s'était trompé sur les moyens de défense de cette place, et il s'abstint sagement de faire une tentative que la faiblesse de ses ressources aurait rendue vaine. Ayant mis Ciudad-Rodrigo dans un état de blocus, et formant autour d'elle une chaîne de postes, il se détermina

310 HISTOIRE DE LA GUERRE

à attendre le résultat de cette mesure dans la position qu'il avait prise ; et il se consola de ne pouvoir alors exécuter ses plans par la certitude que la démonstration qu'il avait faite opérerait une puissante diversion en faveur des autres provinces et des autres villes de l'Espagne.

Les choses se passèrent ainsi pendant quelque temps sans amener aucun événement digne d'être cité. Le blocus fut continué avec tant de vigilance que la garnison commença à se trouver gênée ; et bien que nous n'eussions pas complètement renoncé au siège les préparatifs ne se faisaient qu'avec lenteur. De temps à autre quelques affaires d'avant-postes eurent lieu, et j'avoue à regret que l'ennemi n'y fut pas toujours malheureux ; les nouvelles venaient aussi occuper les oisifs, ou donner naissance à une foule de conjectures : un jour nous apprenions que les Espagnols avaient pris une attitude formidable en Galice, et le lendemain on nous annonçait qu'ils avaient été entièrement défaits ; enfin nous fûmes instruits de l'arrivée de Blake à Cadix, et des grands exploits qu'il se proposait d'accomplir dans l'Andalousie. On parlait aussi de la rapidité avec laquelle Suchet et Sébastiani achevaient de subjuguier les provinces méridionales, et de la probabilité qu'il y avait que Grenade et Carthagène seraient bientôt réduites. Mais ce

ne fut que vers la fin d'août que certaines indications d'un mouvement de la part de Marmont jetèrent quelque intérêt sur notre situation ; et en septembre nous eûmes presque la certitude que d'importants événements allaient avoir lieu.

Le premier indice que les hostilités allaient recommencer fut l'avis que nous reçûmes le 24 août que Marmont venait de quitter ses cantonnements et que ses colonnes étaient en marche sur la Castille. Lord Wellington ne perdit pas un instant pour se préparer à faire face au danger qui nous menaçait. Les divisions qui jusqu'alors avaient été cantonnées entre Fuente-Guinaldo et le Tage se réunirent ; la première et la quatrième passèrent le Coa, et se postèrent à Navé-d'Ayer, Fuentes de Honoro, Villa-Formosa et Valdelamula ; tandis que le reste de l'armée occupa les hauteurs de Pastores à El-Boden, Montiago, Albergaria, et lieux circonvoisins : de manière que toutes les brigades de l'armée alliée étaient en mesure au premier appel de se concentrer entre l'Aguada et le Coa ; que tous les principaux défilés des montagnes étaient gardés, et qu'il était impossible de jeter un corps de troupes dans Ciudad-Rodrigo, ou sur aucun des points de nos communications, sans que nous en fussions instruits. Nous avions en outre un

point d'appui pour le front de notre ligne à Fuente-Guinaldo ; où un poste avait été établi et fortifié par des retranchements ; en un mot nous avions pris toutes les précautions que les circonstances et notre situation paraissaient exiger, et qui donnaient à lord Wellington les moyens, soit de combattre avec avantage, s'il jugeait à propos de risquer la bataille, soit d'opérer facilement sa retraite sur le gros de son armée, dans le cas où il se tiendrait en avant avec son corps d'armée jusqu'au dernier moment.

Le hasard fit tomber en nos mains des lettres et autres documents qui jetèrent un grand jour sur les forces réelles de l'ennemi, ses derniers plans, et la manière dont il se proposait de les exécuter. Une de ces lettres, adressée par le général Foy au général Gérard, commandant le cinquième corps à Zafra, n'était pas la moins intéressante. Sa date était de son quartier-général d'Almaraz, et remontait à l'époque où nous prenions possession de notre ligne actuelle. Le général Foy informait Gérard de la marche de l'armée anglaise sur Ciudad-Rodrigo, des projets de lord Wellington sur cette place, et des mesures que les Français allaient prendre pour les déjouer. Le général Foy, à ce qu'il paraît, avait reçu l'ordre de joindre Marmont à Placencia, tandis que Gérard devait se porter sur Almaraz.

et Truxillo, et que huit mille hommes de l'armée s'avançaient vers le Tage où ils étaient attendus journellement. Aussitôt après l'exécution de ces mouvements, Marmont devait pénétrer avec toute son armée dans le passage de Banos, et pousser sur Ciudad-Rodrigo par Alba, tandis que le général d'Orsenne avec toutes les troupes qu'il pourrait rassembler menacerait de Salamanque l'armée assiégeante. Autant que nous pûmes en juger par les rapports du général Foy, telle était l'esquisse des plans de l'ennemi : quant à ses ressources nous en étions également bien informés. Le corps d'armée de Marmont, après l'arrivée des divisions qu'on lui avait promises, et déduction faite des malades, s'élevait à quarante-cinq mille hommes ; celui de d'Orsenne à vingt-cinq ou trente mille, dont quinze mille fantassins et cinq cents cavaliers de la garde impériale : nous apprimes ce dernier fait par les états de situation que renfermaient les lettres interceptées dont j'ai parlé plus haut ; nous étions d'autant plus portés à y ajouter foi que des rapports particuliers indiquaient que la division de la garde se montait à environ trente mille hommes. Une lettre confidentielle d'un des généraux de la division d'Orsenne, contenant les fanfaronnades les plus extravagantes, informait le gouverneur de Ciudad-Rodrigo qu'on venait à son secours avec vingt-

cinq mille hommes de la garde, et ce général ajoutait : « Nous verrons si ces fameux Anglais nous attendront, ou si, comme à l'ordinaire, ils se mettront en retraite. » Le résultat cependant était que Marmont pouvait disposer de forces nombreuses ; et lord Wellington, ne voyant aucune raison de se départir du système de prudence qu'il avait adopté, résolut de ne pas courir les chances d'une action générale. Il prit au contraire le parti de se retirer au-delà de l'Aguada s'il y était forcé, et de choisir quelque position favorable d'où il pût prendre l'offensive ou agir selon que les circonstances l'exigeraient.

Ce serait fatiguer le lecteur que de rapporter ici tous les mouvements qui se firent et tous les bruits qui circulèrent de part et d'autre jusque vers le milieu de septembre : tantôt c'était un corps de cavalerie française qui, pénétrant dans le défilé de Banos, avait donné l'alerte à l'armée entière, tantôt c'était la cavalerie ennemie qui s'était retirée. Marmont avait fait sa retraite sur Palencia, et le projet de secourir Ciudad-Rodrigo était abandonné : on assignait diverses causes à ces mouvements. Soult, ayant eu une violente affaire avec Blake, avait essuyé une défaite et s'était retiré sur Llerena, où une partie des troupes de Marmont devait se rendre pour le renforcer. Dans le nord, les Espagnols montraient aussi de

meilleures dispositions que par le passé, et on pouvait espérer qu'ils accompliraient de grandes choses. C'est ainsi que nous fûmes amusés de jour en jour par des nouvelles auxquelles il était impossible d'accorder la moindre confiance, et dont la plupart n'avaient aucun fondement ; nous finîmes enfin par n'y plus faire attention et par ne plus nous occuper que de ce qui se passait sur le front de nos lignes. Toutefois les événements touchaient vers leur fin, et les deux armées ne pouvaient plus se dérober l'une à l'autre leur situation respective.

CHAPITRE XXVII.

L'ennemi diffère de commencer ses opérations. — Il s'avance pour secourir Ciudad-Rodrigo, parvient à y faire entrer un convoi, et traverse l'Aguada. — Escarmouche sur le front de la ligne anglaise qui se retire sur Fuente-Guinaldo. — L'armée française se déploie dans cette direction. — Lord Wellington se retire sur Alfayates. — Actions partielles pendant ce mouvement. — L'ennemi s'éloigne, et les troupes anglaises prennent leurs cantonnements derrière le Coa. — Des détachements observent Ciudad-Rodrigo. — Succès de don Julian.

Nous étions alors au milieu de septembre, et l'ennemi différait encore son mouvement pour secourir Ciudad-Rodrigo, bien que chaque jour il donnât à penser qu'il ne pouvait tarder à l'effectuer. Nous apprîmes de plusieurs sources que les colonnes de Marmont marchaient sur Tomames et Val de Fuentes, et que la garde impériale avec d'autres troupes, en tout vingt ou vingt-cinq mille hommes, se réunissait à Salamanca et dans les environs. Nous apprîmes ensuite par des dépêches interceptées qu'un convoi arriverait à Ciudad-Rodrigo le 20 ou le 21 au plus tard avec une escorte assez imposante pour assurer, malgré toute tentative de notre part, son introduction dans la place. Une armée de soixante mille hommes, disait-on, se préparait

à faire lever le siège; l'ennemi se disposait même à envahir de nouveau le Portugal, et la campagne allait s'ouvrir de manière à amener les plus grands résultats. Ces rapports, ainsi que les conjectures qu'ils faisaient naître, excitaient parmi nous le plus vif intérêt. Jamais journée, assurait-on, ne devait donner lieu à d'aussi grands exploits ni le soleil éclairer une pareille scène de carnage et de désolation : tous nos soldats néanmoins s'y préparaient sans inquiétude. Lord Wellington avait déjà fait toutes les dispositions que ses moyens lui permettaient de faire; et si l'armée manifestait quelque impatience c'était de ne point voir arriver assez tôt le moment où elle se trouverait aux prises avec l'ennemi.

J'ai indiqué dans le chapitre précédent les positions que l'armée alliée avait successivement occupées en dernier lieu; je vais indiquer plus en détail celles qu'elle occupait dans cette circonstance critique. La cinquième division et la division légère étaient sur la rive droite de l'Aguada, l'une à Payo et l'autre à Montiago; la gauche de cette dernière communiquait avec la troisième division à El-Boden par Pastores. Cette dernière, s'étendant le long de la rivière Azava jusqu'à Gallegos, s'unissait à la sixième, de manière que la gauche de toute la ligne s'appuyait sur l'Aguada à Cesmiro. Les quatrième et pré-

mière divisions étaient postées à Fuente-Guinaldo, Nave-d'Aver, et autres villages dans la même direction ; la cavalerie occupait Ituero, Espeja, Carpeo, et s'étendait le long de la plaine où s'abaisse la partie gauche des hauteurs qui bordent parallèlement l'Aguada, depuis Fuente-Guinaldo jusqu'à El-Boden et Pastores, et se terminent brusquement du côté de Ciudad-Rodrigo. Il était probable que l'ennemi choisirait pour ses opérations, soit la ligne de Gallegos et d'Almeida en traversant les rivières d'Azava et de Duos-Casas, soit celle de la grande route qui mène à Fuente-Guinaldo, et de là directement à Sabugal après avoir tourné l'Azava. Cette dernière ligne étant d'une défense plus facile, lord Wellington la désigna comme ligne de retraite, et donna l'ordre aux divisions avancées, en cas d'attaque et après avoir disputé le terrain, de se retirer vers Fuente-Guinaldo. Là, couverts par les redoutes et les ouvrages récemment construits, nous pouvions opposer une forte résistance, et dans le cas où il aurait fallu continuer la retraite tout était prévu pour l'assurer.

Telles étaient nos dispositions, lorsque le 24 septembre parut dans la plaine qui s'étend devant Ciudad-Rodrigo un corps ennemi fort nombreux, débouchant par les routes de Salamanque et de Tomames, et traquant à sa suite

une multitude de charrois et de mules chargées. Le convoi marchait avec lenteur et circonspection ; mais vers le soir il entra dans la place, sous la protection de quinze escadrons de cavalerie qui avaient traversé l'Aguada, et d'une forte colonne d'infanterie qui fit halte dans la plaine. L'ennemi ne manifesta aucune intention de passer la rivière avec des forces considérables ni de tenter autre chose que l'entreprise qu'il venait d'achever ; les détachements avancés de cavalerie se retirèrent à l'approche de la nuit, et bivouaquèrent avec le reste de la cavalerie dans les environs de la ville. Cependant le lendemain au point de jour, on vit s'avancer sur la grande route qui mène de Ciudad-Rodrigo à Guinaldo, en laissant El-Boden sur la gauche, un corps de cavalerie composé d'au moins vingt-cinq escadrons, et toute une division d'infanterie, tandis qu'un autre corps de cavalerie moins nombreux, mais également protégé par une forte masse d'infanterie, se portait directement sur Espeja. Ces deux colonnes marchaient avec une assurance et une régularité admirables ; la contenance du soldat paraissait martiale et imposante.

Incertain pendant quelques instants sur les intentions de l'ennemi ; ignorant si ces colonnes n'étaient simplement que de fortes reconnaissances, ou si elles annonçaient l'approche de toute

l'armée, lord Wellington, qui en outre répugnait à abandonner sans nécessité les hauteurs de El-Boden et de Pastores, ne fit point quitter leurs positions à nos troupes, et ne s'occupa même pas de les concentrer afin de couvrir les points menacés. Les colonnes françaises s'avancèrent donc sans que nous changeassions rien à nos dispositions, jusqu'au moment où la plupart d'entre elles, se portant sur Guinaldo, atteignirent la base d'une des hauteurs occupées par une partie de la troisième division. Les troupes qui la composaient se formèrent alors en bataille; et, bien qu'elles ne consistassent qu'en une brigade anglaise sous les ordres du général Colville, du neuvième régiment d'infanterie portugaise, de quelques pièces d'artillerie, et de quatre escadrons de la cavalerie du général Alten, elles parvinrent pendant un espace de temps assez considérable à arrêter les progrès des assaillants. J'eus l'avantage de participer à cette affaire; et, comme il n'y en eut guère d'aussi brillante, d'autant plus qu'elle était exécutée par une poignée d'Anglais, je prendrai la liberté d'en donner ici le récit circonstancié.

J'ai dit qu'on avait permis à la colonne ennemie de s'avancer presque jusqu'à la base des hauteurs avant de faire aucune disposition pour empêcher ses progrès; mais, aussitôt qu'elle fut à portée du canon, notre artillerie dirigea sur

elle un feu continu et bien ordonné, et l'infanterie et la cavalerie se rangèrent en bataillons et en escadrons serrés derrière le sommet, chaque cavalier ayant la bride de son cheval passée au tour du bras. Dès qu'il devint manifeste que ce poste allait être attaqué, nos troupes se disposèrent à recevoir l'ennemi avec leur bravoure ordinaire; l'infanterie se déploya en ligne, les cavaliers montèrent à cheval et se préparèrent à se porter par-tout où leur présence serait nécessaire; tandis que l'artillerie redoublant d'activité faisait pleuvoir sur les Français une grêle de boulets et de mitraille qui les incommodait extrêmement. Nos dispositions engagèrent ces derniers à se déployer aussi sur une ligne plus étendue, et avec autant de promptitude que les accidents du terrain le leur permettaient.

L'attaque fut commencée par une colonne de cavalerie, qui se porta d'une manière brillante sur les hauteurs pour charger sur les pièces, en jetant de grands cris selon l'usage des Français. Nos canonniers se maintinrent à leur poste et continuèrent leur feu jusqu'à la dernière extrémité; mais n'étant pas soutenus ils furent forcés de se retirer, et leurs pièces tombèrent momentanément au pouvoir de l'ennemi. Il ne les posséda qu'un instant, car le cinquième régiment reçut de suite l'ordre de les reprendre. Les sol-

tats de ce régiment marchèrent en ligne, dirigeant leur feu avec beaucoup de sang-froid ; et lorsqu'ils furent à quelques pas de leurs adversaires ils les chargèrent à la baïonnette et emportèrent la position. Je crois que c'est là peut-être le seul exemple d'une charge à la baïonnette faite par un bataillon marchant en ligne sur de la cavalerie ; mais bien que jamais charge ne fût plus heureuse je ne conseillerais pas d'en adopter généralement l'usage. Maître du terrain, et s'étant rangé en carré, le cinquième régiment chassa les Français en bas de la colline ; reprit les pièces, et les mit en lieu de sûreté, en se servant des chevaux des cavaliers qui les avaient précédés. D'un autre côté, les Français attaquèrent plusieurs fois et avec impétuosité, mais sans succès, la hauteur occupée par la faible cavalerie du général Alten. En même temps les escadrons ennemis se précipitaient sur différents points des hauteurs et sous différents chefs ; mais ils furent tous repoussés par de courtes charges de cavalerie qui les précipitaient en bas des collines, non sans en faire un grand carnage et sans les mettre dans une confusion plus grande encore. Il est à remarquer que sur tous les points les Français se trouvèrent constamment quatre contre un, et que, enhardis peut-être par les succès qu'ils avaient obtenus aux avant-postes, ils s'a-

vancèrent avec la confiance imprudente d'hommes habitués à vaincre; mais notre cavalerie, bien qu'engagée contre des forces tellement nombreuses, fournit dans cette journée une preuve éclatante de sa supériorité. Il n'y eut d'engagés dans cette affaire que deux escadrons du onzième régiment de dragons-légers et deux escadrons de hussards de la légion allemande du roi : il est impossible de dire lesquels des hussards ou des dragons déployèrent la plus grande bravoure. Les officiers qui les commandaient n'avaient qu'une crainte, c'était que ces braves soldats ne suivissent parmi les rochers et les précipices les masses qu'ils y culbutaient; leurs officiers eurent la plus grande peine à les retenir.

Le combat continuait ainsi depuis quelque temps, l'ennemi renouvelant ses attaques sur le front et la gauche de notre ligne, et se trouvant chaque fois repoussé, lorsque le capitaine Dashwood, attaché à l'état-major-général de l'armée, découvrit tout-à-coup une forte colonne ennemie manœuvrant sur les derrières de notre droite, qu'elle était parvenue à tourner sans que l'on s'en aperçût. Il n'y avait pas un instant à perdre; la moindre indécision de notre part nous devenait fatale, et nous allions nous trouver environnés. Il fallut ordonner la retraite et abandonner les hauteurs. Il est inutile d'ajouter que

la singularité de notre situation nous força à exécuter ce mouvement avec la plus grande promptitude, et que la retraite de notre cavalerie se fit en conséquence plutôt avec confusion qu'avec ordre ; mais la brigade d'infanterie, qui se composait des soixante-dix-septième, quatre-vingt-troisième et cinquième régiments, la couvrit et trouva de nouvelles occasions de prouver son courage et sa discipline : elle se forma en carré dans la plaine sur les derrières des husards ; et, lorsque de nombreux escadrons de cavalerie française se lancèrent au galop à la poursuite des nôtres, elle dirigea sur eux un feu si vif qu'il les arrêta sur-le-champ. Là se termina l'action de part et d'autre. L'ennemi intimidé par l'attitude imposante de notre infanterie se retira, et nos troupes arrivèrent de bonne heure à Guinaldo sans avoir rencontré aucun obstacle.

Tandis que ceci se passait à notre droite, de fortes masses d'infanterie et de cavalerie françaises se portèrent également sur notre gauche, et chassèrent les avant-postes de Carpeo. On leur opposa particulièrement les quatorzième et seizième dragons, qui les chargèrent à plusieurs reprises avec une bravoure étonnante ; mais, comme il était à présumer que de semblables démonstrations faites à-la-fois sur les deux flancs

de notre ligne amèneraient tôt ou tard une action générale, lord Wellington se prépara d'avance à y faire face. A cet effet il donna l'ordre à la division légère de traverser la rivière, et de prendre la droite de la ligne à Fuente-Guinaldo; les troisième et quatrième divisions avec la brigade du général Pack s'établirent près de là, de manière à être flanquées par les redoutes; la septième, qui jusqu'alors avait été en réserve à Albergareia, s'avança, tandis que la cinquième resta sur la rive droite de l'Aguada afin de renforcer ce côté de la ligne. Toute la cavalerie se porta au centre au même instant et prit position en face de la ville. En même temps la sixième division défilait de Gallegos et d'Espeja vers sa droite, tandis que le général Graham, qui commandait la gauche d'Ituero et qui se trouvait avec la première division à Nave-d'Aver, reçut l'ordre, en cas que la droite de la ligne fût fortement pressée, de marcher de suite à son secours. Tous ces mouvements furent exécutés dans la nuit du 25 sans obstacle et sans confusion; et ce fut à Pastores, où le soixante-quatorzième et un bataillon du soixantième se trouvaient postés, qu'arriva le seul événement digne d'être mentionné. Par suite de quelque erreur l'ordre pour la retraite de ces troupes n'arriva qu'au moment où elles n'étaient plus soutenues; et l'ennemi se portait sur leurs der-

rières lorsque le colonel Trénoch du soixante-quatorzième, officier distingué, s'en étant aperçu, traversa immédiatement l'Aguada, et fit sa retraite sur la rive droite. Pendant ce mouvement dangereux il rencontra un détachement de cavalerie française dont il fit presque tous les soldats prisonniers, et ayant repassé la rivière il atteignit sa division vers le milieu de la nuit avec ses deux bataillons entiers. Nous passâmes la nuit du 25 comme si nous comptions sur une bataille pour le lendemain, c'est-à-dire que les officiers supérieurs ne se couchèrent pas, et que nos soldats restèrent devant de grands feux qui éclairaient toute notre ligne.

Long-temps avant le jour chacun était sous les armes et à son poste, attendant avec la plus vive impatience le signal du combat ; mais Marmont se contenta de faire exécuter diverses manœuvres à ses troupes, et nous donna l'un des plus beaux spectacles que nous ayons jamais vus. Le corps nombreux de cavalerie qui nous avait suivis dans nos positions, et qui avait bivouaqué la nuit dans les bois voisins, s'établit en bataille comme s'il se disposait à charger : neuf bataillons d'infanterie avec de l'artillerie en proportion arrivèrent successivement, et se formèrent en colonnes, en lignes, en échelons, et en carrés. Vers midi douze bataillons de la garde

impériale parurent sur le terrain et se formèrent en une masse solide; leurs plumets rouges et leurs épaulettes de la même couleur ajoutaient à leur tenue imposante. Cette masse se déploya bientôt en colonnes par bataillons, manœuvre qu'elle exécuta, ainsi que d'autres évolutions, avec une précision et une promptitude admirables; puis elle posa ses armes en faisceaux et établit ses bivouacs. Une division d'infanterie parut ensuite avec une nouvelle colonne de cavalerie; elle se plaça non loin de la garde, de manière que l'ennemi avait rassemblé sur ce seul point environ vingt-cinq mille hommes. La journée entière fut consacrée à de pareils mouvements, et jusqu'à la nuit nous vîmes entrer dans cette espèce de camp une quantité considérable d'artillerie, de caissons, de charrois, et de voitures de toute espèce; l'intention du général français semblait être de porter toutes ses forces disponibles contre Fuente-Guináldo.

Cette position n'était gardée alors que par trois divisions de l'armée alliée, qui ne pouvaient guère mettre en ligne plus de cinq mille hommes chacune. Notre force numérique était donc bien inférieure à celle de l'ennemi; et, comme nos positions n'offraient rien qui pût compenser une si grande inégalité, lord Wellington se décida à abandonner ses retranchements et à se retirer.

En conséquence notre retraite commença immédiatement le 26 après la chute du jour ; l'aile droite prenant les deux routes qui mènent à Nave-d'Aver, l'une par Castelhas-dos-Flores et Furcalhos, et l'autre par Albergarea et Aldea de Ponte, tandis que la gauche marchait sur Bismula et derrière la rivière de Villa-Mayor : la retraite s'exécuta dans un ordre si parfait que nous ne laissâmes en arrière ni traîneurs ni le moindre objet de notre matériel. L'ennemi cependant nous suivait de bien près ; car dans toute la matinée du 27 deux de ses colonnes, fortes chacune de douze escadrons de cavalerie et d'une division d'infanterie, se montrèrent sur les deux routes que notre aile droite avait prises. Ces colonnes dont, à ce que nous présumâmes, le but était moins de nous atteindre pour nous forcer au combat que de mettre la confusion dans nos rangs, se protégeaient mutuellement ; mais leurs tentatives furent vaines, et leur obstination à nous poursuivre donna à quelques uns de nos détachements plusieurs occasions de se mesurer avantageusement avec les détachements ennemis.

La colonne française qui marchait par Furcalhos fut arrêtée dans cet endroit par l'infanterie de la division légère ; elle avait rencontré dans la matinée un détachement de cavalerie qui

s'était retiré devant elle, en cherchant à l'attirer sur un terrain retranché où notre infanterie était postée ; quelques décharges des tirailleurs suffirent pour convaincre l'ennemi que notre ligne de route ne serait pas facilement forcée sur ce point, et il s'abstint de le tenter. Mais la colonne qui suivait la route d'Aldea de Ponte paraissait plus entreprenante ; elle s'avança avec impétuosité pour prendre possession d'une chaîne de hauteurs qui aboutissent de ce village à Nave-d'Aver. Si elle eût réussi, la ligne de communication entre nos deux ailes se serait trouvée complètement coupée. Aussitôt que lord Wellington s'aperçut de son dessein il prit des mesures efficaces pour s'y opposer, en donnant l'ordre aux troisième et quatrième divisions, à la division légère, et à un corps nombreux de cavalerie, de faire halte et de se réunir sur le point menacé. Cette disposition était à peine achevée que nos troupes furent assaillies par des nuées de tirailleurs qui couvraient le front de la colonne française, et une affaire très chaude s'ensuivit. Le choc porta principalement sur la quatrième division, soutenue par la brigade portugaise du général Pack et la cavalerie ; et notamment sur la brigade de fusiliers commandée par le colonel Packenham ; cependant bien que l'affaire fût vive elle ne dura pas long-temps, et l'ennemi fut

chassé de toutes les hauteurs qu'il avait emportées. Les Français au lieu de se retirer en bon ordre s'enfuirent au-delà d'Aldea de Ponte, où nos soldats les poursuivirent avec une impétuosité qui les porta trop avant et pensa nous compromettre ; car l'ennemi profita de cette faute pour faire charger avec succès nos troupes légères par son corps de réserve qui, instruit de l'engagement par le bruit du canon, avait traversé la route de Furcalhos ; elles furent obligées de se replier sur la ligne des divisions, qui depuis le commencement de l'affaire avaient conservé la même position.

On s'imagina alors que l'intention de Marmont était de traverser le Coa avec autant de célérité que s'il eût été vainqueur ou que s'il eût été sûr de l'être. Lord Wellington partageait cette opinion, et indigné de la présomption de son adversaire il résolut de lui opposer quelque obstacle. Vers Rendoa et Soito se trouvent plusieurs hauteurs ou éminences qui offrent une position très avantageuse ; le Coa en protège les deux flancs, et il présente en outre un point d'appui formé par un angle reculé. Ce fut sur ce point que l'armée se porta dans la nuit du 27 ; elle se proposait d'y combattre le lendemain, si les Français donnaient suite au projet que nous leur supposions. A cet effet la cinquième division

reçut l'ordre de passer l'Aguada à Navas-Freas, et de former la droite de la ligne. au-dessus de Quadraseias ; la quatrième division fut placée sur la gauche de la cinquième ; la division légère au-dessus de Sioto, la troisième en face de Pouca-Tarenha ; la première et la sixième à Rendoa, où le terrain était plus qu'ailleurs inattaquable ; et la septième avec la cavalerie fut rangée sur une seconde ligne en arrière de la première. Cet endroit nous offrait pour une action plus d'avantages que Fuente-Guinaldo, le terrain présentant des retranchements naturels à nos troupes, et l'ennemi ne pouvant nous aborder que difficilement. Mais d'un autre côté la retraite n'était point assurée avec une rivière comme le Coa sur nos derrières ; il fallait absolument repousser les attaques de l'ennemi sur tous les points, quelque formidables qu'elles fussent, ou périr ; car la ligne une fois rompue comment espérer se retirer sans une perte qui, dans les circonstances présentes, aurait pour nous les plus tristes résultats ? Toutefois on ne fut pas à même d'apprécier la force de cette position, car l'ennemi n'en approcha pas : soit que Marmont manquât de vivres, soit qu'il ne jugeât pas prudent de nous attaquer où nous étions ; les colonnes disparurent dans la matinée du 28, et bientôt on ne vit plus qu'une arrière-garde

de cavalerie destinée à garder Aldea de Ponte.

Malgré la retraite apparente de l'ennemi, lord Wellington ne se crut pas autorisé à abandonner la position qu'il avait prise, jusqu'à ce qu'il lui fût plus clairement démontré que tout danger était passé. Dans l'après-midi du 28, tous les doutes à ce sujet furent éclaircis par le retour au quartier-général du frère du comte d'Aberdeen, le major Gordon, qui, dès le 25, avait été envoyé en parlementaire auprès de l'armée française, et que Marmont avait prudemment retenu jusqu'à ce que ses opérations fussent terminées. Cet officier, ainsi qu'on doit le supposer, était en état de nous donner des renseignements fort intéressants sur la situation de l'armée française, et sur les sentiments qui l'animaient. Il avait été fort bien reçu par le maréchal et par les généraux, avec lesquels il vivait sur le pied de la plus grande intimité; et tous ne firent aucune difficulté de le mener avec eux dans leurs promenades; et de le mettre au courant de toutes leurs dispositions, et des arrangements qu'ils avaient pris: il avait trouvé l'armée française bien équipée, et la cavalerie bien montée, sur-tout celle de la garde impériale; il supposait que l'armée pouvait s'élever à soixante mille hommes, et que son parc d'artillerie se composait de cent vingt pièces de canon. Les Français, selon lui,

s'exprimaient de la manière la plus honorable sur les talents militaires de lord Wellington, et ils portaient aux nues sa mémorable retraite de Fuente-Guinaldo, car ils comptaient que la bataille aurait lieu dans cet endroit, et ils s'étaient arrangés de manière à s'assurer une brillante victoire. Le gros de leur armée devait, à ce qu'il paraît, se diriger contre notre droite et entreprendre de la forcer ou de la tourner, tandis que notre gauche serait attaquée en même temps, et que le centre se trouverait occupé par toute leur cavalerie, montant à six mille hommes. Aussi furent ils grandement désappointés quand le 27 au matin ils s'aperçurent que nos retranchements et nos positions avaient été abandonnés; et tout en regrettant de n'avoir pu cueillir de nouveaux lauriers ils n'en rendirent pas moins justice à la prudence de notre général. Le major Gordon nous apprit en outre que les Français, lorsqu'ils passèrent d'abord l'Aguada, n'avaient d'autre but que de reconnaître nos positions et de se retirer ensuite; mais que la perte de leur cavalerie les avait tellement irrités, qu'ils avaient poussé plus avant, et que d'après l'étendue de notre ligne ils s'étaient décidés à faire traverser la rivière le 26 à toute leur armée.

Dès ce moment la campagne fut terminée, l'ennemi s'étant mis en marche vers le centre de

l'Espagne afin de se diviser en deux corps , et de se retirer dans différents cantonnements ; celui du général d'Orsenne se dirigea vers la Galice , d'où , après avoir reçu de nombreux renforts , il passa sous les ordres d'Oudinot , et prit le nom d'armée du nord ; celui de Marmont retourna à Palencia , sa première destination , et reprit son ancien nom d'armée de Portugal.

La circonstance seule du retour du major Gordon suffisait pour nous convaincre que son opinion sur les projets futurs de l'armée française était juste , attendu que si Marmont avait eu l'intention d'envahir le Portugal il ne lui aurait pas permis de prendre des renseignements aussi exacts sur ce qui se passait dans son camp , et encore moins d'aller les communiquer à son général , sur-tout si l'on considère que nous comptions peu d'officiers aussi habiles et aussi intelligents que le major Gordon , et que personne ne possédait davantage la confiance de lord Wellington : il semblait donc évident que la campagne était finie. On se demandait alors tout naturellement quelle destination allait avoir l'armée alliée , ou , en d'autres termes , si on allait cerner de nouveau Ciudad-Rodrigo , ou si on se retirerait comme l'ennemi dans des cantonnements. On alléguait plusieurs raisons contre l'investissement de cette place : d'abord il ne

fallait plus songer à la réduire par la famine , attendu qu'elle venait d'être récemment bien approvisionnée , ni entreprendre le siège à l'approche de la saison pluvieuse , saison qui amenait avec elle une foule d'obstacles que nous n'aurions pu vaincre , quand bien même nos ressources eussent été plus grandes ; mais ces objections , bien que puissantes , n'étaient pas encore les seules qui se présentaient. L'ennemi avait déjà prouvé qu'il sacrifierait tout plutôt que de permettre qu'une place de cette importance tombât entre nos mains ; et comme il s'était déjà déplacé pour venir à son secours il était probable qu'il se déplacerait encore dans le même but , si les circonstances venaient à l'exiger : du reste , il n'entrait pas dans la politique de lord Wellington de mettre le siège devant des places qu'il faudrait ensuite abandonner ; et il se détermina , au moins pour le moment , à suspendre toute tentative contre Ciudad-Rodrigo , et à faire jouir ses soldats du repos qu'ils avaient si bien mérité , et que leurs fatigues et les maladies qui régnaient dans l'armée rendaient indispensable.

Le 29 septembre , l'armée alliée quitta ses positions en front d'Alfayates , et , ne laissant que la quatrième division légère pour observer Ciudad-Rodrigo , et faire le service d'avant-postes , elle traversa le Coa et se retira dans ses cantonne-

ments. Par suite de ces dispositions, l'armée prit une ligne qui s'étendait sur la droite jusqu'à Penamacor, et sur la gauche jusqu'à Celerico; le quartier-général fut établi à Frenada, et toutes les mesures furent prises pour loger les malades, dont le nombre augmentait chaque jour d'une manière effrayante. La première fois que nous occupâmes Fuente-Guinaldo, il y avait, outre les Portugais, treize mille soldats anglais dans les hôpitaux; lorsque nous nous retirâmes derrière le Coa, les maladies avaient fait de nouveaux ravages, et à peine eûmes-nous habité une semaine nos derniers cantonnements que le nombre des malades s'élevait à seize mille hommes. La mauvaise saison arriva dans ces entrefaites, et les fièvres firent de tels progrès parmi nous que nos régiments comptaient souvent un tiers d'hommes manquant aux appels, et que les officiers de santé ne pouvaient résister aux fatigues dont ils étaient accablés; ajoutez à cela que nos logements étaient fort petits et fort incommodés. La pluie qui tombait par torrents pénétra bientôt à travers la mauvaise toiture des chaumières qu'occupaient nos soldats; et les maisons et les châteaux même où logeaient les généraux et l'état-major cessèrent bientôt d'offrir un abri certain. Il fallut reponcer à tous les délassements et à tous les exercices qui contribuent à-la-fois à

conserver la santé et à faire passer le temps agréablement : nous manquions de livres pour chasser l'ennui, nous n'avions pas même la ressource de le combattre par les plaisirs de la table. Le séjour que nous fîmes dans les villages qui sont situés sur la rive gauche du Coa est sans nul doute l'époque la moins intéressante de toute la guerre de la péninsule : rien ne vint rompre l'uniformité de la vie monotone que nous y menions, à l'exception de quelques nouvelles ; encore étaient-elles plutôt de nature à nous chagriner qu'à remonter notre moral.

Voici ce qui nous arriva de plus remarquable. Bien que forcé par les circonstances à cet état d'inaction momentané, lord Wellington ne cessa pas un seul instant de s'occuper de l'avenir, de mûrir ses plans, et de préparer les moyens de les mettre à exécution avant que la saison devînt plus mauvaise. Il projeta de s'emparer de Ciudad-Rodrigo par escalade, mais une crue subite des eaux lui fit abandonner cette entreprise ; peut-être fut-il heureux pour l'honneur de nos armes qu'il y eût renoncé. Ensuite il prépara tout ce qui était nécessaire pour entreprendre et continuer le siège, dès que l'aspect des affaires dans la Manche et dans la Galice le permettrait ; et en conséquence il fit travailler aux fortifications d'Almeida, pour la transformer en

une place d'armes qui pût favoriser son projet. Sans cerner complètement Ciudad-Rodrigo , il la fit environner par des détachements volants qui interrompaient les communications entre la garnison et l'armée postée sur les derrières de cette forteresse ; et qui dans plus d'une occasion rendirent d'importants services ; on en jugera par le fait suivant.

De tous les chefs de guerillas don Julian de Sanchez était l'un des plus entreprenants et des plus actifs. Il commandait un petit corps de cavalerie irrégulière avec lequel il exécuta des choses que personne n'aurait osé tenter ; son nom acquit une telle célébrité , qu'il fut chanté par les Espagnols , et devint un souvenir d'effroi pour les Français. Don Julian ; qui s'était jété dans Ciudad-Rodrigo lorsque Masséna en faisait le siège , n'avait pas peu contribué à sa défense par sa bravoure personnelle ; et lorsque cette place fut obligée de se rendre il se fit jour avec sa troupe à travers les rangs ennemis , et s'échappa. Depuis cette époque il avait pris ou détruit de nombreux convois , tant dans les Asturies , qu'en Galice et dans d'autres provinces septentrionales ; et , s'étant ensuite attaché à notre armée , il s'était rendu extrêmement utile en prenant une part active dans les opérations des détachements dont j'ai parlé plus haut.

La garnison française de Ciudad-Rodrigo avait pris l'habitude d'envoyer tous les matins son bétail paître au-delà des murs de la ville, sous la protection d'un détachement qui servait en même temps de corps d'observation pour épier nos mouvements. Don Julian forma le projet d'enlever ce bétail, et dans cette intention il fit plusieurs fois cacher ses gens dans les crevasses qui sont sur les bords de la rivière, tout auprès de la ville; mais le détachement français se montra pendant quelque temps si vigilant, qu'il n'y eut pas moyen de rien entreprendre. Une occasion se présenta enfin, et si favorable, qu'elle inspira au chef de guerillas un dessein encore plus hardi et auquel il n'avait pas même songé jusqu'alors. Le 15 décembre le général Regnaud, gouverneur de la place, étant allé se promener à cheval avec son état-major, et n'étant accompagné que d'une faible escorte, s'aventura trop imprudemment à passer l'Aguada, à l'endroit même où don Julian avait placé ses gens en embuscade. Le général fut de suite entouré par les guerillas et fait prisonnier; et, comme si la fortune eût voulu récompenser la persévérance de ces derniers, le bétail parut en même temps à une distance assez éloignée des murs pour permettre d'attaquer le détachement qui le gardait : cette tentative eut le plus grand succès, et le gouverneur et le trou-

peau furent conduits ensemble en triomphe au quartier-général. Tout autre qu'un Français se serait affecté profondément d'une coïncidence si malheureuse; mais le général Regnaud supporta son infortune avec la plus grande philosophie et de la meilleure grâce du monde : il devint l'hôte assidu de lord Wellington, et nous trouvâmes en lui un convive fort agréable et très instruit. Il nous fit connaître le système administratif des armées françaises. Il parlait très librement des desseins de ses chefs; et nous apprîmes de lui qu'il n'existait pas une grande cordialité entre eux. Son point de vue sur les événements de la péninsule n'était pas toujours juste, mais cependant ses raisonnements étaient parfois très spécieux et toujours intéressants.

CHAPITRE XXVIII.

L'armée anglaise s'afflige des dissensions qui règnent parmi les Espagnols. — Fâcheuses nouvelles du midi. — L'armée reste dans ses cantonnements et se prépare à assiéger Ciudad-Rodrigo. — Retraite soudaine des Français vers le midi et l'est de l'Espagne. — Lord Wellington s'avance et cerne Ciudad-Rodrigo. — Progrès du siège, assaut et prise de la place.

Tandis que ces événements se passaient sur les rives du Coa, les affaires prenaient sur d'autres points de la péninsule un aspect de plus en plus affligeant. A Cadix, la discorde la plus violente régnait entre le gouvernement et les habitants; et les troupes en général, loin de se former à la discipline et aux exercices militaires, se relâchaient chaque jour davantage, et devenaient plus inhabiles. Toutes les classes de la nation espagnole manifestaient envers leurs alliés un degré de jalousie, auquel on ne pouvait assigner aucune cause raisonnable : chaque proposition, quelque désintéressée qu'elle fût, était combattue par cela seul qu'elle venait d'un officier anglais; et on mettait des obstacles à tous les projets qui devaient s'exécuter par nos soldats. Madrid se soumettait paisiblement à la domination de l'usurpateur, et tout le pays depuis la capitale jus-

342 HISTOIRE DE LA GUERRE

qu'à la Bidassoa était envahi. En Galice, le général Abadia ne comptait sous ses ordres que sept mille recrues, mal vêtues et mal nourries; et l'armée de Castanos se composait d'un état-major avec sept cent cinquante officiers, et au plus deux ou trois cents soldats. On annonçait, il est vrai, que les Espagnols sous les ordres de Lacy avaient obtenu quelques succès en Catalogne, que l'Empecinado et Mina agissaient activement comme chefs de guerillas; mais Suchet n'en avait pas moins terminé sa brillante campagne, et à l'exception de quelques places fortes on pouvait considérer les provinces méridionales comme soumises. Tout cela était assez décourageant; mais ce qui l'était encore plus c'était de voir s'éteindre chaque jour le peu de patriotisme qui restait parmi la nation espagnole. Tous indistinctement attaquaient la folie de continuer une lutte qui n'offrait plus d'espérance; et presque tous les grands et les nobles pourvurent à leur sûreté, en prêtant foi et hommage à la nouvelle dynastie. En un mot, la nation entière paraissait fatiguée de la guerre, et désirait d'être soulagée de ce fardeau, n'importe à quel prix et à quelles conditions; tandis que le gouvernement semblait plus empressé de reconquérir les colonies révoltées de l'Amérique du sud que de délivrer la mère-patrie de la présence de l'ennemi.

La régence, dont l'unique soin aurait dû être d'augmenter l'armée et de la discipliner, envoyait les meilleurs régiments sur l'Atlantique pour tenir le Mexique en respect et pour reconquérir Caraccas. Que résulta-t-il de cette mesure si contraire aux intérêts du pays ? une partie des troupes refusa de s'embarquer, et peu s'en fallut que la révolte ne vint mettre le comble aux calamités qui pesaient sur l'Espagne.

Devant un horizon politique aussi rembruni et en outre privés de toute assistance, un esprit de mécontentement se répandit parmi la plupart d'entre nous, et l'opinion qu'il fallait désespérer de la cause que nous servions prévalut dans l'armée. Les Portugais tenaient encore bon, et les dissensions qui s'étaient élevées parmi les gouvernants s'évanouissaient devant un décret de la cour de Rio-Janeiro, qui mettait les ressources du Portugal à la disposition de lord Wellington et du maréchal Beresford, et qui leur donnait pleine et entière liberté d'agir comme ils l'entendraient pour tout ce qui concernait les entreprises militaires. Mais il y avait peu d'individus dans l'armée qui n'entrevisseient que, si l'Espagne se soumettait définitivement à la France, tout effort pour se maintenir en Portugal deviendrait inutile : chacun portait déjà ses vues sur un autre point, sur un emploi en Angleterre.

ou dans les colonies, et le nombre de ceux qui sollicitèrent et obtinrent de quitter la péninsule fut considérable. Notre général seul restait inébranlable dans ses espérances ; il continuait ses préparatifs pour la prochaine campagne avec la même ardeur et la même tranquillité d'esprit que si l'Espagne eût été dans la situation favorable où la supposaient si bénévolement les proclamations des cortès et les rapports des journaux anglais.

Telle était notre disposition d'esprit lorsque le récit d'une affaire brillante, entreprise et exécutée avec le plus grand succès par le général Hill dans l'Estramadure espagnole, vint ranimer notre confiance. Le maréchal Marmont en se retirant dans ses cantonnements autour de Placencia avait laissé à Mérida, sous les ordres du général Gérard, un corps d'armée qui ensuite retourna dans le voisinage de Zafra où il prit position. Gérard y demeura quelque temps tranquille ; mais, ayant reçu l'ordre de lever une contribution sur les habitants de Cacerès ; il se rendit au milieu d'octobre vers cette ville, où se trouvaient le quartier-général de Castanos et le dépôt de son corps d'armée. Pour s'opposer à ce mouvement et en détruire l'effet, le général Hill partit de Portalegre le 22, fit évacuer Aleseda dont les Français venaient de se rendre maîtres,

et les poursuivait jusqu'à Alcuerca, où il réussit à les surprendre et à les mettre en déroute de la manière la plus habile et la plus heureuse. Voici en abrégé le détail de cette brillante action.

Le général Hill avait passé la nuit du 21^r* à Malpartida, où, ayant appris quelle négligence l'ennemi apportait dans ses mouvements, il conçut l'espérance que par une marche très rapide il parviendrait à l'atteindre et le forcer au combat. En conséquence il fit marcher sa colonne le 27 au point du jour, et la conduisant par des sentiers détournés arriva dans la soirée à Alcuerca, sans que Gérard en eût le moindre soupçon. Ce dernier se trouvait alors à une petite lieue d'Arroyo-del-Moleno, village où il devait passer la nuit. Le général Hill donna l'ordre de n'allumer aucun feu et de prendre toutes les précautions pour cacher son approche. Le succès fut complet, et l'ennemi dans une ignorance entière de la proximité de nos troupes, jusqu'au lendemain 28 au matin, heure à laquelle se disposant à se mettre en route il se vit brusquement attaqué. Ainsi surpris, les Français n'offrèrent presque aucune résistance; et la victoire fut telle que sur deux mille cinq cents hommes d'infanterie et six cents cavaliers, cinq cents hommes à peine s'échappèrent. Le général Gérard fut blessé, et toute

* Ne serait-ce point une erreur de date ?

L'artillerie resta en notre pouvoir. Le général Hill reçut les félicitations qu'il méritait, et cette affaire fit long - temps l'entretien du quartier-général.

Dans ces entrefaites lord Wellington, avec cette activité qui le distingue si éminemment, appliquait tous ses soins à remédier à certains embarras dont son armée avait précédemment souffert, et dont elle souffrait encore actuellement. Les deux plus urgents étaient l'épuisement de notre caisse et le manque de transports militaires. Pour obvier au premier, lord Wellington imagina de remplacer le numéraire en Espagne et en Portugal par des billets de l'échiquier ; et pour mettre ce moyen à essai il demanda en Angleterre un nouveau subside de 150 mille livres sterling. Quant au manque de transports, il fit construire sur un modèle particulier une quantité de charrettes légères que des enfants auraient pu conduire ; il les forma en brigades de vingt-cinq, et les plaça, comme les mules des administrations de l'armée, sous la direction de leurs capitaos ou conducteurs. Je ne sais pas si le premier de ces plans remplit complètement les vues de notre chef ; mais je connais les grands avantages qu'il résultèrent de l'adoption de l'autre, et il nous mit à l'abri des caprices et des rivalités nationales qui trop

fréquemment vinrent contrarier nos projets.

Nos efforts pour cerner Ciudad-Rodrigo ne furent pas couronnés des mêmes succès : malgré toute notre vigilance l'ennemi parvint à faire entrer ses convois dans la place les uns après les autres, de manière que la garnison était approvisionnée mieux que les troupes qui la bloquaient. Il faut convenir aussi que ces troupes étaient à une trop grande distance de la forteresse pour la cerner étroitement, et trop avancées dans un pays qui depuis long-temps était le théâtre de la guerre, pour y trouver les vivres nécessaires à leur entretien. C'était en pure perte qu'une ou deux de nos divisions quittaient les rives de l'Aguada au moindre bruit qu'un nouveau convoi se dirigeait sur Ciudad-Rodrigo ; elles n'arrivaient jamais que pour apprendre que le convoi était entré dans la ville ou que la nouvelle était fautive. Nos soldats enfin s'épuisaient en marches et en contre-marches qui n'avaient d'autres résultats que de les décourager sans faire aucun mal à l'ennemi. Notre général se décida à reporter en arrière une partie de l'armée, afin que les chevaux, qui faute de nourriture maigrissaient d'une manière effrayante, pussent trouver des fourrages en s'établissant sur une ligne plus étendue.

En conséquence les cinquième et sixième di-

visions et toute la cavalerie, à l'exception d'une seule brigade, se retirèrent vers le Douro et le Mondego, où elles occupèrent une ligne de villages bien plus commode que celle qu'elles venaient d'abandonner. Le quartier-général ne quitta pas Frenada ; mais la première division, sous les ordres du général Graham, prit position sur la gauche de la ligne à Pinhel ; la troisième et la quatrième se placèrent au centre, entre l'Aguada et le Coa ; la septième se porta également sur la gauche, en s'étendant jusqu'à Penamacor ; et la division légère, commandée par Crawford, s'établit à Guinaldo, bien en avant de la ligne, sur la rive droite de l'Aguada. Ce changement eut presque aussitôt d'excellents résultats ; nos malades diminuaient journellement, nos chevaux se rétablissaient, nos soldats par suite d'une vie meilleure retrouvèrent leur ancienne ardeur, tandis que le changement de saison, tout en nous permettant de nouveau de nous livrer à nos exercices, nous rendit la gaieté que nous avions perdue.

Il ne se passa rien de plus intéressant jusqu'à la fin de 1811. En travaillant assidûment aux fortifications d'Almeida, on parvint peu à peu à lui donner l'apparence d'une ville fortifiée. En même temps on s'occupa d'établir sur l'Aguada un pont de chevalets assez solidement construit

pour résister à la force des courants. Des vivres, des munitions et un train considérable de grosse artillerie furent transportés sur le front de notre ligne; et les divisions d'infanterie qui s'y trouvaient, employées à établir des gabions et des fascines; tout enfin paraissait indiquer que Ciudad-Rodrigo ne tarderait pas à être assiégée dans les règles, et on saisit la première occasion qui se présenta pour commencer les opérations.

Pendant les trois premiers mois les troupes françaises qui se trouvaient dans le nord et au centre de l'Espagne, n'ayant devant elles que le corps d'armée d'Abadie qui occupât leur attention, demeurèrent assez tranquilles; mais dans le midi les hostilités étaient poussées avec la plus grande vigueur. Maître de Tarragone et victorieux dans tous les combats qu'il avait livrés, Suchet mit le siège devant Valence; et Victor, après avoir chassé Ballasteros jusque sous les murs de Gibraltar, fit avancer contre Tariffa une division très forte de son corps d'armée. Le général Drouet soumettait en même temps l'Estramadure espagnole, et Soult dont le quartier-général était à Séville tenait toute la province en respect. C'est ainsi que les Espagnols furent pressés de toutes parts sans pouvoir tenir tête à l'orage, et que les villes fortes qui jusqu'alors

avaient opposé quelque résistance semblèrent enfin près de succomber.

J'ai fait observer, je crois, dans le cours de mon récit que les Espagnols, quelle que fût leur conduite sur le champ de bataille, manquaient rarement de faire leur devoir quand ils étaient chargés de défendre des forteresses. Celle de Murviedro, dont Suchet jugea à propos de s'emparer pour faciliter la prise de Valence, coûta cher aux Français, et la garnison de la première de ces places donna un bon exemple à l'autre. Tariffa, se trouvant heureusement occupée par mille soldats anglais, sous les ordres du colonel Skerret, tint bon et repoussa tous les efforts que fit l'ennemi pour s'en rendre maître, en même temps que de nombreuses bandes de guerillas, disséminées sur les derrières de l'armée française, les harcelaient et retardaient leurs progrès. C'était le moment de les renforcer par des troupes prises dans d'autres provinces; en conséquence tous les régiments disponibles qui se trouvaient dans le voisinage de Madrid se portèrent sur Tolède, et Marmont quitta ses cantonnements de Placencia et de Talavera pour suivre la même ligne. Il arriva aussi que d'Orsenne avec l'armée du centre prit à la même époque la route de Burgos, de manière que le front de notre ligne, ainsi que

notre flanc du côté de Beira et dans la direction de l'Alentejo, se trouvèrent dégagés.

Lord Wellington se hâta de profiter de l'occasion qui se présentait, et dirigea toute son attention vers l'objet qui depuis si long-temps excitait sa sollicitude. Il donna l'ordre au général Hill de se porter sur Merida, tant pour alarmer Drouet que pour effectuer une diversion en faveur des places assiégées, et éloigner de Ballasteros une partie des forces de l'ennemi. Il fit ses préparatifs pour investir Ciudad-Rodrigo dans les formes, et en chasser une garnison que les Français abandonnaient ainsi à elle-même. Nous ne manquions pas de gens disposés à critiquer ce projet, et qui auraient préféré que nous fissions une incursion complète en Espagne, puisque du point où nous étions aux murs de la capitale il ne se trouvait aucune armée pour nous barrer le chemin; mais lord Wellington sentait trop bien les dangers où il exposerait ses troupes, en pénétrant au mois de janvier dans un pays déjà épuisé, pour prêter l'oreille à ces suggestions. En outre son honneur et celui de son armée se trouvaient en quelque sorte engagés à prendre Ciudad-Rodrigo, d'où dépendait principalement la sûreté de la province de Beira, et les ordres furent donnés de mettre en mouvement les divisions qui étaient au-delà de

l'Aguada, et de rassembler autant de vivres qu'on en trouverait.

Jamais, ou du moins très rarement, entreprise ne présenta plus de difficultés, et ne fut tentée dans des circonstances plus défavorables que celles où nous nous trouvions. D'abord la place que nous devions attaquer était, ainsi que je l'ai dit, assise sur le bord d'une rivière rapide, environnée d'une vaste plaine dépourvue d'eau, et n'offrant aucune position, ni même d'abri pour nos troupes, de manière qu'on ne pouvait songer à les y établir pendant long-temps sans les exposer à des privations et à des fatigues qui devaient compromettre leur état sanitaire. Il était aussi de toute nécessité, après avoir contraint la garnison de se retirer dans les fortifications, de faire le siège en relayant nos troupes, c'est-à-dire de conserver le gros de l'armée dans ses cantonnements de la rive gauche de l'Aguada, tandis que les brigades employées aux opérations sur la rive droite seraient après un certain temps relevées et remplacées par d'autres. Bien que l'Aguada soit guéable sur plusieurs points pendant l'été, quelques heures suffisent pour rendre ces passages impraticables; en supposant que la crue des eaux durât plusieurs jours, le seul pont que nous avons eu tant de peine à construire se trouverait facilement emporté. Comme nous

étions précisément dans la saison des pluies, nous devions craindre d'être constamment interrompus dans nos travaux, et de rencontrer même des obstacles insurmontables; ensuite nous n'avions ni les moyens de transport, ni les munitions que l'ingénieur en chef avait jugés nécessaires pour commencer le siège : au lieu de quatorze cents charrettes qu'il avait demandées, nous n'en avions que quatre cent cinquante; et toute notre artillerie de siège se montait à trente-huit pièces de vingt-quatre et à douze obusiers. Nous n'avions pas un seul mortier; et nos caissons étaient fort mal garnis en poudre et en boulets; nous avions en outre toute raison de craindre que l'ennemi ne se hâtât de détruire nos préparatifs dès qu'il aurait connaissance de notre projet, et alors on se demandait s'il serait possible de rien tenter de nouveau; car le moindre revers nous porterait le plus haut préjudice, et il valait beaucoup mieux renoncer tout-à-fait à cette entreprise que de la commencer sans être certain du succès. Cependant il était absolument nécessaire de tenter quelque chose, soit pour satisfaire nos compatriotes de Londres, soit pour prouver à nos alliés que nous embrassions chaudement leurs intérêts; et comme lord Wellington n'avait pas d'autre choix que de commencer le siège de Ci-

dad-Rodrigo, ou de s'avancer dans l'intérieur de l'Espagne, il ne balançâ pas à adopter le premier parti. En conséquence, les divisions qui étaient sur les derrières de l'armée reçurent le 5 janvier ordre de rejoindre; le 6 et le 7 l'armée se concentra, et le 8 nous traversâmes l'Aguada pour compléter l'investissement de la forteresse.

J'ai déjà fait connaître la nature du terrain qui environne Ciudad-Rodrigo; mais comme j'ai peu parlé des fortifications de cette place, il devient nécessaire pour l'intelligence du lecteur que j'entre dans plus de détails, afin de le familiariser avec les opérations du siège. La description que je vais en donner est extraite du journal des sièges, du colonel Jones; ouvrage que tout militaire ferait bien d'étudier, et qui sera lu avec plaisir par tout le monde.

Ciudad-Rodrigo est bâti sur une éminence le long de la rive droite de l'Aguada; une double enceinte l'entouré, les murs intérieurs sont de construction ancienne, et s'élèvent à une hauteur de trente-deux pieds; leur maçonnerie est en général fort mauvaise; ils n'ont pas d'angles, et les remparts sont très étroits. L'enceinte extérieure est une *fausse-braie* moderne présentant une façade peu élevée, et dont l'étendue se prolonge tellement sur la descente de la colline, qu'elle garantit peu les murs intérieurs : il résulte

aussi de la rapidité de cette descente que la *fausse-braie* est elle-même très imparfaitement garantie par son glacis. La *fausse-braie* est revêtue des côtés de l'est et du sud par des ravelines; mais il n'y a nulle part de chemins couverts, ni aucune contre-mine. Les faubourgs sont situés à trois cents toises de la ville; ils sont entourés d'un mauvais retranchement en terre que les Espagnols construisirent à la hâte en 1870, lorsque la place fut cernée; et l'ennemi, depuis qu'il était maître de Ciudad-Rodrigo, avait fortifié trois couvents qui se trouvent, l'un au centre; et les deux autres de chaque côté des faubourgs: il avait aussi converti en un poste d'infanterie le couvent de Santa-Cruz qui est situé à l'angle nord-ouest de la place. Les fortifications des faubourgs étaient peu de chose par elles-mêmes, mais protégées par les couvents, elles ne laissaient pas que d'être capables de résister à un coup de main.

Le terrain qui environne la place est en général plat et rocailleux à sa surface, excepté du côté du nord où s'élèvent deux collines appelées le grand et le petit Teson; l'une est à cent quatre-vingts toises des ouvrages avancés, et son sommet est presque au niveau des remparts; l'autre, à une distance de six cents toises, les domine d'environ treize pieds. Le sol de ces collines est très pierreuse; et pendant l'hiver la rivière

monte ordinairement à six pouces de leurs bases : sur les plus hautes, les Français avaient construit une petite redoute qui, par sa situation, et jusqu'à ce qu'elle fût prise, protégea la forteresse de ce côté : elle était défendue par deux pièces de canon et un obusier en batterie sur la terrasse du couvent fortifié de San-Francisco, et une partie de l'artillerie de la place, composée principalement de mortiers et d'obusiers placés derrière le rempart de la fausse-braie, était dirigée sur les issues de face de la colline.

Ciudad-Rodrigo présente deux points facilement attaquables ; l'un est vers l'est et le sud, à l'endroit où le terrain est le plus uni et où les faubourgs se prolongent ; l'autre au nord, où se trouvent la colline et la redoute dont je viens de parler. Lord Wellington paraissait d'abord disposé à diriger ses opérations sur le premier de ces points, mais après de mûres réflexions il y renonça en pensant que le feu de la face nord de la forteresse, quelque vif qu'il pût être, ne présenterait pas des obstacles aussi sérieux que ceux qui résulteraient nécessairement de la nature rocailleuse du sol, et de la résistance des couvents fortifiés et des faubourgs. On savait aussi par le système d'attaque suivi par Masséna que les murs de la façade du nord pouvaient être battus en brèche à une certaine distance, au

lieu qu'il était plus que douteux qu'on pût en faire autant contre les faces du sud et de l'est, excepté avec des batteries établies sur la crête du glacis, à cause de l'inclinaison du terrain : au reste, comme nous n'avions point de temps à perdre, on arrêta de commencer par l'endroit qui présentait le plus de chance pour la prompte ouverture d'une brèche. Ce motif fut l'un de ceux qui décidèrent lord Wellington à renoncer à son premier projet, et après avoir été secrètement reconnaître la place de tous les côtés, il se détermina à diriger ses opérations avec promptitude et vigueur contre le grand Teson.

A cet effet il résolut de faire ouvrir la tranchée le jour même où l'investissement se terminerait ; et attendu qu'il était essentiellement nécessaire, comme mesure préparatoire, de se rendre maître de la redoute qui couronne la colline, il donna l'ordre de la faire attaquer par une partie de la division légère, et d'essayer de l'emporter par escalade. Nos troupes qui n'avaient pas d'échelles, et qui probablement ne pensaient pas en avoir sitôt besoin, en construisirent à la hâte avec les ridelles de quelques charrettes espagnoles qui avaient apporté des outils d'Almeida ; et longtemps avant l'heure fixée pour l'assaut, une quantité suffisante était achevée.

Trois cents hommes des cinquante-deuxième

et quatre-vingt-quinzième régiments, sous les ordres du lieutenant-colonel Colbourne, se préparèrent alors à escalader la redoute; ils devaient être soutenus par deux détachements qui avaient l'ordre de diriger un feu roulant de mousqueterie sur les deux flancs, afin de fixer sur un autre point l'attention de la garnison, tandis que les assiégeants, après être descendus dans le fossé et avoir détruit les palissades, escaladeraient la redoute à l'aide de leurs échelles. Tout cela s'exécuta avec autant d'ordre que de courage : à neuf heures du soir, chaque détachement était rendu au poste qui lui avait été assigné; et nos braves soldats trouvant que les palissades étaient très rapprochées du côté extérieur du fossé, les franchirent sans se donner la peine de les abattre. Ils se précipitèrent alors pêle-mêle dans la redoute, et surprenant l'ennemi, se rendirent maîtres non seulement de la redoute, mais encore de la garnison qui était chargée de la défendre: trois pièces de canon, deux officiers et quarante soldats prisonniers furent les fruits de la victoire, qui ne nous coûta que six hommes tués et dix-neuf blessés, dont trois officiers.

Les voies étant ainsi préparées pour de nouvelles opérations, sept cents hommes avancèrent immédiatement vers la colline, trois cents devaient se loger près de la redoute, tandis que

trois cents entretiendraient les communications entre elle et les derrières de la colline. Ces dispositions s'exécutèrent presque sans perte; car l'ennemi, irrité de la prise de la redoute, dirigeait contre elle toute son artillerie, et laissait agir nos gens ailleurs sans trop les inquiéter. Cependant au point du jour nos travailleurs étaient déjà parvenus à s'établir sans danger, et vingt-quatre heures après l'investissement de la place, les ingénieurs furent à même de tracer la première parallèle qui fut commencée et assez avancée; du 9 au 10, entre le lever et le coucher du soleil, pour présenter un excellent abri. Enfin, grâce au zèle des inspecteurs, et à l'activité de nos soldats, avant le milieu de la journée du 13, non seulement elle fut achevée, mais nous eûmes préparé le terrain pour trois batteries capables de contenir chacune trente-deux pièces d'artillerie, achevé les plate-formes, mis les pièces en place et établi des dépôts de munitions; tout était disposé pour que le feu commençât d'un instant à l'autre.

Les choses en étaient à ce point, lorsqu'on reçut au quartier-général une nouvelle qui, sans alarmer ni lord Wellington ni ses soldats, augmenta l'impatience que tous avaient de terminer aussitôt que possible l'entreprise commencée: on nous informait que Marmont, après s'être avancé dans la direction de Valencia jusqu'à

Oçana, avait subitement donné à entendre que sa présence n'était pas nécessaire dans l'est, qu'il avait rétrogradé avec quatre divisions, et pris la route de Valladolid et Salamanque par le passage du Guadarama : il ne pouvait avoir d'autre but que de jeter des secours dans Ciudad-Rodrigo, car lui et d'Orsenné ignoraient nos opérations contre cette ville, opérations qui ne furent connues à Salamanque que le 12, quoique la distance entre les deux places ne soit que de seize lieues. Ainsi nous avions mis à profit un assez bon espace de temps sans être découverts ; mais il ne fallait pas compter long-temps encore sur le secret d'opérations aussi importantes : nous devions au contraire être convaincus que les généraux français ne pouvaient tarder à avoir connaissance du danger où se trouvait Ciudad-Rodrigo, et qu'ils feraient tout ce qui dépendrait d'eux pour la secourir ; or la seule chose à laquelle nous devons nous arrêter, était de chercher à connaître le nombre de troupes qu'ils pourraient rassembler à une époque déterminée pour s'opposer à nos desseins, et calculer le moment de leur arrivée.

Lord Wellington pensant que si l'ennemi agissait avec célérité, nous n'aurions jamais le temps de terminer le siège en le continuant dans toute la régularité des formes, fit armer sur-le-

champs les batteries de la première parallèle, et ouvrir le feu sur le corps de la place, sans perdre le temps à éteindre le feu des Français ou à foudroyer les ouvrages avancés. Il espérait faire en peu de jours une brèche praticable qui lui permettrait, soit d'emporter la contrescarpe entière par l'assaut, soit de se frayer un chemin par le procédé plus long, mais plus certain de la sape; mais tout cela était subordonné aux mouvements que ferait Marmont. Quant à déterminer les forces que ce dernier emploierait, c'était un point plus difficile. Le bruit venait de courir que d'Orsenne avec la division des gardes avait été rappelé en France; mais ce bruit n'avait aucun fondement, car ce général se trouvait à Valladolid avec une partie de son corps d'armée, et l'autre partie occupait Burgos et le pays situé au nord de cette ville. Marmont et d'Orsenne en se réunissant nous eussent présenté des forces tellement supérieures que toutes les chances auraient été à leur avantage; et cependant comme nous ne pouvions songer à abandonner des opérations si avancées, il eût fallu encore diviser notre armée et former un corps de réserve: mais eu égard aux distances les deux généraux français ne pouvaient opérer leur jonction et arriver jusqu'à nous, avant que nous eussions réduit Ciudad-Rodrigo, même en adoptant le moyen

le plus long, de manière que les craintes que nous avions entretenues à ce sujet pendant quelques instants se dissipèrent. Quoi qu'il en soit pourtant, il était probable que l'ennemi, de là au 27 ou au 28, serait en état de nous opposer quarante mille hommes, et un nombre pareil devait présenter de grands obstacles à des troupes qui, comme nous, n'étaient concentrées sur aucune position favorable, et se trouvaient disséminées sur une vaste circonférence autour d'une place forte.

C'est avec une semblable perspective devant lui que lord Wellington se disposa à poursuivre le siège par tous les moyens en son pouvoir, et qu'il prit les mesures qui lui parurent les meilleures pour ne pas éprouver d'interruption. Les divisions qui jusqu'alors avaient occupé des cantonnements éloignés se rapprochèrent, et prirent les positions suivantes : la cinquième à Albergarea, Janca, et sur le Coa, et la septième à Payo ; la cavalerie, composée des brigades des généraux Slade et Anson, des hussards du premier régiment et de ceux d'Alten, des troisième et quatrième régiments de la garde commandés par Lemarchand, avec quatre compagnies d'artillerie légère, était à Ituero ; et la brigade d'infanterie portugaise du général Bradford, à Barbadel-Puerco. Le général Hill reçut l'ordre en même

temps de faire traverser le Tage à Villa-Velha à deux brigades, afin de donner un nouveau soutien à notre droite, tandis que lui-même en cas de besoin pouvait se retirer sur Portalegre et sur Niza. D'après ces dispositions une armée de trente-huit mille fantassins et de deux mille cinq cents cavaliers pouvait dans l'espace de quelques heures être rassemblée sur un même point ; et avec une pareille armée nous sentions que nous devions peu craindre Marmont, que son arrivée fût prompte ou non.

En même temps nos travaux devant la ville se continuaient avec la même vigueur et la même vigilance. Un couvent fortifié, sur la droite de la redoute enlevée, dominait l'endroit même où nous nous proposions de former la seconde parallèle ; il était nécessaire de s'en emparer, et le soin en fut confié dans la nuit du 13 aux compagnies légères des gardes, soutenues par la brigade du lord Blantyre : elles s'en acquittèrent fort heureusement. Nos soldats s'approchèrent de ce poste sans être aperçus, et, ayant escaladé les barricades, ils trouvèrent la garnison, composée de cinquante hommes, endormie autour du feu. Les Français éveillés si brusquement ne firent aucune résistance, et, abandonnant leurs armes et leurs havresacs, s'échappèrent par les fenêtres. Ce poste resta en notre pouvoir, et nous

fut de la plus grande utilité pour protéger les sapeurs qui s'occupèrent de suite à former la seconde parallèle.

L'ennemi s'était borné jusqu'alors à une canonnade violente et continuelle, mais le 14 il tenta une sortie, qui menaça d'avoir pour nous des suites très graves. Celles de nos troupes qui gardaient la tranchée avaient contracté la coupable habitude de quitter leur poste aussitôt qu'elles apercevaient la garde qui devait les relever, de manière qu'elles exposaient la ligne avancée à être occupée par la garnison. Du haut des tours de la ville, où des officiers étaient continuellement en observation, on s'aperçut que cette négligence extraordinaire se répétait souvent; et le gouverneur résolut d'en profiter. Dans l'après-midi du 14 cinq compagnies sortirent de la ville au moment même où nos soldats quittaient la tranchée, et où la garde montante était encore éloignée; elles s'avancèrent avec une telle rapidité qu'elles arrivèrent sans trouver d'obstacles jusque sous les murs du couvent. Les travailleurs surpris, et d'ailleurs sans armes, se retirèrent devant elles; mais l'alarme étant donnée, la brigade de lord Blantyre et un détachement d'Allemands se portèrent en avant, et ce ne fut pas sans difficulté qu'ils parvinrent à se jeter entre les troupes françaises et le point

d'attaque. L'ennemi fut alors obligé de se retirer et de rentrer dans la ville, sans avoir causé d'autre dommage que de renverser les gabions qu'on avait apportés la nuit précédente : il n'y eut de part et d'autre aucune perte sérieuse.

Dans la matinée du 14 vingt-cinq pièces de vingt-quatre étaient déjà montées dans les batteries terminées de la première parallèle, et partie de leur feu fut dirigée immédiatement sur le point qu'on voulait battre en brèche, et l'autre sur le couvent de San-Francisco, poste fortifié qui, de la gauche de la redoute, offrait une enfilade avec la communication projetée des première et deuxième parallèles. A quatre heures de l'après-midi le feu commença : il est impossible d'imaginer un spectacle plus imposant. La soirée était superbe et d'un calme parfait, pas un seul nuage dans le ciel ni le moindre mouvement dans l'air, lorsque tout-à-coup des détonations épouvantables vinrent troubler ce repos de la nature, et des colonnes de fumée obscurcir l'atmosphère. Ces colonnes, qui se dirigeaient lentement vers la ville, enveloppèrent bientôt d'un voile épais les bases de la colline, ainsi que les remparts et les bastions, tandis que les sommets des tours se dessinant par masses sombres au-dessus de ces vapeurs blanchâtres se montraient sous les formes fantastiques des châteaux qu'on croit

apercevoir au milieu des nuages dans une journée d'été. Les éclairs qui partaient de nos canons se croisaient avec ceux de l'artillerie de la place, et le bruit de la canonnade se répétait d'échos en échos jusque dans les montagnes les plus reculées de la Sierra de Francisca : ajoutez le sifflement des boulets, leur choc bruyant contre les murailles, et le craquement de ces murailles qui s'ébranlaient sur divers points, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite de cette scène imposante. Quant à moi, j'avoue que je n'éprouvai jamais d'émotion plus vive et plus profonde.

Le point sur lequel nous dirigions nos efforts était précisément celui que les Français avaient battu en brèche pendant le siège de 1810, et qui, d'après l'opinion de nos plus habiles ingénieurs, n'avait point encore acquis la solidité que le temps seul donne aux ouvrages de maçonnerie. Toutefois il était si bien couvert par la *fausse-braie* que nous doutions de pouvoir l'atteindre avec succès avant d'avoir fait sauter celle-ci, d'autant plus que nos batteries se trouvant à une distance de six cent cinquante toises de la crête du glacis, notre feu était nécessairement moins bien dirigé et moins destructif qu'il l'eût été à une distance plus rapprochée. C'était là autant d'obstacles dont notre artillerie, de manufacture anglaise et par conséquent excellente, et nos

habiles artilleurs finirent par triompher. Nous nous aperçûmes bientôt que le revêtement du rempart tombait en pièces, et qu'il ne nous manquait qu'une meilleure position pour rendre la brèche complète; en conséquence nous nous préparâmes à avancer nos retranchements et à commencer une sape destinée à couronner le sommet du petit Teson.

L'artillerie qui avait été exclusivement dirigée sur San-Francisco fit au bout de quelques heures un monceau de ruines de ce couvent. Le quarantième régiment en prit possession, ainsi que des faubourgs, dans la soirée du 14. Nos détachements de travailleurs furent alors activement employés à étendre la seconde parallèle et à établir de nouvelles batteries. Le 17 nos tranchées furent avancées jusqu'au sommet de la colline la plus proche de la ville, c'est-à-dire à cent quatre-vingts toises du corps de la place. De ces batteries dominantes on dirigea un feu si vif sur la brèche et sur une vieille tour qui appuyait sa droite, que cette dernière s'écroula avec un bruit effroyable, et la brèche fut alors jugée praticable: des fossés furent ouverts çà et là le long du glacis; on y introduisit des tirailleurs à qui l'on donna l'ordre de tirer sans relâche sur les embrasures, et on fit pleuvoir jour et nuit une grêle de boulets et de mitrailles sur les brè-

ches, afin d'empêcher l'ennemi de les réparer.

La *fausse-braie* n'offrait plus que des ruines, et deux larges brèches étant pratiquées sur la muraille principale, lord Wellington, afin d'arrêter l'effusion du sang des deux côtés, proposa au gouverneur de se rendre. Sa réponse fut celle d'un brave : « Sa majesté l'empereur, dit-il, m'a confié le commandement de Ciudad-Rodrigo ; moi et la garnison sommes résolus à nous en-sevelir sous ses ruines. »

Il ne nous restait plus qu'à emporter la place d'assaut, et c'est vers cet objet que tous nos efforts furent dirigés. Le 18 la place fut examinée attentivement par le major Sturgeon, attaché à l'état-major, officier de mérite, qui dès le commencement du siège avait rendu les plus grands services. Il rapporta que sur la gauche de la principale brèche, se trouvait un point favorable pour placer un corps de troupes, qui flanquerait la colonne d'attaque destinée à y pénétrer, et que l'autre brèche était parfaitement accessible. Lord Wellington, sur cette déclaration, se décida à agir, et la nuit du 19 fut fixée pour l'assaut. La plus sage prévoyance présida aux dispositions.

Tous ceux qui connaissent lord Wellington savent qu'il est inaccessible à certaines influences qui agissent si puissamment sur la plupart des hommes. Dans toutes ses entreprises, grandes ou

petites, son principe est d'agir en tout méthodiquement, de donner le moins possible au hasard et de ménager non seulement l'armée en général, mais aussi la partie de troupes qu'il consacre à la partie active de ses combinaisons. C'est en vertu de ce principe qu'il ordonna que l'attaque serait faite par les divisions que le sort aurait désignées pour être de service ce jour-là dans les tranchées; la division légère et la troisième division eurent en conséquence l'honorable tâche d'emporter d'assaut Ciudad-Rodrigo. La troisième division destinée à attaquer la principale brèche se composait des brigades du général-major M'Kinnon et du lieutenant colonel Campbell, c'est-à-dire des quarante-cinquième, soixante-quatorzième et quatre-vingt-huitième régiments, et de cinq compagnies du soixantième régiment, comme encore des cinquième, soixantedix-septième, quatre-vingt-troisième et quatre-vingt-quatorzième. Elle devait être précédée par les compagnies légères sous les ordres du major Mannors, qui elles-mêmes avaient en tête des détachements composés d'hommes portant des balles de laine et des échelles. Les compagnies légères garniraient le fossé, et les détachements prépareraient l'escalade. Cette division devait se former dans la seconde parallèle, le général M'Kinnon marchant le premier, et le colonel

Campbell le soutenant : elle avait pour corps de réserve une brigade portugaise rangée en bataille dans la tranchée. Pour faciliter cette attaque, une fausse attaque serait faite sur notre droite par le major O'Toole du quatre-vingt-quinzième de tirailleurs, ayant avec lui cinq compagnies de ce régiment et les compagnies légères des quatre-vingt-troisième et quatre-vingt-quatorzième : le soin de guider cette petite colonne était confié au major Sturgeon qui avait carte blanche pour agir comme il l'entendrait. La petite brèche devait être en même temps attaquée par une partie de la division légère, composée des brigades du général-major Vandeleur et du colonel Barnard, c'est-à-dire de deux bataillons du cinquante-deuxième, un du quarante-troisième, deux du quatre-vingt-quinzième et deux de Caçadores. L'attaque devait commencer par la brigade Vandeleur qui, s'avancant de la gauche du couvent de San-Francisco, et descendant dans le fossé, devait se porter sur la brèche de la *fausse-braie*, et de là dans le corps de la place. Aussitôt qu'elle aurait atteint le sommet de la *fausse-braie*, elle devait faire un mouvement sur la droite, afin de communiquer avec la brigade du général M'Kinnon, flanquer l'assaut de la muraille principale, et parvenue sur la brèche de celle-ci se porter encore plus sur la droite et

se réunir au gros des assaillants. Ceci fait, et une communication étant établie entre les deux colonnes, on tenta de faire sauter la porte de Salamanque qui fait face à San-Francisco, afin de faire entrer le reste de la division légère qui demeurerait en réserve dans ce couvent, et d'assurer la conquête de la place. Là comme vers la brèche principale, on dirigea un détachement d'hommes choisis pour frayer le chemin à leurs camarades; il se composait de trois cents volontaires sous les ordres du major Napier, et ils étaient, ainsi que les autres assaillants, précédés d'hommes portant des balles de laine et des échelles; ces derniers étaient sans armes, et le détachement reçut l'ordre de ne pas tirer un coup de fusil sous quelque prétexte que ce fût.

Soit dans la vue de détourner des brèches l'attention de l'ennemi, soit dans l'idée que pendant la confusion il serait facile d'entrer dans la ville par l'escalade, la brigade portugaise du général Paek reçut l'ordre de faire mine d'attaquer les ouvrages de San-Jago et le couvent de la Caridad, aussitôt que le feu serait général; elle devait encore, dès que nos troupes quitteraient les tranchées, mettre en place les échelles, et, selon les circonstances, rendre l'attaque projetée fausse ou réelle. Enfin la dernière clause n'était pas la moins intéressante pour ceux que ces in-

structions concernaient; elle était ainsi conçue : « Ciudad-Rodrigo doit être emportée d'assaut ce soir à sept heures. » Comme ces instructions furent connues de bonne heure dans la matinée, on eut le temps de faire tous les préparatifs qu'elles exigeaient, et de bien pénétrer les officiers et les soldats des devoirs qu'ils auraient à remplir; aussi tout fut-il exécuté au moment du signal avec une précision admirable. Il ne serait pas facile de peindre les sensations dont nous fûmes affectés pendant toute la journée. A la tombée de la nuit, le temps était calme et serein, la lune alors dans son premier quartier n'éclairait cette scène que faiblement et de manière à ce qu'on pût seulement distinguer les objets. Pas un seul coup de canon ne partait de la place, tout y était aussi tranquille que si la ville n'eût déjà été qu'un amas de ruines, et que ses habitants fussent déjà plongés dans le sommeil de l'éternité. Dans nos tranchées, bien que remplies d'hommes armés, régnait un sombre silence comme aux approches d'un orage ou de l'éruption d'un volcan. Sept heures arrivent enfin et le signal est donné. Nos soldats s'avancent avec ce sang froid et cette bravoure auxquels rien ne peut résister, et dont les troupes anglaises sont seules capables de donner l'exemple.

Nos colonnes manœuvrèrent avec la précision

des rouages d'une mécanique; Wellington aurait pu croire commander une revue. La brigade du général M'Kinnon s'avança sans s'arrêter, au milieu d'une grêle de mitraille et de balles, jusqu'au pied de la grande brèche, et en dépit de nombreux obstacles réussit à en atteindre le sommet.

Mais une violente résistance l'y attendait; l'ennemi, chassé de la muraille principale, s'abrita derrière un retranchement en face duquel on avait creusé un fossé très profond, et tandis que nos troupes essayaient vainement de le franchir on le fit sauter par la mine. L'effet de l'explosion fut terrible; une grande partie de nos plus braves soldats périrent ainsi que M'Kinnon; les autres, loin de se décourager, redoublèrent d'efforts, et furent rejoints par la petite colonne du major O'Toole, manœuvrant sur la droite sous la direction du major Sturgeon. Pensant alors qu'il était inutile de pousser plus avant jusqu'à ce que le résultat général de l'attaque fût connu, ils se contentèrent de s'établir parmi les décombres.

Dans ces entrefaites la division légère sous les ordres de Crawford et la brigade portugaise de Pack exécutaient avec une égale résolution les ordres qu'on leur avait donnés. La première se dirigeait du couvent sur la petite brèche, lorsque son brave chef reçut une balle qui traversa

le bras, la cote, et s'arrêta aux poumons. Il tomba et fut emporté mourant du champ de bataille. Presque au même instant le major Napier qui commandait le premier détachement des assiégeants, le colonel Colbourne du cinquante-deuxième, et le général Vandeleur, tous trois officiers de mérite, furent grièvement blessés, et les troupes se trouvèrent abandonnées à leur seule bravoure et à la conduite de chefs pris au hasard, qui tous firent leur devoir ; elles ne s'arrêtèrent qu'un seul instant, puis, poussant des cris qui couvraient le bruit de la fusillade et du canon, elles s'élancèrent de nouveau, et dans cinq minutes atteignirent le sommet de la brèche. Le cri de *victoire* se fit alors entendre sur tous les points ; car les Portugais de Pack ayant réussi à escalader la muraille, et s'étant précipités le long des remparts, frayèrent promptement le chemin à la troisième division, et nous fûmes en possession de la ville. L'ennemi, fuyant dans le plus grand désordre, fut poursuivi de rues en rues, et de maisons en maisons, avec cette fureur impossible à réprimer, et que produisent l'enivrement, la victoire, et la soif de vengeance. Tout ce qui fit la plus légère résistance fut passé au fil de l'épée ; mais il faut le dire à l'honneur des Anglais, pas un soldat ennemi ne fut mis à mort contre les lois de la

guerre. Tout ce qui posa les armes fut respecté ; et sur une garnison formant avant l'assaut un effectif de dix-huit cents hommes, nous fîmes quinze cents prisonniers.

Chaque quartier de la ville offrit des scènes horribles de pillage et de confusion ; la fusillade qui avait cessé pendant les premiers instants de la victoire se renouvela sur divers points en signe de triomphe, tandis que les houras se mêlaient aux gémissements des blessés et aux clameurs des hommes ivres, et formaient le concert le plus effrayant. Plusieurs incendies éclatèrent, soit allumés à dessein, soit résultat d'accidents ; on pillait les églises, le vin coulait dans les caves, et pendant plusieurs heures il n'est sorte de crimes qui ne se commît. Gorgés de vin et rassasiés de luxure nos soldats succombèrent enfin au sommeil. Quand vint le jour on transporta les blessés dans les hôpitaux ; on s'occupa d'éteindre les incendies, et l'ordre se rétablit peu à peu.

Notre perte pendant le siège fut très grande ; nous comptâmes, tant en tués qu'en blessés, quatre-vingt-treize officiers et douze cent dix-sept soldats. Dans la nuit seule qui précéda la prise de la ville il y eut six officiers et cent quarante soldats de tués, et soixante officiers et cinq cents hommes de blessés. Il est inutile d'ajouter que la perte de tant de braves fut non seulement

sentie individuellement, mais encore par toute l'armée en général, et que la mort du général Crawford excita sur-tout nos regrets. C'était un officier de la plus haute espérance et plein de dévouement pour son pays ; on ne pouvait le connaître sans l'admirer. Pour moi qui avais des relations intimes avec lui, sa perte m'affecta plus douloureusement encore. Dès le premier instant je jugeai sa blessure mortelle, et quelques heures après en effet il mourut avec le courage d'un héros et la résignation d'un chrétien. « Infortuné « Crawford ! tant que le soldat anglais chérira la « mémoire du brave, tu ne seras point oublié ; « la main qui te consacre cet éloge deviendra « froide comme la tienne avant que ton souvenir s'efface du cœur de ton ami, et qu'il cesse « de te regretter. »

Je ne mentionnerai point ici les noms de tous ceux qui se distinguèrent, chacun fit son devoir, et l'on peut tout attendre du soldat anglais en face de l'ennemi. Mais notre général crut devoir donner principalement des éloges aux talents du colonel Fletcher, ingénieur en chef ; au major Dixon, directeur de l'artillerie ; et au major Sturgeon, officier de l'état-major. Il fit présent de l'épée du gouverneur de Ciudad-Rodrigo au brave lieutenant Gurwood du cinquante-deuxième régiment, qui commandait le détache-

ment perdu, et qui eut le bonheur d'accomplir sans blessure sa mission périlleuse. La victoire nous mit en possession de quinze cents prisonniers, de nombreux magasins de vivres et de munitions, et de trois cent vingt-une pièces de canon de tout calibre et en fort bon état.

C'est ainsi que nous nous rendîmes maîtres de l'importante forteresse de Ciudad-Rodrigo. Lord Wellington ne perdit pas un seul instant pour la remettre en état de défense; et longtemps avant que Marmont, qui s'empressait de la secourir, ne fût arrivé, l'armée anglaise marchait à de nouveaux triomphes.

J'arrive maintenant à cette époque de la guerre de la péninsule où il faut nécessairement que je quitte mes lecteurs. Une fièvre violente que je pris sur les bords de la Guadiana, et qui fut alimentée par les fatigues et l'inquiétude, me força, lorsque notre armée se porta vers le sud, de solliciter de lord Wellington la permission de retourner en Angleterre pour rétablir ma santé.

Je laisse à une plume plus habile et plus exercée que la mienne le soin de faire passer à la postérité un récit plus digne d'elle des grands événements de cette guerre, et principalement de ceux qui amenèrent sa fin glorieuse. Ma modeste entreprise n'aura point été vaine, si elle excite ceux qui possèdent des talents supérieurs

aux miens à traiter le même sujet ; et si j'ai été assez heureux pour intéresser mes frères par le récit des faits que je viens de tracer, je me hasarderai l'année prochaine à leur soumettre mes souvenirs militaires pendant les campagnes faites par les souverains alliés en 1813 et 1814 sur le continent, où je reçus de mon souverain l'ordre de me rendre ; d'abord en qualité de ministre près la cour de Berlin, et ensuite comme ambassadeur près l'empereur d'Autriche, après avoir quitté l'armée de la péninsule en 1812.

FIN.

NOTES.

(1) Page 14. — Troupes anglaises ou combinées ? Cela valait la peine d'être dit ; car le nombre est peu vraisemblable et tout-à-fait hors de proportion avec le but que se proposait Wellington.

(2) Page 16. — Sa prévision n'avait pas été grande dans le cas dont il s'agit. Il avait donné en plein dans une combinaison qui devait lui devenir fatale, et dont l'impatience seule du roi Joseph le tira. Pendant qu'il s'avancait sur Madrid le maréchal Soult marchait par le col de Banios sur ses derrières, et devait intercepter sa ligne d'opérations pendant que le maréchal Victor le presserait en tête. Les choses allaient à souhait, l'armée anglaise était déjà encaissée dans les montagnes. La sécurité de son chef était au point que Soult était déjà à Placencia, qu'il écrivait encore qu'un parti français avait passé le col de Banios, mais qu'il ne pouvait être que de quelques milliers d'hommes et qu'il en aurait bon marché. Si le roi Joseph lui eût laissé continuer sa pointe et lui eût laissé faire une marche de plus, Soult était en ligne et Wellington détruit ; mais au lieu de l'attirer à lui, d'agir conformément à ce qui était convenu, on courut attaquer une armée perchée sur des rochers ; on agit sans ensemble, on se fit battre, et on perdit le fruit d'une savante combinaison. Mais toujours est-il que si la prévision de Wellington a quelquefois mérité des éloges, ce n'est pas dans l'occasion dont il s'agit.

(3) Page 17. — Le maréchal Soult n'était point à la tête de quarante mille hommes, mais bien de cinquante à cinquante-cinq mille. L'auteur n'eût pas dû ignorer qu'il avait été investi par ordre de l'empereur du commandement des deuxième, cinquième et sixième corps d'armée, et que c'est avec cette masse de forces qu'il s'avancait sur les derrières de Wellington, lorsque la pétulante de Joseph déjoua cette belle combinaison.

380 HISTOIRE DE LA GUERRE

(4) Page 25. — L'armée que commandait le duc de Dalmatie n'était pas plus de trente mille hommes que de quatorze mille hommes; elle comptait, comme je l'ai dit, au-delà de cinquante mille combattants. Quant au projet dont parle l'auteur il n'avait point échappé au maréchal; mais l'opposition du maréchal Ney et les ordres du roi Joseph ne permirent pas de l'exécuter. Le duc de Dalmatie en conçut alors un autre qui eût remplacé l'armée anglaise dans la position dont trop d'impatience l'avait tirée: c'était de marcher sur Truxillo avec ses forces réunies, de s'emparer de la tête des défilés qui de la grande route conduisait à Maya-d'Ibor. Si ce mouvement eût été exécuté, l'armée anglaise eût éprouvé des pertes dont les suites eussent été incalculables; mais le maréchal Ney refusa encore de marcher et sauva Wellington.

(5) Page 39. — C'est le duc de Dalmatie que l'auteur a voulu dire. Mais encore est-il bon de ne pas faire une méprise semblable; car tout le monde sait que le maréchal Mortier, bien capable sans doute de battre les Espagnols, ne combattait qu'en sous-ordre dans l'occasion dont il s'agit.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Extrait d'une lettre écrite par M. le maréchal Soult au roi Joseph, de Toro, 19 juillet 1809.

Il le prévient qu'il lui dépêche le général Foy, à qui il a fait part du plan d'opérations qu'il a conçu pour marcher contre l'armée anglaise. Il le prie de l'accueillir favorablement et d'avoir confiance en tout ce qu'il pourra lui dire de sa part; ensuite il ajoute:

« J'ai dit dans un de mes derniers rapports qu'il était de toute vraisemblance qu'au mois de septembre prochain l'ennemi agirait avec de grandes forces, et que d'ici à ce temps il réunirait tous ses moyens. Les avis que V. M. a reçus, ainsi que les renseignements qui, par d'autres voies, me sont parvenus, peuvent faire penser que l'ennemi veut anticiper sur cette époque, et lui-même

prend le soin de vous en avertir, s'il est vrai que deux mille Anglais soient déjà arrivés à Placencia, et que les deux frères Wellesley, l'un général commandant l'armée, et l'autre négociateur représentant son souverain près la junta d'insurrection, se soient rendus à Almaraz pour concerter avec Guesta leurs opérations. D'après ces faits qui paraissent évidents, nous devons supposer que l'armée anglaise, qui par les derniers renforts qu'elle a reçus doit être de quarante mille hommes, est en partie rendue en Espagne, et que le reste est en route pour y arriver. Nous devons aussi supposer que cette armée amène avec elle dix, quinze ou vingt mille Portugais, et qu'elle agira de concert avec l'armée de Guesta que je ne porte que de quinze à dix-huit mille hommes ; en même temps elle prendra douze à quinze mille hommes du corps espagnol qui est à Ciudad-Rodrigo. Ainsi le calcul le plus approchant de la vérité que l'on peut faire accordera à l'ennemi une armée de quatre-vingt mille hommes, agissant sur la même ligne d'opération.

«Cela admis, et l'événement justifiera si je me trompe, pouvons-nous par des demi-mesures penser à arrêter l'ennemi, et ne rendrait-on pas ses opérations faciles si les corps qui doivent le combattre étaient affaiblis par des détachements ? Non, sire, ce ne peut être votre intention, et je supplie avec instance V. M. de rapporter l'ordre, qui, s'il était exécuté, me mettrait dans le cas d'envoyer six mille hommes au général Kellermann ; car je regarde comme certain qu'avant un mois, V. M. sera attaquée par des forces supérieures en nombre à celles que, pour le moment et suivant la direction de l'ennemi, on pourra lui opposer. Il est probable, quoiqu'on ne puisse encore l'affirmer, qu'alors il se portera avec toutes les forces qu'il aura réunies sur Madrid, et que le premier corps d'armée ne sera pas assez fort pour arrêter sa marche, et que même les troupes aux ordres du général Sébastiani, qui sont dans la Manche, auront de la peine à repasser le Tage, ou bien l'ennemi se dirigera sur Salamanque pour manœuvrer sur moi, et faire en sorte de rallier les corps portugais et espagnols, qui en même temps déboucheront des provinces situées à la rive droite du Douro. Dans l'un et l'autre cas ce ne sera que par de grosses masses que nous pourrons le combattre avec suc-

cès, et je ne crains pas de répéter que tous les moyens qui peuvent tendre à en augmenter la force doivent être adoptés, sans considérer si momentanément quelque partie de province est exposée aux incursions de l'ennemi....

« Ainsi, en me référant à ce que j'ai eu l'honneur d'exposer à V. M. dans la lettre du 13 et dans celle adressée à M. le maréchal Jourdan le 17, je dis encore qu'il n'y a pas un instant à perdre pour prendre des dispositions et pour fixer ses idées sur le plan qui sera suivi dans les opérations. J'ai donc l'honneur de supplier V. M. de m'honorer de ses ordres; en attendant je dois me préparer à agir contre l'ennemi. A cet effet j'ai donné ordre à M. le maréchal duc de Trévise de porter tout le cinquième corps à Salamanque, où je pense que dans deux jours il arrivera, et où je ferai en même temps réunir deux divisions du deuxième corps, tandis que M. le maréchal duc d'Elchingen portera une des siennes à Zamora, et que l'autre se trouvera à Benevente prête à suivre le mouvement.

« Je me rendrai de ma personne à Salamanque, où je serai plus à portée d'éclairer les mouvements de l'ennemi, soit sur Ciudad-Rodrigo, soit dans la direction de Placencia. S'il se porte sur moi, je serai aussitôt réuni et je lui livre bataille; si au contraire il marche sur le premier corps d'armée et annonce le projet d'aller vers Madrid, alors j'irai également à lui pour manœuvrer sur ses derrières et le détruire.

« Il est vraisemblable que ma réunion à Salamanque obligera l'ennemi à changer ses dispositions, et même à revenir sur ses pas, si déjà il était engagé sur la route de Madrid. Dans ce cas je crois qu'il conviendrait que tout ce que nous aurons réuni de forces, soit sur le Tage, soit de mon côté, tombât à-la-fois sur lui et l'écrasât. Ainsi la campagne serait tout de suite terminée pour lui.....

« Sire, ce n'est point le désir de commander plus ou moins de troupes qui me porte à soumettre ces observations à V. M., mais bien l'intention de faire de grandes choses en remplissant la tâche que l'empereur a daigné m'imposer; et en me rendant utile à V. M. pour lui assurer l'entière soumission de ses provinces, je me dévoue tout entier pour obtenir ce résultat, et je n'aurai de

repos que lorsque ma tâche sera bien remplie ; mais si elle paraît au-dessus de mes forces , ou si l'on croit qu'un autre puisse mieux faire que moi , je lui céderai la place avec bien du plaisir , et j'applaudirai sincèrement à ses succès , puisqu'ils auront pour objet l'accomplissement des vœux de l'empereur et la satisfaction de V. M.

Copie de la lettre de M. le maréchal duc de Dalmatie à M. le maréchal Ney, datée de Valdevija, le 9 août 1809.

« M. LE MARÉCHAL,

« Hier le général Soult a poussé jusqu'au-delà de la d'Estrella et a fait beaucoup de prisonniers, même des cavaliers anglais, qui étaient dans cette partie pour faire des vivres. Par eux on a appris que les Anglais et les Espagnols se trouvent engagés dans les défilés de la rive gauche du Tage, d'où ils ont beaucoup de peine à sortir, et que tout est parmi eux dans le plus grand désordre, chaque corps prenant la direction qui lui convient et pouvant se rallier. D'après cela, je pense que si nous pouvions passer le Tage à gué au-dessus du pont d'Almaraz, il y aurait un coup superbe à faire, et on enlèverait certainement un très grand nombre de prisonniers, le reste de leurs canons, et tout leur bagage. Cette opération mériterait d'être entreprise et elle vous revient. Je vous prie de prendre des dispositions en conséquence, et par conséquent de suspendre le mouvement sur Coria dont je vous ai parlé dans ma dernière. Demain matin vous recevrez les deux divisions de dragons, et en même temps je me porterai avec le deuxième corps à Naval-Moral. J'espère que M. le duc de Bellune arrivera ce matin à Aldea-Nueva de Balbaroya, ainsi qu'il me l'a annoncé.

.....

P. S. « Si le Tage est passé au-dessous d'Almaraz, nous pousserons des têtes de colonnes jusque vers Truxillo, mais particulièrement jusqu'au défilé de Jaraicejo et de Beleytosa, où l'ennemi doit passer pour rejoindre la grande route. »

384 HISTOIRE DE LA GUERRE

Extrait de la lettre écrite le même jour par M. le maréchal Soult à M. le maréchal Victor.

« M. le maréchal duc d'Elchingen doit aujourd'hui entreprendre de forcer le passage d'Almaraz. Si cette opération réussit, tout ce qui est engagé dans les défilés de la rive gauche, entre Almaraz et le pont de l'Arzobispo, se trouvera fortement compromis; mais il n'y aurait pour ce corps aucun espoir de salut, si votre avant-garde poussait jusqu'à Fregedosa. Ainsi, pour le moment, les opérations sur la Tage pourraient être considérées comme terminées; car il en résulterait le grand avantage d'avoir fait beaucoup de mal à l'ennemi. »

Note. Cette opération n'eut pas lieu, le roi Joseph ayant donné des ordres contraires, en vertu desquels le maréchal Ney fut envoyé à Salamanque pour chasser l'ennemi qui s'était emparé de cette ville. Cette disposition avait été prise d'après une lettre écrite par le maréchal Ney au roi, dans laquelle il annonçait la résolution de ne pas obtempérer aux ordres qu'il avait reçus de M. le maréchal Soult.

Copie de la réponse faite par M. le maréchal duc d'Elchingen au maréchal duc de Dalmatie.

A Casatijada, le 9 août 1809, à midi.

« Je reçois à l'instant, monsieur le maréchal, votre lettre de ce jour, par laquelle vous me proposez de retourner à Almaraz et de passer le Tage à gué. La tête de colonne du sixième corps est déjà au-delà de Toril et près d'arriver sur le Teitar. Par une lettre de ce matin, je vous ai fait connaître que je me dirigeais sur Salamanque afin de ne pas faire périr tant de braves gens accablés par la chaleur et la faim.

« Votre projet de courir après l'ennemi n'a sûrement pas besoin de mon appui, car le deuxième et le troisième corps d'armée sont plus que suffisants pour poursuivre des gens qui fuient; mais

je vous préviens que votre perte sera peut-être plus considérable que celle de l'ennemi. Il faudra rétrograder, et je ne sais en vérité comment vous ferez pour vivre. Je vous ai dit ce matin qu'il n'existait pas de gué au-dessous d'Almaraz; faites-le reconnaître par les dragons du général Lorge, et vous en serez convaincu.

« Je continuerai demain mon mouvement sur Plácencia, etc. »

Par une lettre du 7 avril à midi M. le maréchal duc de Bellune donnait avis qu'il y avait un gué à la droite du pont d'Almaraz, et que par-là on avait le moyen de poursuivre l'ennemi.

FIN DES NOTES.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

CHAP. XVI. Cuesta se met à la poursuite des Français, qui font volte-face et le forcent à battre en retraite dans le plus grand désordre. — Bataille de Talavera. — Situation fâcheuse de l'armée anglaise après la bataille, et sa retraite forcée vers le Portugal. Page 1

CHAP. XVII. Défaite de l'armée de Cuesta au pont d'Arzobispo. — Victor entre dans Talavera. — Le corps de sir Robert Wilson est battu à Puerto de Banios. — Sir Arthur Wellesley occupe la ligne du Tage. — Cuesta est rappelé et Eguia le remplace dans le commandement de l'armée. — Détresse de l'armée anglaise. — Conduite extraordinaire d'Eguia et du gouvernement espagnol. — Sir Arthur Wellesley se retire sur la Guadiana. — Le général Arrezaga est défait à Ozano et le duc del Parque à Pamarne. — Succès des Français dans l'Andalousie. — Reddition de Gironne et d'Astorga. — Masséna prend le commandement dans la péninsule. — L'armée anglaise marche sur Almeida, laissant le corps du général Hill à Abrantès. — Force comparative des armées et préparatifs des deux côtés pour l'ouverture de la campagne. Page 27

CHAP. XVIII. État pitoyable des finances de l'armée anglaise. — On manifeste des craintes sur les résultats de la guerre. — Masséna ouvre la campagne en investissant Ciudad-Rodrigo. — Affaire d'avant-postes et retraite de la division de troupes légères sur Almeida. — Siège et reddition de Ciudad-Rodrigo. — Affaire de cavalerie sur la ligne des avant-postes anglais. — On parvient à

- connaître quelques unes des opérations que l'ennemi a projetées. — Dispositions pour y faire face. Page 57
- CHAP. XIX. Préparatifs de départ et plans. — La division légère est attaquée à Almeida et se replie sur Alvera. — Mouvement général de l'armée anglaise sur ses derrières. — Indécision de Masséna. — Difficultés que lord Wellington est appelé à surmonter. — Almeida assiégée et prise. — La garnison prend service avec les Français. — L'ennemi marche en avant et l'armée anglaise se retire sur Busaco. Page 87
- CHAP. XX. Bataille de Busaco. — L'armée anglaise se retire sur Torres-Vedras, suivie lentement par les Français. — Description des lignes. — Revue générale de la campagne et de la situation des deux armées. — Lord Wellington reçoit des renforts. Page 117
- CHAP. XXI. Masséna s'arrête devant les lignes ingénieusement retranchées de l'armée anglaise. — Lord Wellington conçoit des craintes pour Abrantès et y envoie un corps de troupes par le Tage afin d'en prendre possession. — Il fortifie une nouvelle position vers le côté méridional du port. — L'ennemi fait construire des chaloupes sur la rivière. — Il se retire à Santarem et y prend position. — L'armée alliée le suit et prend ses cantonnements sur sa ligne. — Mouvements divers de corps détachés et différentes opinions sur les événements à venir. Page 148
- CHAP. XXII. État des affaires sur la frontière méridionale. — Marche de Soult sur Badajoz. — Prise d'Olivença ; Badajoz est cerné. — Défaite du général Mendezabel et prise de Badajoz. — Campo-Major est réduit. — Masséna quitte Santarem et se retire sur l'Espagne. — Le maréchal Beresford marche contre Badajoz. — Attaque d'un convoi français à Badajoz. — Un corps anglais traverse la Guadiana, prend Olivença et cerne Badajoz. — Lord Wellington visite ce corps et lui donne des instructions pour le siège. — Il est rappelé vers le nord, où l'armée prend position près de Fuentes de Honoro. Page 187
- CHAP. XXIII. Bataille de Fuentes de Honoro. — Almeida est cernée de nouveau. — La garnison française fait sauter les fortifi-

TABLE DES MATIÈRES. 389

- cations et parvient à s'échapper. — L'armée de Masséna se retire en Espagne, et celle de lord Wellington dans ses cantonnements. — Siège de Badajoz par le maréchal Beresford. — L'arrivée de Soult fait lever le siège. — Lord Wellington envoie des renforts au maréchal Beresford et se dispose à le joindre. — Le corps du maréchal prend position à Valverde. Page 216
- CHAP. XXIV. Voyage de lord Wellington à Badajoz. — Bataille d'Albuera. — Retraite de Soult et reprise du siège de Badajoz. — Il est pressé avec vigueur, et une brèche praticable est faite au fort Saint-Christoval. — Mouvement de l'ennemi pour secourir la place. — Brillante affaire de cavalerie à Usagre. Page 242
- CHAP. XXV. Siège de Badajoz. — On tente deux fois vainement d'emporter le fort Saint-Christoval. — Mouvement de l'ennemi pour secourir la ville. — Lord Wellington se détermine à lever le siège et à se retirer en Portugal. — Blake traverse la Guadiana pour opérer une diversion ; il se retire dans Cadix. — L'armée anglaise prend position derrière le Caya et s'occupe à réparer les fortifications d'Elvas. — Lettre de Marmont à Berthier interceptée. — Les alliés prennent leurs cantonnements. Page 268
- CHAP. XXVI. Loisirs des officiers dans leurs cantonnements. — Lord Wellington se transporte sur Ciudad-Rodrigo et cerne cette place. — Dispositions de l'armée dans ses nouvelles lignes. — Description de la contrée qui environne Ciudad-Rodrigo. — Renseignements sur les préparatifs de l'ennemi pour en faire lever le siège, et mesures prises en conséquence par lord Wellington. Page 293
- CHAP. XXVII. L'ennemi diffère de commencer ses opérations. — Il s'avance pour secourir Ciudad-Rodrigo, parvient à y faire entrer un convoi, et traverse l'Aguada. — Escarmouche sur le front de la ligne anglaise qui se retire sur Fuente-Guinaldo. — L'armée française se déploie dans cette direction. — Lord Wellington se retire sur Alfayates. — Actions partielles pendant ce mouvement. — L'ennemi s'éloigne, et les troupes anglaises prennent leurs cantonnements derrière le Coa. — Des détachements observent Ciudad-Rodrigo. — Succès de don Julian. Page 316

390 TABLE DES MATIÈRES.

CHAP. XXVIII. L'armée anglaise s'afflige des dissensions qui régnaient parmi les Espagnols. — Fâcheuses nouvelles du midi. — L'armée reste dans ses cantonnements et se prépare à assiéger Ciudad-Rodrigo. — Retraite soudaine des Français vers le midi et l'est de l'Espagne. — Lord Wellington s'avance et cerne Ciudad-Rodrigo. — Progrès du siège, assaut et prise de la place.

Page 341

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.





ESSAI

HISTORIQUE

A CONSTITUTION

ET LE

NEMENT ANGLAIS,

DE D'HENRI VII JUSQU'À NOS JOURS;

JOHN RUSSELL,

CHAMBRE DES COMMUNES.

DE L'ANGLAIS PAR A. REY.

PARIS,

A. CHASSERIAU, LIBRAIRE,

AU DÉPÔT BIBLIOGRAPHIQUE,

10 rue Neuve des Petits-Champs, N°. 5.

~~~~~  
1821.